U d'/of OTTAWA
39003002835006

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/lechteaudeunotic01vato

GALERIE
DES PORTRAITS,
TABLEAUX ET BUSTES
DU CHATEAU D'EU.

1836.

MAR 8 1973

LE CHATEAU D'EU.

NOTICES HISTORIQUES

PAR

M. J. VATOUT,

PREMIER BIBLIOTHÉCAIRE DU ROI.

Tome Premier.

PARIS.

IMPRIMERIE DE FÉLIX MALTESTE ET Cie,

RUE TRAÎNÉE, 15 ET 17, PLACE SAINT-EUSTACHE.

1836.

BIBLIOTHECA

DC
36
.V3
1836
v.1

LE

CHATEAU D'EU.

Avant d'écrire la biographie des personnages qui composent la vaste galerie du château d'Eu, nous devons à la curiosité des nombreux voyageurs qui viennent le visiter quelques détails sur les souvenirs qui s'y rattachent et sur les révolutions qu'il a subies avant de reprendre l'état de splendeur où il se trouve en ce moment.

On n'a point de renseignemens précis sur la fondation de ce château; mais des témoignages authentiques en démontrent l'existence au neuvième siècle. Guillaume, petit-fils de Guillaume-Longue-Épée, passe pour le premier comte d'Eu. C'est lui qui, vers l'an 1000, fonda une abbaye

dans l'intérieur du château, situé alors, comme aujourd'hui, au-dessus de la vallée de la Bresle.

En 1475, Louis XI, sur le faux avis qui lui avait été donné que Jean de Bourgogne, comte d'Eu, avait promis à Édouard IV, roi d'Angleterre, de lui livrer Eu et son château, fit incendier et démolir cette place.

Après ce désastre, le comte d'Eu fit reconstruire, en 1480, une modeste habitation qui ne se changea en château qu'après le mariage de Catherine de Clèves, comtesse d'Eu, avec Henri duc de Guise, le Balafré. Ce prince fit exécuter, de 1581 à 1583, les plans de cet édifice; mais il ne fut jamais achevé (1). Le duc de Guise aimait cette résidence, où la politique se mêla plus d'une fois à ses loisirs. Les habitans, en montrant dans le parc les vieux hêtres qu'on a surnommés *les Guisards*, racontent que c'est sous leur ombrage que

(1) Heureusement, car le plan était mal conçu. Le château actuel n'était qu'une aile du projet, sur laquelle, du côté de la Bresle, avait été construite perpendiculairement une partie de l'aile qui devait fermer le fond de la cour. C'est cette partie d'aile perpendiculaire au château actuel qui a été démolie en 1806. La troisième aile, qui n'a jamais été construite, devait être parallèle au château actuel, et interposée, du côté de l'église, entre la cour et la place verte.

le Balafré s'entretenait avec le P. Mathieu, qu'on appelait le *courrier de la ligue*. On voit dans l'église du collége, bâti, fondé et doté par Henri duc de Guise et Catherine de Clèves, deux magnifiques tombeaux, élevés à la mémoire de ce prince et de cette princesse (1).

Charles de Lorraine, duc de Guise et comte d'Eu, fils du précédent, ne vint jamais à Eu. Le roi Louis XIII, se rendant à Dieppe, séjourna dans ce château le 26 juin 1641. Le 31 juillet 1647, Louis XIV s'y arrêta avec toute sa cour. Mademoiselle de Montpensier, qui accompagnait le monarque, parle avec intérêt de ce voyage dans ses Mémoires.

Henri de Lorraine, second fils de Charles, prisonnier des Espagnols, après avoir échoué dans sa tentative chevaleresque sur le trône de Naples, ayant recouvré sa liberté après cinq ans de détention dans la citadelle de Gaëte, vint à son château d'Eu le 18 septembre 1653. Il n'y passa que neuf jours. L'objet de ce voyage fut la cession qu'il fit alors de son comté à son frère, le duc de Joyeuse,

(1) Ces tombeaux ont été faits à Gênes.

troisième fils de Charles, qui eut pour héritier son fils Joseph-Louis de Lorraine, duc de Joyeuse-Angoulême, prince de Joinville, comte d'Eu et de Ponthieu, sur qui le comté d'Eu fut saisi et vendu par décret en 1660. Ce domaine fut acheté par S. A. R. Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, *Mademoiselle.* Cette princesse vint reconnaître sa nouvelle acquisition le 24 août 1661. « J'arrivai fort tard, » dit *Mademoiselle* en ses Mémoires. « J'allai descendre à l'église; le château » me parut assez beau; je ne l'avais vu que lorsque » j'y avais passé avec la cour, il y avait déjà fort » long-temps. On juge, par ce que M. de Guise y » avait bâti, ce qu'il avait envie d'y faire; il n'y a » que la moitié de la maison de faite et une partie » du vieux logement des anciens comtes d'Eu, qui » étaient de la maison d'Artois (1). La situation en » est très-belle; on voit la mer de tous ses apparte- » mens; il n'y avait pas de jardins. »

Cette princesse prit à gré cette demeure; elle l'augmenta, elle y créa les jardins qui y manquaient, en acquérant le terrain où est le parc actuel; elle

(1) C'est une partie de ce qui a été démoli.

fit construire dans ce parc le petit château pour le logement des équipages; elle fit aussi quelques changemens dans l'intérieur. « J'avais fait changer » le dedans d'un pavillon, » dit *Mademoiselle* : « avant d'en partir, j'eus le plaisir d'y voir les me- » nuisiers et les peintres. » Ce pavillon est celui du sud, où étaient l'appartement et le cabinet de la princesse, dont la distribution et le décor ne semblent pas avoir subi de changement depuis cette époque. Parlant du premier voyage que fit M. de Lauzun après sa sortie de Pignerol, *Mademoiselle* dit : « Il trouva le château joli, et qu'il avait un » air de grandeur : il est vrai que je l'avais fort » bien fait arranger. » Malgré ce jugement favorable, il ne paraît pas que M. de Lauzun partageât bien sincèrement le goût de son auguste bienfaitrice, puisque, pendant les dix-sept jours qu'elle eut peine à le retenir, l'ingrat lui donna fréquemment lieu de se plaindre de ses nombreuses excursions.

Cette princesse aimait cette résidence, dont la situation pouvait convenir d'ailleurs à une âme si long-temps et si étrangement agitée; aussi dit-elle à propos de ce séjour : « Les plaisirs qu'on goûte

» à la campagne, lorsqu'on commence à se désa-
» buser de ceux de la cour, me paraissent plus
» agréables que jamais. »

Mademoiselle avait décoré les appartemens des portraits de tous les princes des maisons de Bourbon et de Lorraine, qu'elle avait apportés, en partie, de sa maison de Choisy : « Il y a un cabinet, » dit-elle dans ses Mémoires, « où toutes les conquê-
» tes du roi (Louis XIV) sont en petit, par Vander
» Meulen, un des plus habiles peintres de ces ma-
» nières. Le portrait du roi est partout comme le
» plus bel ornement qui puisse être en lieu du
» monde. Il y a une salle où je mange, où sont tous
» mes proches, c'est-à-dire le roi mon grand-père,
» la reine ma grand'mère, le roi Louis XIII mon
» oncle, la reine Anne d'Autriche sa femme, les
» reines d'Angleterre et d'Espagne mes tantes, et
» les rois leurs maris; la duchesse de Savoie ma
» tante, mes sœurs et leurs maris; la princesse de
» Savoie fille aînée, et la duchesse de Parme sa ca-
» dette; ma mère, ma belle-mère et l'infante Isa-
» belle-Claire-Eugénie d'Autriche, gouvernante des
» Pays-Bas, à qui mon père avait tant d'obligations.

» Les portraits de MM. les princes Henri de Bourbon,
» Louis-Henri-Jules et Armand, prince de Conti,
» y sont aussi; et mesdames les princesses Mar-
» guerite de Montmorency, Claire-Clémence de
» Maillé, Anne, palatine de Bavière, et Anne Mar-
» tinozzi. Pour ma belle-mère, on sait assez qu'elle
» était de la maison de Lorraine. M. de Montpensier
» y est aussi avec madame sa femme, Catherine-
» Henriette de Joyeuse; et moi, sur la cheminée,
» qui tiens le portrait de mon père. Les portraits du
» roi tout jeune, de M. le duc d'Enghien, Louis de
» Bourbon, et de Françoise légitimée de France,
» du grand-duc mon beau-frère, de ma sœur de
» Guise avec son mari, du duc de ce nom de la mai-
» son de Lorraine, de M. le duc du Maine armé
» sous une tente, y sont aussi.

» Le comte de Toulouse est sur une coquille sur
» la mer, en petit dieu de cet élément. Il y a encore
» le grand-duc père de mon beau-frère, la grande-
» duchesse sa mère, et madame de Guise que M. de
» Montpensier avait épousée, et tous ses enfans;
» mon oncle Henri de Lorraine, qui fit la conquête
» de Naples, un duc de Joyeuse, mon oncle aussi,

» qui est mort en Italie; M. le chevalier de Guise,
» madame l'abbesse de Montmartre et mademoi-
» selle de Guise; le prince de Toscane, mon neveu,
» cardinal de Médicis.

» Une grande partie de la maison de Joyeuse y
» est : le maréchal de ce nom et sa femme Marie de
» Batarnay, d'une fort grande maison; l'amiral de
» Joyeuse, son fils aîné, favori de Henri III; le comte
» du Bouchage, son second fils; M. le cardinal de
» Joyeuse; deux autres fils de M. le maréchal de
» Joyeuse, dont l'un mourut à la bataille de Cou-
» tras.

» Enfin on y voit aussi les portraits de M. de Tu-
» renne et du cardinal de Bouillon. »

Après la mort de *Mademoiselle*, arrivée le 5 avril 1693, le château d'Eu ne vit pas son nouveau propriétaire, le duc du Maine (1); ses fils, le prince de Dombes et le comte d'Eu, y furent exilés après

(1) Mademoiselle de Montpensier, pour obtenir de Louis XIV la permission d'épouser le duc de Lauzun, avait fait donation du château d'Eu au duc du Maine entre les mains de madame de Montespan. « Les actes » furent passés (dit-elle dans ses mémoires) en 1680, chez madame de » Montespan, qui y parla pour M. du Maine; elle avait un pouvoir du » roi. Là étaient M. Colbert, son neveu Vaubourg, les notaires Foin et » Chupin, madame de Montespan, Baraille et moi. » (Tome IV, édit. de Petitot.)

la découverte du complot de Cellamare, et y restèrent jusqu'au commencement du mois de février 1720. Madame la duchesse du Maine y vint avec les princes ses fils à la fin de juillet 1726, et y resta jusqu'au 22 août suivant. Depuis ce dernier voyage jusqu'en 1776, c'est-à-dire l'espace de cinquante ans, ce château cessa d'être fréquenté par ses propriétaires; M. le prince de Dombes n'y parut qu'une seule fois, le 26 août 1751, et n'y coucha pas (1); M. le comte d'Eu n'y revint jamais depuis son exil.

Le duc de Penthièvre prit possession de ce comté en 1776, et, jusqu'en 1791, il y fit tous les ans un voyage. Il espérait y trouver un abri tranquille pendant nos orages révolutionnaires; mais, sur quelques soupçons, ce prince s'en éloigna pour se retirer à Vernon, où il mourut le 4 mars 1793.

Peu de mois après, son auguste fille, madame la duchesse d'Orléans se vit dépouillée de tous ses biens, et le château d'Eu fut séquestré, le mobilier saisi et vendu à l'encan. Des tableaux placés dans

(1) Il avait bâti auprès de Blangy le petit château Romesnil (aujourd'hui la verrerie de M. Legruel), où il venait souvent pour chasser dans la forêt d'Eu.

les galeries du château, les uns furent brûlés ou mutilés, les autres, comme objet d'art, furent transportés au district de Dieppe, d'où ils ne furent renvoyés à Eu qu'à l'époque où le château devint une sénatorerie.

En 1795, ce château avait été transformé en un hôpital militaire; mais sa destination fut encore changée lors de la dotation du sénat : il fut affecté, avec ses dépendances, à l'habitation du titulaire de la sénatorerie de Rouen, et, à ce titre, le général comte Rampon en vint prendre possession et y résida pendant quelques jours en 1805. Comme l'étendue des bâtimens paraissait hors de proportion avec les moyens de représentation d'un sénateur, l'administration du sénat ordonna la suppression de tout le corps de logis du côté de la vallée de la Bresle, contenant l'escalier, la salle des gardes, l'intendance, les cuisines, etc. Les mêmes motifs déterminèrent aussi la démolition du petit château.

On croit que Napoléon eut plus tard la pensée de faire du château d'Eu une résidence impériale. Il le visita lorsqu'il méditait une descente en Angleterre; mais il ne fut donné aucune suite à ce

projet; et les événemens de 1814 amenèrent la restitution de cet édifice à la duchesse douairière d'Orléans, fille unique et héritière du duc de Penthièvre.

Cette princesse, après avoir ordonné les réparations les plus urgentes, vint y résider pendant quelques jours à la fin du mois de septembre 1818, et n'y retourna plus.

Le duc d'Orléans, aujourd'hui Roi, visita le château d'Eu en 1821, peu après la mort de la princesse sa mère. Un de ses premiers soins fut de faire exhumer de la poussière des greniers ce qui restait de l'antique collection des portraits et d'en ordonner la restauration. Il a fallu réparer les pertes occasionées par les outrages ou le malheur des temps. De nombreuses recherches ont été faites pour combler les intervalles; lorsqu'elles ont été inutiles, on a fait refaire les portraits qui avaient disparu ou qui avaient trop été dégradés. On en a ajouté un très-grand nombre, et, grâce à douze années de travaux et de persévérance, c'est aujourd'hui une des collections historiques les plus précieuses, les plus complètes qui existent en Europe.

Le Roi ne s'est point borné à enrichir la galerie des tableaux. L'édifice, l'intérieur des appartemens, le parc, les jardins, tout a ressenti l'effet de sa main puissante (1) et l'influence de son goût éclairé; et le château d'Eu, rendu à son ancien caractère et remeublé avec autant de richesse que de convenance, a pris rang parmi les plus belles résidences royales.

(1) L'industrie doit également à la sollicitude royale l'établissement d'un moulin créé sur la Bresle, d'après la méthode anglaise, pour la fabrication du biscuit, et un appareil nouveau pour scier et fendre les arbres, qui fait honneur au génie inventif de M. Packam.

AVERTISSEMENT

SUR LES TABLEAUX.

SUR CHAQUE PORTRAIT ON VOIT :

1° Le numéro du catalogue ;

2° Le nom du personnage ;

3° Une ✠ qui indique la date de sa mort.

Les lettres *C. M.* signifient *Collection Montpensier*, c'est-à-dire que les portraits où sont inscrites ces deux lettres faisaient partie de la collection réunie au château d'Eu par mademoiselle de Montpensier.

NOTICES HISTORIQUES.

Première Partie.

PORTRAITS.

1.

LOUIS IX,

DIT SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE.

Louis IX, fils de Louis VIII et de Blanche de Castille, né au château de Poissy le 25 avril 1215 (ce qui le fit surnommer Louis de Poissy), succéda au roi son père, le 8 novembre 1226, sous la tutelle et régence de la reine Blanche. Sa minorité fut troublée par les prétentions de divers seigneurs; mais la sagesse de la régente sut en triompher. En

1234, elle maria son fils à Marguerite, fille du comte de Provence, et elle lui remit l'autorité le 25 avril 1236, époque où il fut déclaré majeur, à l'âge de vingt-un ans. En 1241, il tint à Saumur une cour plénière (qui fut nommée *la non-pareille*, à cause de sa magnificence) : il y donna la ceinture militaire à son frère Alphonse, et lui fit rendre hommage par ses vassaux. Le comte de La Marche s'étant refusé à remplir ce devoir, Louis marcha contre lui et contre Henri III, roi d'Angleterre, qui soutenait cette révolte, le battit une première fois à Taillebourg, en 1242, et quatre jours après à Saintes, où il remporta une victoire décisive.

Dans une maladie qui l'avait conduit aux portes du tombeau, il avait dit : « La lumière de l'Orient s'est répandue sur moi par la grâce du Seigneur et m'a rappelé d'entre les morts, » et il avait fait vœu d'aller combattre les infidèles : il prit la croix en 1248, et, pour engager un plus grand nombre de seigneurs à l'accompagner, il donna ordre de broder secrètement une croix sur les *capes* que, selon une ancienne coutume, nos rois donnaient, la veille de Noël, à leurs courtisans. Les seigneurs de la cour se prêtèrent de bonne grâce au désir du monarque, auquel cette aventure fit donner le sur-

nom de *Pêcheur d'hommes*. Il s'embarqua, le 25 août, à Aigues-Mortes, passa l'hiver dans l'île de Chypre, en partit le 30 mai 1249, descendit en Égypte, s'empara de Damiette, se couvrit de gloire à la sanglante bataille de Massour; mais, son armée étant épuisée autant par les maladies que par la corruption, il fut fait prisonnier à Pharanie le 5 avril 1250. Il déploya dans sa captivité autant de courage que dans les combats, autant de magnanimité que sur le trône. Les Musulmans ne se lassaient pas de répéter : « Nous le regardons comme notre » esclave, et il nous traite comme si nous étions ses » captifs. » On lui proposa de payer pour sa rançon 800,000 besans d'or. « Allez dire à votre maître, » répondit-il aux envoyés du sultan, qu'un roi de » France ne se rachète point pour de l'argent : je » donnerai cette somme pour les miens, et Da- » miette pour ma personne. » Rendu à la liberté, son dessein était de revenir en France; mais, sur la nouvelle que les Sarrasins avaient massacré les chrétiens en Palestine, il s'embarqua pour la Terre-Sainte, envoya, en 1252, une ambassade au grand-kan de Tartarie, dans l'espoir de faire pénétrer au centre de l'Asie la lumière de l'Évangile; mais, ayant appris la mort de sa mère, il partit d'Acre le

24 avril 1254, débarqua aux îles d'Hières le 10 juillet, et arriva le 5 septembre à Vincennes.

Son administration fit alors le bonheur et la gloire de ses sujets : son amour pour la paix lui fit passer des traités avec l'Aragon, l'Allemagne, l'Angleterre; et telle était la confiance qu'inspiraient ses lumières et ses hautes vertus, que les barons anglais le choisirent, en 1264, pour arbitre dans leurs différends avec leur roi Henri III. En 1269, il donna une *Pragmatique-Sanction* pour conserver les anciens droits des églises cathédrales et la liberté des élections épiscopales. En 1270, entraîné par le désir de venger le mauvais succès de la première croisade, peut-être aussi séduit par *l'espoir de devenir le parrain d'un roi mahométan*, il s'embarqua de nouveau à Aigues-Mortes, accompagné de ses trois fils, avec une armée de soixante mille hommes; il débarqua en Afrique, assiégea Tunis, dont il prit la citadelle. Bientôt la peste vint ravager son camp : il prodigua à ses soldats malades les soins les plus héroïques; mais, attaqué lui-même du fléau, il appela son fils Philippe à son lit de mort, et lui adressa, sur les devoirs des rois, des instructions où l'on trouve unie à l'austérité du chrétien la vertu du plus sage des monarques. Il

songea ensuite à son armée : « O Dieu ! s'écriait-il, » ayez pitié de ce peuple qui m'a suivi sur ce rivage : » conduisez-le dans sa patrie ! » Enfin il se fit mettre sur un lit de cendres, et mourut, le 25 août 1270, avec la ferveur d'un anachorète et le courage d'un héros.

Blanche de Castille avait inspiré à saint Louis un zèle ardent pour la gloire de Dieu : sa piété était sans bornes ; il la signala en portant lui-même, la tête et les pieds nus, depuis le bois de Vincennes jusqu'à Notre-Dame, et de là à la *Sainte-Chapelle*, dans son palais, la couronne d'épines de Jésus-Christ qu'il avait fait racheter des Vénitiens. Cependant son respect pour la religion ne l'empêcha jamais de réprimer les prétentions de ses ministres, lorsqu'elles étaient contraires à l'honneur de sa couronne ou au bien de son royaume.

Ami de la justice, il la rendait lui-même à ses sujets sous un chêne, dans le bois de Vincennes ; il fit plusieurs réformes de la plus haute importance, entre autres la suppression de l'épreuve par le duel. Le recueil de ses ordonnances, connu sous le nom des *Établissemens de saint Louis*, est un monument de sagesse et d'équité.

Telle était sa bonté, que, des blasphémateurs ayant proféré publiquement contre lui des malédictions, il dit : « Je leur pardonne, puisqu'ils » n'ont offensé que moi ! » Lorsqu'il revint d'Égypte en France, le vaisseau qui le portait heurta contre un rocher : on le pressait de passer avec sa famille sur un autre bâtiment : « Non, dit-il; ceux qui » sont ici avec moi aiment comme nous leur exis- » tence : je ne veux point les abandonner ; j'aime » mieux mettre entre les mains de Dieu ma vie et » celle de ma femme et de mes enfans. » Tel était son amour pour ses peuples, que les instructions qu'il donnait à Louis, son fils aîné, mort à l'âge de 16 ans, se terminent ainsi : « Mon fils, ne » songez qu'à vous faire aimer de vos sujets; et sa- » chez que je mettrais de grand cœur quelque étran- » ger à votre place si je croyais qu'il dût gouverner » mieux que vous. » Ce sont ces exhortations que Bossuet regarde comme le plus bel héritage des enfans de saint Louis.

Voltaire a fait de ce prince, en peu de mots, le plus brillant panégyrique : « Louis IX, dit ce grand écrivain, paraissait un prince destiné à réformer l'Europe si elle avait pu être réformée. Il a rendu la France triomphante et policée, et il a

été en tout le modèle des saints. Sa piété, qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta point les vertus d'un roi. Sa libéralité ne déroba rien à une sage économie; il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte, et peut-être est-il le seul souverain qui mérite cette louange. Prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats sans être emporté, compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux, il n'est guère donné à l'homme de pousser la vertu plus loin. »

L'armée rapporta en France les restes de ce grand prince, qui fut canonisé à Orviette, le 11 août 1297, par le pape Boniface VIII.

---

1 (bis).

LE MÊME.

Peint d'après l'original qui est au Palais-Royal.

2.

BLANCHE DE CASTILLE.

C. M.

Blanche de Castille, reine de France, seconde fille d'Alphonse IX, dit *le Noble*, roi de Castille, et d'Aliénor d'Angleterre, née en 1188, mariée (à Pucmor, en Normandie) le 23 mai 1200, à Louis VIII, roi de France, fut couronnée à Reims, avec le roi son époux, le 6 août 1223.

Devenue mère, elle eut pour son fils aîné (depuis saint Louis) une tendresse particulière; elle le nourrit de son propre lait, présida elle-même à son éducation, l'entoura des hommes les plus recommandables, et prit soin de lui inspirer l'amour de la justice, de la vertu et de la religion. « Mon fils, lui répétait-elle souvent, j'aimerais mieux vous voir mort que souillé d'un péché mortel. » A la mort de Louis VIII, en 1226, elle se hâta de faire sacrer

Louis IX, et s'empara de l'autorité. Elle eut à lutter contre les grands-vassaux, jaloux de sa puissance; mais, par sa fermeté contre le duc de Bretagne, autant que par son adresse avec Thibaut, comte de Champagne, qui professait pour elle un grand attachement, elle vint à bout de triompher de cette ligue. Elle donna des preuves de courage et d'habileté au siége de Belesme-au-Perche, et à celui d'Ancenis, « d'où le roi d'Angleterre délogea, aimant mieux manquer de foi à son fidèle allié le duc de Bretagne que de se mettre au hasard d'augmenter les trophées d'une femme. »

Lorsque saint Louis partit pour la Terre-Sainte, en 1248, elle l'accompagna jusqu'à Marseille, et s'évanouit en recevant ses adieux, comme si elle eût prévu qu'elle ne devait plus revoir ce fils bien aimé! Chargée de la régence pendant l'absence du roi, elle gouverna le royaume avec autant de sagesse que de fermeté, apaisa la révolte dite *des Pastoureaux*, et fit régner partout l'ordre et la justice.

La longue absence et les malheurs de saint Louis contribuèrent, dit-on, à abréger ses jours; elle mourut à Paris, le 1er décembre 1252, dans la soixante-quatrième année de son âge, et fut enterrée dans l'abbaye de Maubuisson. Son fils, en ap-

prenant la mort de sa mère, ne put retenir ses larmes, et se jetant à genoux : « O mon Dieu ! s'écria-t-il, » j'aimais ma mère plus que toutes les autres créa- » tures ; mais que votre volonté soit faite, et que » votre nom soit béni ! »

Blanche de Castille fut regrettée de tout le royaume; elle était digne à la fois du rang où le ciel l'avait placée, et du rôle politique que lui imposèrent les circonstances.

3.

MARGUERITE DE PROVENCE.

C. M.

Marguerite de Provence, reine de France, fille aînée de Raimond Bérenger II, comte de Provence, et de Béatrix de Savoie, épousa, en 1234, Louis IX. La reine Blanche de Castille, jalouse de conserver sur son fils tout son crédit, s'étudiait à ne pas laisser prendre à Marguerite trop d'ascendant sur son âme : « Quand le roi, dit le naïf Joinville, che-
» vauchoit par le royaume, et qu'il avoit la reine
» Blanche sa mère et la reine Marguerite sa femme,
» la reine Blanche ne les laissoit pas loger ensemble-
» ment. Un jour le roi, étant à Pontoise, vint voir sa
» femme malade des suites d'une couche : ayant en-
» tendu venir sa mère, il se cacha derrière la reine;
» mais Blanche l'aperçut, et, le prenant par la main,
» lui dit : « Venez vous-en, car vous ne faites rien

» ici. — Hélas! s'écria Marguerite, ne me laisserez-
» vous voir mon seigneur ni en la vie ni à la mort? »

Cette princesse avait suivi saint Louis en Égypte. Pendant la captivité de ce prince, elle craignait tellement d'être surprise par les Sarrasins, qu'elle faisait coucher, la nuit, un vieux chevalier dans sa chambre : « Jurez-moi, lui dit-elle, que vous ferez » tout ce que je vous demanderai. » Il le promit. « C'est, reprit-elle, que, si les Sarrasins arrivent, » vous me couperez la tête avant qu'ils puissent » me prendre. — J'y songeais, » répondit le vieux chevalier.

Après la mort de son époux, Marguerite vécut dans la retraite, et termina ses jours à Paris, le 20 décembre 1295, dans le couvent des religieuses de Sainte-Claire.

Elle était fort belle, et sa sagesse égalait sa beauté : elle portait même la vertu jusqu'à la rigidité. Un poète provençal lui ayant adressé une pièce de vers semée de quelques traits de galanterie, elle lui répondit par un ordre qui l'exilait aux îles d'Hières.

4.

FERDINAND III,

DIT LE SAINT,

ROI DE CASTILLE ET DE LÉON.

(Peint sur bois.)

Ferdinand III, fils d'Alphonse IX, roi de Léon, et de Bérangère, reine de Castille, né en 1200, monta sur le trône de Castille, en 1217, après l'abdication de sa mère, et sur le trône de Léon, en 1230, après la mort d'Alphonse. Il réunit ainsi pour toujours ces deux royaumes.

Il épousa en premières noces Béatrix de Souabe, dont il eut Alphonse X, son successeur; et, après la mort de cette princesse, Jeanne, fille de Simon, comte de Ponthieu; elle donna le jour à Éléonore, femme d'Édouard I, roi d'Angleterre.

Ce prince avait un caractère remarquable par son courage et ses vertus. Il fit avec succès la guerre

aux rois maures de Grenade et de Murcie, et les força à se reconnaître tributaires de la Castille. Les villes de Cordoue, de Séville, de Xérès, de Cadix lui ouvrirent leurs portes après des siéges glorieux pour ses armes, et il méditait la conquête de Maroc lorsqu'il fut enlevé par une hydropisie, le 30 mai 1252.

Ferdinand III fit rassembler toutes les lois de ses prédécesseurs en un seul code régulier, sous le nom de *Las Partidas;* il fonda l'église métropolitaine de Tolède et l'université de Salamanque.

En 1671, Clément X mit au nombre des saints ce prince, qu'on peut du moins placer justement au rang des monarques les plus sages et des plus vaillans capitaines de son temps.

5.

ROBERT DE FRANCE.

C. M.

Robert de France, comte de Clermont en Beauvoisis, seigneur de Bourbon, de Charollois, de Saint-Just en Champagne et de Creil, chambrier de France, sixième fils de saint Louis et de Marguerite de Provence, né en 1256, marié en 1272 à Béatrix de Bourgogne, dame de Bourbon, de Charollois, et de Saint-Just, fille unique de Jean de Bourgogne, seigneur de Charollois, et d'Agnès, dame de Bourbon; mort le 7 février 1317.

De son mariage avec Béatrix, dame de Bourbon, est issue la branche de Bourbon qui est montée sur le trône trois cents ans après, en la personne de Henri IV. Il n'avait que douze ans quand il perdit son père devant Tunis. De retour en France, à peine eut-il atteint l'âge de porter les armes, qu'il

accompagna le roi Philippe-le-Hardi dans son expédition des Pyrénées, en 1271, et se signala par sa vaillance.

Dans un tournois qui fut donné au prince de Salerne, héritier de la couronne de Sicile, Robert, qui aimait à briller dans ce genre d'exercice, reçut des coups terribles dont il se ressentit toute sa vie. Sa raison même en était parfois altérée.

Le 25 août 1298, il porta avec ses frères le corps de saint Louis sur ses épaules, de Saint-Denis à la *Sainte-Chapelle*, au milieu des bénédictions du peuple.

Il fut bon, juste et généreux. Il fonda l'hospice de Saint-Julien de Moulins, et fut enterré aux Jacobins de la rue Saint-Jacques, sous un tombeau de marbre. Le célèbre Santeuil a consacré cette épitaphe latine à ce père de tant de héros et de rois :

« Hìc stirps Borbonidum, hìc primus de nomine princeps :
Borbonii hìc regnant, invito funere, Manes. »

6.

ISABELLE DE FRANCE,

REINE D'ANGLETERRE.

Isabelle de France, fille de Philippe-le-Bel, née en 1292, épousa Édouard II, roi d'Angleterre. Ce prince, d'abord sensible aux attraits de la jeune reine, avait éloigné de sa cour Gaveston, son ami d'enfance et son favori, dont les désordres et l'influence auraient pu donner de l'ombrage à Isabelle. Mais bientôt il le rappelle, le comble d'honneurs, lui donne l'état à gouverner, sa nièce en mariage, et permet qu'il insulte impunément la reine. Cette conduite soulève la colère des barons; l'un d'eux, le comte de Lincoln, exhorte à son lit de mort le comte de Lancastre, son gendre, à s'unir avec Warvick pour délivrer l'Angleterre de ce fléau. Lancastre en fait le serment, il lève l'étendard de la révolte, assiége Scarborowgh, et s'empare de

Gaveston. Warvick le conduit à son château et lui fait trancher la tête. Édouard II voulait venger son favori, mais la ligue des barons était si forte, qu'il fut réduit à traiter avec eux, et en 1318 il donna le baiser de paix à Lancastre.

Le roi, qui avait besoin d'un favori, donna pour successeur à Gaveston Hugues Spencer. La même cause produisit les mêmes effets : les grands du royaume se révoltèrent; le parlement dit *des bandes blanches* (1) fulmina contre le monarque. La reine Isabelle vit se fermer devant elle les portes des châteaux dans un pélerinage qu'elle fit à Cantorbéry. Mais, dans cette nouvelle lutte, la couronne fut la plus forte. Lancastre, lord Badlesmer et quinze barons furent mis à mort en 1322. Roger Mortimer devait subir le même supplice; il cherche un asile dans l'appartement de la reine, dont il était tendrement aimé, elle le sauve, et il se réfugie en France.

Après cette victoire, l'insolence de Spencer ne connaissait plus de bornes; il alla jusqu'à dépouiller la reine Isabelle du comté de Cornouailles, qui lui avait été donné pour sa dépense particulière.

(1) Ainsi nommé de ce que les seigneurs ligués avaient mis sur leurs manteaux des marques blanches pour se reconnaître.

Vivement blessée de cet affront et de la faiblesse de son époux, qui n'osa le punir, elle vient à Paris en 1325, auprès de Charles-le-Bel, son frère. Le désir de terminer les démêlés qui s'étaient élevés entre les cours de France et d'Angleterre au sujet de la Guyenne était le prétexte de son voyage, dont le véritable motif était le besoin de se venger.

Charles somma Édouard de venir en personne lui rendre hommage comme à son seigneur suzerain; mais ce monarque se contenta d'envoyer le prince de Galles, son fils, alors âgé de douze ans, et depuis trop célèbre sous le nom d'Édouard III. Dès que l'héritier de la couronne fut entre ses mains, Isabelle s'unit à Mortimer et aux mécontens qu'il avait enrôlés, et, d'accord avec le comte de Hainault, dont elle avait flatté l'ambition en lui demandant pour son fils la main de sa fille Philippine, elle débarqua en Angleterre à la tête d'une petite armée, qui se grossit bientôt des ennemis de Spencer. La terreur s'empare du monarque et de son favori; ils se sauvent en Irlande, de là dans le pays de Galles, où ils se cachent dans l'abbaye de Nèthe. Le jeune Lancastre, fils de celui qui était mort sur l'échafaud, s'empare de leurs personnes. Le roi est envoyé prisonnier au château

de Kénilworth, Spencer est pendu, et la reine entre à Londres en triomphe. Elle convoque le parlement, qui dépose Édouard II et proclame régent le prince de Galles, quoique mineur. Douze commissaires furent chargés d'aller signifier cette sentence à Édouard : il les reçut en habit de deuil, et leur dit que « du moins les sentimens que les » Anglais conservaient pour son fils le consolaient » de tous ses chagrins. » Il leur remit ensuite les insignes de la royauté. Le grand-maître rompit sa baguette, et déclara l'hommage au roi annulé, le monarque déchu de la puissance royale, et tous les officiers dégagés de leur foi envers le souverain.

Ainsi finit à quarante-trois ans le règne d'Édouard second, prince faible et corrompu. La puissance de la reine ne fut pas non plus de longue durée; le scandale de ses amours avec Mortimer, tandis que son mari languissait prisonnier (1), excita la colère publique; et, à sa voix, le jeune roi se rendit en armes au château de Nottingham en 1330, s'introduisit dans la forteresse par un souterrain qu'on

(1) Ce prince, quelque temps après, fut assassiné dans le château de Bekerley d'une façon atroce : on le jeta sur un lit, on le comprima sous une table, et on lui introduisit dans les entrailles un fer chaud à travers une corne pour que la trace de la violence ne parût pas.

appelle encore le *trou* de Mortimer, s'empara du favori, et, malgré les larmes d'Isabelle, il le fit attacher au gibet. La reine fut conduite au château de Résing près Londres.

C'est là qu'elle mourut après vingt-huit ans de captivité, le 22 août 1358.

7.

LOUIS I,

DUC DE BOURBON.

(Peint par Charles Rauch, 1822.)

Louis Ier du nom, duc de Bourbon, pair et chambrier de France, comte de Clermont, de la Marche et de Castres, etc., dit *le Boiteux* et *le Grand*, fils aîné de Robert de France, comte de Clermont, et de Béatrix de Bourgogne; marié, en juin 1310, à Marie de Hainault, fille puînée de Jean II, comte de Hainault, et de Philippe de Luxembourg; mort en janvier 1341.

Après avoir été armé chevalier par Philippe-le-Bel, il servit en Flandre, sous le comte d'Artois, se signala à la bataille de Furnes en 1297, à l'attaque du pont à Vendin, à la fatale journée de Courtray en 1302, à la victoire de Mons en Puelle, en 1364.

Lorsque la guerre fut déclarée aux Anglais, il fut

chargé du commandement de l'armée française en Guienne; et plus tard, lorsque le roi Philippe-le-Bel termina cette guerre par le mariage de sa fille Isabelle avec Édouard II, roi d'Angleterre, il y eut à Boulogne un magnifique tournoi où Louis fut, avec son frère Jean, vainqueur de tous les chevaliers. Le roi les chargea tous deux d'accompagner la nouvelle reine en Angleterre; ils ne la quittèrent pas sans l'avoir vu couronner à Westminster.

En 1312, il fut choisi pour diriger la croisade entreprise par Philippe-le-Bel; mais les seigneurs qui avaient promis de s'y rendre ne se trouvèrent pas à Lyon, comme ils en étaient convenus : le projet n'eut pas de suite; toutefois, dans l'espoir d'aller un jour venger son aïeul, Louis acheta d'Eude, duc de Bourgogne, ses droits à la couronne de Thessalonique.

Il fut admis au conseil de Philippe V dit *le Long*.

Le 27 décembre 1327, Charles IV érigea pour lui le Bourbonnais en duché-pairie : les lettres portaient : « Nous espérons que la postérité du nouveau duc, marchant sur ses traces, sera dans tous les temps l'appui et l'ornement du trône. »

En 1328, il contribua puissamment à la victoire remportée par Philippe de Valois à Cassel sur les

Flamands commandés par un marchand de poisson nommé *Zannequin*, et qui, par bravade, avaient mis sur leurs remparts un étendard où était peint un coq, avec ce distique écrit en gros caractères :

« Quand le coq chanté aura,
» Le roi Cassel conquêtera. »

En 1329, il fut envoyé à Londres auprès du roi Édouard, qui prétendait ne pas devoir foi et hommage à Philippe; il s'acquitta de cette mission délicate à l'applaudissement unanime de la France.

Il mourut à l'âge de soixante-deux ans, regretté de tout le royaume, qui perdait en lui un grand homme de guerre et un grand homme d'état.

8.

PIERRE I,

DUC DE BOURBON.

C. M.

Pierre Ier du nom, duc de Bourbon, comte de Clermont, etc...., pair et chambrier de France, lieutenant et souverain capitaine en Berri, Bourbonnais, Auvergne et ses montagnes, etc...., fils aîné de Louis Ier, duc de Bourbon, et de Marie de Hainault, marié le 25 janvier 1336 à Isabelle de Valois, fille puînée de Charles de France, comte de Valois, et de Mahaud de Châtillon de Saint-Paul, sa troisième femme.

Ce prince avait du courage et des talens militaires. Après avoir guerroyé dans le Périgord, il se trouva à la bataille de Crécy, 1346 : il fut un de ceux qui sauvèrent le roi Philippe de Valois, son beau-frère, lorsque après sa défaite ce monarque

cherchait la mort dans les rangs ennemis; il fut blessé dans cette malheureuse journée.

Quoiqu'il eût marié sa fille, Jeanne de Bourbon, à l'héritier présomptif de la couronne (depuis Charles V), il se laissa séduire aux artificieuses promesses de Charles *le Mauvais*, roi de Navarre et comte d'Évreux : on trouva son nom sur la liste des partisans de ce prince; mais le roi Jean lui pardonna et continua à le mettre à la tête de ses armées. Il trouva la mort à la bataille de Poitiers, le 19 septembre 1356.

Son corps fut transporté du champ de bataille aux Jacobins de Poitiers, où il resta sans qu'on osât lui rendre les derniers devoirs : il était mort chargé de dettes et d'anathèmes. Louis II, duc de Bourbon, son fils, offrit au pape Innocent VI tous ses biens, afin de détourner les foudres de l'Église; et ce ne fut qu'à ce prix qu'il obtint d'amener à Paris le corps de son père, et de le faire inhumer dans la chapelle de Bourbon, en l'église des Jacobins de la rue Saint-Jacques, à Paris.

9.

JACQUES DE BOURBON,

COMTE DE LA MARCHE.

C. M.

Jacques de Bourbon I, comte de la Marche et de Ponthieu, seigneur de Montagu en Combrailles, de Condé et de Carency, *connétable de France*, troisième fils de Louis I, duc de Bourbon, et de Marie de Hainault; marié, en 1335, à Jeanne de Châtillon de Saint-Paul, fille aînée et héritière de Hugues de Châtillon, dit de Saint-Paul, et de Jeanne, dame d'Argies; fut blessé, en 1346, à la bataille de Crécy, où il servait, en qualité de chevalier banneret, avec quatre chevaliers et quarante-huit écuyers de sa compagnie; nommé le 15 juin 1349 souverain et général capitaine pour le roi Philippe VI, dit de Valois, dans toutes les parties du Languedoc; fait prisonnier par les Anglais, à la bataille de Poitiers, le 19 septembre 1356; chargé

de l'exécution du traité de Brétigny. Il mourut à Lyon le 6 avril 1361, par suite des blessures qu'il avait reçues au combat de Brignais.

Ses vertus, ses exploits, lui avaient mérité le surnom de *la fleur des chevaliers*.

10.

MARGUERITE,

COMTESSE DE TYROL.

C. M.

Marguerite, surnommée Maultasche, c'est-à-dire *gueule de sac*, était fille de Henri X du nom, duc de Carinthie, comte de Tyrol, ensuite roi de Bohème, mort en 1331, et d'Anne, fille de Venceslas II, surnommé *le Bon*, roi de Bohème.

Elle naquit en 1300; et, après la mort de son père, ayant eu en partage le comté de Tyrol, elle épousa en premières noces, en 1329, Jean-Henri, duc de Moravie, frère de l'empereur Charles IV, dont elle se sépara en 1341.

L'année 1342, elle épousa en secondes noces Louis, fils de l'empereur Louis de Bavière, qui mourut en 1361.

De ce second mariage, elle n'eut qu'un fils, Maynard IV, dernier comte de Tyrol, né en 1344,

et qui épousa à quatorze ans Marguerite, fille de l'empereur Albert II, dont il n'eut point d'enfans.

Maynard IV étant mort en 1363, Marguerite Maultasche, sa mère, en l'année suivante 1364, conféra le comté de Tyrol à la maison d'Autriche, et mourut en 1369.

Une chronique suisse raconte que cette princesse n'était pas laide comme son portrait le ferait croire, mais qu'un peintre appelé auprès d'elle lui ayant adressé des vœux étrangers à son art, elle le fit mettre en prison et chasser ensuite de ses états. Le peintre, pour se venger, aurait fait ce portrait hideux, qui, pour le malheur de Marguerite, est le seul qui ait survécu à sa beauté problématique.

11.

LOUIS II,

DUC DE BOURBON.

C. M.

Louis II, duc de Bourbon, dit *le Bon*, comte de Clermont, de Forez, etc., etc. . . . . , seigneur de Beaujeu, et de Dombes, pair et chambrier de France, fils aîné de Pierre Ier, duc de Bourbon et d'Isabelle de Valois, né le 4 août 1337, marié le 19 août 1371 à Anne, dauphine d'Auvergne, fille unique et héritière de Béraud II, comte de Clermont, dauphin d'Auvergne, etc. . . . , et de Jeanne de Forez, dame d'Ussel, sa première femme; mort à Montluçon, le 19 août 1410.

Après quelques faits d'armes qui commencèrent sa réputation, il alla visiter à Londres, en 1359, le roi Jean, alors prisonnier en Angleterre. De retour en France, il défendit Reims contre Édouard III, qui fut obligé d'en abandonner le siége. Il fut livré

pour otage au roi d'Angleterre, lorsque ce monarque rendit au roi Jean sa liberté; sa captivité dura près de huit ans : ses grâces le faisaient surnommer à la cour d'Édouard le *roi d'honneur et de liesse.*

Ayant obtenu sa délivrance, pour avoir fait obtenir du pape Urbain V l'évêché de Winchester à Guillaume de Wickham, ministre favori d'Édouard, il revint en France et se hâta de se rendre dans le Bourbonnais. Il convoqua toute la noblesse de cette province et des provinces voisines, et fonda l'ordre de *l'Espérance*, dont les marques consistaient en une ceinture dorée et un écu d'or orné d'une bande de perles où était gravé le mot *Allen*, c'est-à-dire : « Allons au service de Dieu. » De là il fut trouver le roi Charles V avec huit cents hommes d'armes dont deux cents chevaliers, et fut opposé avec succès à l'armée anglaise, commandée par le duc de Lancastre.

Il fut chargé en 1370 de reconquérir le Poitou, avec le connétable Du Guesclin : sa bourse était épuisée; il en parla au roi, qui lui répondit : « Ah! » beau-frère de Bourbon, je vous prie, ne parlez de » cela; je vous certifie que je rafraîchirai vos gen- » tilshommes et vous. »

En 1373, il marcha en Bretagne contre le duc de Montfort : il n'eut qu'à paraître pour vaincre. La duchesse de Montfort tomba entre les mains du duc de Bourbon avec les dames de sa cour. « Ah! » beau cousin, lui cria-t-elle, suis-je prisonnière? » — Nenni, repartit Bourbon, car nous n'avons » point de guerre aux dames, mais nous avons » bien la guerre au duc votre mari, qui se gou- » verne étrangement au vis-à-vis du roi son droit » seigneur. »

Sur l'invitation de Henri de Transtamare, qui voulait chasser les Maures du royaume de Grenade, il se rendit en Espagne, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. On prétend que, par une singulière courtoisie, Henri conduisit Bourbon au château de Ségovie, où étaient enfermés les fils de Pierre-le-Cruel, et lui dit : « Vées là les enfans de » celui qui fit mourir votre sœur; et, si vous voulez » les faire mourir, je vous les délivrerai.—Nenni, » repartit le duc, je ne serai mie consentant de » leur mort, car de la mâle volonté de leur père » ils n'en peuvent mais. »

En 1379, il réconcilia Du Guesclin avec Charles V, qui l'avait éloigné de lui, et lui donna dix chevaliers pour l'accompagner au siége de Châteauneuf-

de-Randan, où le connétable trouva la mort, et où son tombeau reçut les honneurs de la victoire.

En 1382, sous Charles VI, il décida le gain de la bataille de Rosbec, contre Arteveld, après avoir fait des prodiges de valeur.

Au siége de Verteuil, dans le Poitou, le duc de Bourbon ayant défié le plus brave des assiégés, Renaud de Montferrand, gouverneur de la place, se présenta : au milieu du combat, un des gens du duc, qui craignait sans doute que son seigneur ne fût tué, cria : *Bourbon, Bourbon, notre dame!* A ce cri de guerre du duc, Montferrand baissa son épée, et demanda au prince d'être armé chevalier de sa main. « Messire, répondit Bourbon, la chevalerie » est bien employée à vous, car vous êtes un vail- » lant homme et de bon lignage. »

En 1386, il visita, à Orthès, le fameux comte de Foix, Gaston Phœbus, dont les écrivains contemporains ont peint, dans des récits merveilleux, les grâces, les talens, la courtoisie et la vaillance.

A la demande de la république de Gènes, Louis II de Bourbon accepta le commandement de l'expédition dirigée contre le roi de Tunis, en 1391 : après avoir battu les Africains, il sentit néanmoins la nécessité de revenir en Europe s'il

ne voulait pas éprouver le sort de son trisaïeul saint Louis.

Il fut admis à prendre part au gouvernement lors de la démence du roi Charles VI. Fatigué des intrigues de la cour, il méditait le projet de se retirer aux Célestins de Vichy, lorsqu'il signa la ligue formée contre Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne. Il fut surpris à Montluçon par une fièvre ardente, qui l'emporta à l'âge de soixante-treize ans. Il mourut en chrétien; la multitude désolée qui accompagnait ses funérailles s'écriait : « Ah ! ah ! mort ! » nous as osté en ce jour notre soutènement : c'était » notre prince, notre confort, notre duc, le plus » prud'homme, de la meilleure conscience, et de la » meilleure vie, qu'on sçeut trouver. . . . . »

Il était fort charitable; lui-même distribuait d'abondantes aumônes tous les vendredis, et assistait, tous les jours à trois messes. Il unissait, selon l'usage du siècle, la galanterie à la dévotion. C'était un grand capitaine; il fut le digne ami de Du Guesclin.

12.

JEAN DE BOURBON I,

COMTE DE LA MARCHE.

C. M.

Jean de Bourbon I, comte de la Marche, de Vendôme et de Castres, etc., second fils de Jacques de Bourbon I, comte de la Marche, et de Jeanne de Châtillon Saint-Paul, marié, le 28 septembre 1364, à Catherine, comtesse de Vendôme, fille de Jean VI, comte de Vendôme, et de Jeanne de Ponthieu.

Il accompagna Bertrand Du Guesclin dans son expédition de Castille, en 1336, et contribua à mettre sur le trône Henri de Transtamare. De retour en France, il fit la guerre aux Anglais dans la Guienne, se trouva au siége du château de Taillebourg en 1383, et mourut le 11 juin 1394.

13.

PHILIPPE DE FRANCE,

DIT LE HARDI,

DUC DE BOURGOGNE,

Philippe de France, duc de Bourgogne, pair de France, comte de Flandre et d'Artois, de Nevers, de Rethel, d'Étampes et de Gien, gouverneur de Picardie et de Normandie, quatrième fils de Jean, roi de France, et de Bonne de Luxembourg; né à Pontoise, le 15 janvier 1341; marié à Marguerite, fille de Louis III, comte de Flandre et d'Artois, le 12 avril 1369.

Ce prince n'avait que seize ans à la bataille de Poitiers; il y combattit aux côtés de son père avec une vaillance qui lui mérita le surnom de *Hardi;* il y fut blessé et partagea la captivité du roi Jean en Angleterre. Un jour que l'échanson d'Édouard III avait servi son maître avant le roi de France : « Qui » t'a donc appris, lui dit le jeune Philippe en le

» frappant, à servir le vassal avant le seigneur? » — « Vous êtes bien Philippe-le-Hardi, » repartit Édouard.

Ce caractère plaisait au roi Jean, qui pour assurer l'avenir de Philippe lui donna, pour lui et ses héritiers, le duché de Bourgogne par des lettres patentes signées à Germiny-sur-Marne, le 6 septembre 1363, et qui ne furent publiées que le 2 juin 1364 par le roi Charles V, qui ajouta à cette donation l'hôtel de Bourgogne situé à Paris sur la montagne Sainte-Geneviève.

Philippe prit possession de son duché le 26 novembre suivant. Le maire de Dijon, à la tête de ses échevins, le pria de maintenir à la commune toutes ses franchises; le duc le promit et le jura sur les saints Évangiles; puis l'abbé de saint Bénigne mit au doigt du prince l'anneau consacré, signe d'un mutuel engagement.

Le duc de Bourgogne avait beaucoup d'amitié pour Charles V, son frère, et le monarque avait en lui une haute confiance; aussi lui remettait-il souvent le soin de combattre et de chasser les bandes armées, qui, sous divers noms et différentes bannières, parcouraient alors et désolaient la France. Pour récompenser sa valeur et son zèle, il négocia

son mariage avec la veuve de l'ancien duc de Bourgogne Philippe de Rouvre, qui devait lui apporter en dot les comtés de Flandre et d'Artois. Ce mariage fut célébré à Gand au mois de juin 1369. Jamais on n'avait vu de fêtes plus brillantes; mais telle avait été la magnificence de Philippe, que quatre jours après il ne lui restait plus d'argent; il fut forcé pour payer les frais de son retour de mettre en gage quelques pierreries qui avaient échappé à sa folle prodigalité.

Le douloureux traité de Brétigny avait livré une partie de la France aux Anglais, mais les Gascons surtout murmuraient contre leurs exactions. Le roi fit ajourner le prince de Galles pour venir au parlement de Paris voir juger cette réclamation. Le prince répondit qu'il y viendrait à la tête de soixante mille hommes. Alors Charles V envoya un serviteur de son hôtel défier le roi d'Angleterre et se préparer à la guerre. Le premier projet était de tenter une descente en Angleterre; le duc de Bourgogne devait être le chef de cette expédition. On jugea qu'il valait mieux attaquer l'armée du duc de Lancastre sous les murs de Calais; mais le prudent Charles V finit par ordonner à l'impatient Philippe de se borner à contenir l'armée anglaise

sans rien entreprendre contre elle. Les deux armées furent licenciées, et le duc de Bourgogne alla recevoir sa femme au château de Rouvre, près Dijon, où il faisait sa résidence habituelle.

Il s'occupait de l'administration de ses états, lorsqu'en 1380 il fut rappelé à Paris par la mort du roi Charles V, qui lui recommanda son fils avec la plus tendre sollicitude; ce jeune prince fut mis sous la tutelle des ducs de Bourgogne et de Bourbon; la régence fut confiée au duc d'Anjou. On se hâta de sacrer le nouveau roi. Après la cérémonie religieuse on servit un splendide festin. Les prélats s'assirent à la droite du roi, le duc d'Anjou avait mis son siége à la gauche; mais le duc de Bourgogne, réclamant les droits et les honneurs de *premier pair de France*, s'élança et, sans s'adresser à personne, se plaça entre son frère et le roi. Le duc d'Anjou parut interdit; le roi et les autres princes ne blâmèrent point la démarche de Philippe-le-Hardi, et ce prince assura ainsi pour le présent et l'avenir le rang de sa pairie, qui jusqu'alors n'avait passé qu'après le duc de Normandie et le comte de Flandre.

Le duc d'Anjou n'était pas aimé; on lui reprochait son avarice. Une émeute le força d'abolir les

aides et les gabelles; et les finances étaient dans un tel état de désordre qu'il devint nécessaire d'assembler les états du royaume. On en retira à grand'peine quelque argent, et le duc d'Anjou partit pour Naples. Le gouvernement resta dans les mains du duc de Bourgogne; mais les troubles de la Flandre, qui supportait impatiemment la cupidité de son souverain, le comte Louis, père de la duchesse de Bourgogne, attirèrent sur ce point toute sa sollicitude. Il envoya d'abord aux Flamands, sur lesquels il devait un jour régner, un héraut pour les engager à une réconciliation; mais, ceux-ci n'ayant voulu entendre à aucun arrangement, il fallut bien livrer bataille. Les Flamands, commandés par Arteveld, furent taillés en pièces dans la plaine de Rosebec, le 29 novembre 1382, et les vainqueurs se livrèrent à tous les désordres. On chercha le corps d'Arteveld, qui avait été tué des premiers; on le reconnut; le roi et sa suite le regardèrent une minute; puis il fut pendu à un arbre.

Deux ans après mourut le comte de Flandre : le duc héritait par cette mort des comtés de Flandre, d'Artois, de Rethel et de Nevers, des seigneuries de Malines et de Salins, des terres de l'Isle

en Champagne, de Beaufort et de Jaucourt; il devenait le prince le plus puissant de la chrétienté; mais les principales villes de Flandre n'étaient pas disposées à subir ce nouveau maître sans réclamer pour leurs libertés. Une députation de la ville de Gand, l'intercession de la duchesse de Brabant, de la comtesse de Nevers et même de la duchesse de Bourgogne, et quelques concessions mutuelles amenèrent la paix; elle fut confirmée par le traité signé à Tournay, le 18 décembre 1385.

La Flandre ainsi pacifiée, Philippe-le-Hardi songea à réaliser son grand projet d'une descente en Angleterre. Tel était l'empressement de toute la noblesse française qu'au mois de septembre 1386, douze cent quatre-vingt-sept vaisseaux étaient rassemblés au port de l'Écluse. On avait également fabriqué une ville en bois qui devait être emportée en Angleterre, et dont toutes les pièces pouvaient s'assembler sur-le-champ, et former des logemens. Le vaisseau du duc de Bourgogne était tout peint en or et azur; et orné de trois mille étendards, avec cette devise : « *Il me tarde!* »

Ces brillans apprêts ne servirent qu'à ruiner les seigneurs qui avaient pris les armes. Le duc de Berri, toujours jaloux du duc de Bourgogne, n'arriva

que fort tard; la saison était mauvaise, les gens de guerre murmuraient, la flotte fut dispersée par la tempête; et, de tant d'éclat et de menaces, il ne resta rien que la ville de bois dont hérita le duc de Bourgogne.

En 1392, lorsque la démence de Charles VI ne lui permit plus de diriger l'état, le gouvernement fut remis à ses oncles les ducs de Bourgogne et de Berri, et la garde de la reine fut confiée à la duchesse de Bourgogne. Le duc d'Orléans, frère du roi, fut extrêmement blessé de l'inaction où on le laissait, et c'est de cette époque que date cette sanglante inimitié des deux maisons qui fut si funeste à la France. Cependant à de certains intervalles, suivant les intérêts réciproques des princes, il y avait des lueurs de réconciliation et de bonne intelligence, mais l'état n'en était pas moins déchiré par les prétentions des divers partis, qui ne cherchaient qu'à triompher aux dépens du bien public.

Les idées religieuses se mêlaient aux idées chevaleresques : une jeunesse aventureuse appelait à grands cris une croisade; elle fut résolue en 1396, et le comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, en fut nommé le chef. Philippe-le-Hardi conduisit lui-

même son fils à Saint-Denis, mais ne voulut pas encore le faire chevalier. « Il recevra l'accolade, » disait-il, comme chevalier de Jésus-Christ, à la » première bataille contre les infidèles. » Mais il disposa pour lui un équipage digne de sa magnificence, et le mit sous la garde d'Enguerrand de Coucy, le plus brave et le plus aimable chevalier de son temps. Cette croisade contre les Turcs se termina par la bataille de Nicopolis, où Bajazet tailla en pièces l'armée des croisés, et fit prisonnière l'élite de la noblesse française; le comte de Nevers était du nombre.

Pendant que ces braves chevaliers allaient se faire tuer par les Turcs, le duc de Bourgogne poursuivait toujours son projet de rétablir la paix entre la France et l'Angleterre; mais en vain le roi Richard venait d'épouser la fille du roi Charles VI; le duc de Glocester mettait obstacle à tout rapprochement. Aussi Philippe-le-Hardi disait-il à la duchesse sa femme, qui avait eu pour ce prince des attentions bienveillantes : « Nous perdons toutes » nos avances avec ce duc de Glocester; si ce n'était » le grand avantage que nous y voyons pour l'a- » venir, le roi d'Angleterre n'aurait pas eu pour » femme notre cousine de France. »

Le duc de Bourgogne était sans cesse traversé, dans ses vues pour le gouvernement, par le duc d'Orléans, qui s'était ligué contre lui avec la reine Isabeau de Bavière, sous les auspices d'un amour criminel; aussi, sur la fin de sa vie, préférait-il à Paris le séjour de Dijon ou de Bruxelles. Il était dans cette dernière ville, il y donnait une grande fête à la duchesse de Brabant, lorsque, dit M. de Barante, « il y tomba malade d'une de ces maladies » populaires, qui, dans ce temps-là, ravageaient » fréquemment les peuples pauvres et malheureux, » et dépeuplaient les villes sales et infectes. » Il demanda à être transporté à son château de Halle, où était une chapelle à la Vierge, en laquelle il avait une dévotion particulière. Il fit venir ses deux fils, le comte de Nevers et le comte de Rethel : il les exhorta à aimer Dieu, à bien servir le roi, à ne point grever leurs sujets, et mourut après cette sainte exhortation, le 27 avril 1404, dans la soixante-troisième année de son âge.

On regretta en lui le vaillant guerrier, le politique habile, l'administrateur sage, prudent, ami de la paix. Il aimait le faste, et trop souvent peut-être il eut recours à la bourse de ses sujets de Flandre et de Bourgogne pour satisfaire son goût pour la

magnificence : mais il faisait un noble usage de sa fortune. Il répandait ses largesses sur tous ses serviteurs et sur les capitaines qui avaient bien servi la France. Pieux, exact aux pratiques de religion, il fonda la belle Chartreuse de Dijon, et donna beaucoup aux couvens et aux églises.

Tel avait été son amour pour le luxe, pendant sa vie, qu'il ne laissa pas de quoi payer ses funérailles. Sa veuve renonça à la communauté, et s'en vint, dit-on, selon la coutume, déposer, en signe de renonciation, sa bourse, son trousseau de clefs et sa ceinture sur le cercueil de son époux.

Son corps fut enterré le 15 juin 1404, à Dijon, dans l'église des Chartreux qu'il avait fondée. Par son testament, fait à Arras le 13 septembre 1386, il avait partagé ses états entre ses enfans. Jean, comte de Nevers, son fils aîné, eut la Bourgogne et la Flandre; c'est ce prince qui devint si célèbre sous le nom de *Jean-sans-Peur*.

14.

JEAN-SANS-PEUR,

DUC DE BOURGOGNE.

Jean dit *sans Peur*, duc de Bourgogne, fils de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, et de Marguerite de Flandre, né à Dijon le 28 mai 1371, marié, le 9 avril 1385, à Marguerite de Bavière, fille d'Albert de Bavière, comte de Hainault et de Hollande.

Ce prince, qui du vivant de son père portait le nom de comte de Nevers, fit ses premières armes à la bataille de Nicopolis, qui fut si fatale à la noblesse française. Prisonnier de Bajazet, il ne dut sa liberté qu'à l'immense rançon que le duc de Bourgogne paya pour racheter son fils. Après la mort du duc Philippe, il fit son entrée à Dijon, jura de maintenir les priviléges de la ville, et se hâta de revenir à Paris pour y conclure le mariage de sa fille Marguerite de Bourgogne avec le dauphin Louis, duc de Guienne.

La haine qui divisait les maisons de Bourgogne et d'Orléans avait fait partie de son héritage : elle ne tarda pas à se rallumer à l'occasion des nouveaux impôts qu'on voulait frapper. Le duc Jean, dans le conseil, prit hautement la défense du peuple, dont il devint l'idole, ce que le duc d'Orléans ne pouvait lui pardonner. Cette rivalité amena les plus violens désordres dans le gouvernement : c'était à qui des deux princes abuserait le plus de la démence du pauvre Charles VI : l'un, avec huit cents chevaliers de Bourgogne et de Flandre, marchait sur Paris pour s'en emparer; l'autre fuyait vers Melun, emmenant avec lui la reine et le dauphin. Le duc de Bourgogne vint se loger au Louvre dans la chambre de saint Louis, et exerça la puissance royale. Le duc d'Orléans l'accusa devant le parlement et rassembla des troupes pour venir le combattre. Il marcha en effet et s'empara de Charenton. Alors Jean-sans-Peur rangea son armée du côté d'Argenteuil et de Montfaucon. Tout semblait annoncer une bataille : les bannières flottaient déployées. Le duc d'Orléans avait fait peindre sur les siennes un bâton noueux avec la devise : *Je l'envie* (ce qui dans le langage du temps signifiait : *Je porte le défi*). Les bannières de Bourgogne re-

présentaient un rabot pour emporter les nœuds du bâton : la devise était : *Je le tiens!* Mais tous ces préparatifs n'amenèrent point la guerre. Le conseil du roi la conjura, et le 17 octobre 1405 la paix fut conclue, et la reine fit son entrée dans la capitale du royaume; elle était dans un chariot garni de drap d'or, escortée des ducs de Bourgogne et d'Orléans à cheval.

Les princes parurent d'un commun accord s'occuper du gouvernement du royaume, et l'on reprit les hostilités contre les Anglais. Le duc de Bourgogne tenta le siége de Calais; mais le refus d'argent que lui fit le conseil du roi le força à congédier son armée. Il accusa le duc d'Orléans d'être la cause de cette mésaventure, et sa haine devint un besoin de vengeance. Cependant il prenait soin de la dissimuler. Le 20 novembre 1407, il entendit avec lui la messe; ils communièrent ensemble, s'embrassèrent devant les princes et se jurèrent amitié. . . Trois jours après le duc d'Orléans tombait assassiné!

Ce prince soupait chez la reine, qui venait d'accoucher d'un prince qui n'avait pas vécu; elle était dans son petit hôtel de la vieille rue du Temple, près la porte Barbette. Un valet de chambre du roi

s'y présente : « Monseigneur, dit-il au duc d'Or-
» léans, le roi vous mande que vous veniez vers
» lui sans délai; il a hâte de vous parler pour
» chose qui vous touche grandement à vous et à
» lui. » Le duc fait aussitôt amener sa mule, et accompagné seulement de deux écuyers montés sur le même cheval, et de quatre valets de pied portant des flambeaux, il se met en route pour l'hôtel Saint-Paul, où logeait le roi.

La nuit était sombre : il n'était pas à cent pas de l'hôtel de la reine, que dix-huit à vingt hommes armés s'élancèrent sur le prince en criant : A la mort! à la mort! Il est renversé de sa mule et assassiné à grands coups de hache, d'épée et de masse. Un homme d'une haute stature, vêtu d'un chaperon rouge qui lui descendait sur les yeux, dit à haute voix : « Éteignez tout, et allons-nous-en; il est bien mort! » Et les meurtriers disparurent.

La ville et la cour furent consternés. « Jamais
» plus méchant acte et plus traître ne fut commis
» et exécuté dans ce royaume, dit le duc de Bour-
» gogne. »

Les premiers soupçons tombèrent sur le sieur de Carmy, ancien chambellan du duc, dont ce prince avait séduit la femme; mais bientôt le pré-

vôt de Paris, le sire de Tignouville, mandé au conseil des princes, déclara que, « s'il avait per-
» mission d'entrer dans tous les hôtels des servi-
» teurs du roi et même des princes, il pourrait
» connaître les auteurs ou au moins les complices.»
On lui accorda cette permission : alors le duc de Bourgogne changea de visage : « Mon cousin, dit le
» roi de Sicile, en sauriez-vous quelque chose? il
» faut nous le dire. » Le duc Jean le tira à part avec le duc de Berri, et leur avoua que c'était lui qui, tenté et surpris par le diable, avait ordonné ce meurtre; et il sortit précipitamment. Le conseil se sépara dans le plus grand désordre. Telle était la terreur qu'inspirait la puissance du duc de Bourgogne, qu'on n'osa pas l'arrêter sur-le-champ. Le lendemain il prit six hommes avec lui, et, ne s'arrêtant que pour changer de chevaux, il gagna la frontière de Flandre (1).

Cependant Valentine de Milan, duchesse d'Orléans, s'était jetée aux genoux du roi pour lui demander justice contre le meurtrier de son époux.

(1) Il arriva à Bapaume vers une heure après midi ; il ordonna, en mémoire du péril auquel il venait d'échapper, que dorénavant les cloches sonnassent à cette heure-là. Ce qui s'appela long-temps l'*Angelus du duc de Bourgogne*.

Après avoir entendu l'avocat de cette princesse, le chancelier de France répondit que « le roi » ferait bonne et prompte justice pour l'homicide » et la mort de son frère. » Et le roi, ajoutant quelques paroles de consolation, releva la duchesse et embrassa tendrement ses enfans.

Jean-sans-Peur n'avait rien perdu de son audace; il avait fait publier un écrit à Lille pour justifier l'assassinat de son rival; et, suivi de trois mille hommes d'armes, il osa revenir à Paris. Le peuple n'avait pas oublié qu'il avait défendu ses intérêts contre la cupidité des autres princes, et il le salua du cri de *Noël*, comme si le roi lui-même eût fait son entrée. Enhardi par cet accueil, il déclara qu'il ne demanderait point pardon au roi, mais qu'il défendrait sa cause devant lui. L'audience solennelle eut lieu le 8 mars 1404; elle fut présidée par le dauphin. Ce fut maître Jean Petit, cordelier, qui proposa la justification du duc de Bourgogne; et malgré les larmes de Valentine de Milan, malgré les promesses solennelles que lui avait faites le roi, des lettres de grâce furent accordées au meurtrier, et Jean-sans-Peur, fort de la lâcheté du conseil, reprit dans Paris une autorité souveraine.

La reine et les princes, jaloux de sa puissance, ne tardèrent pas à lui susciter de nouveaux embarras : le duc d'Orléans, fils de celui qui avait été assassiné, se mit à la tête de cette ligue. Il épousa Bonne d'Armagnac, fille du comte Bernard d'Armagnac, qui, rempli de courage, d'action et d'habileté, devint le véritable chef du parti d'Orléans. Il n'entre pas dans les bornes d'une simple notice de dérouler le tableau de ces temps malheureux où la France était déchirée par les factions des Armagnacs et des Bourguignons, qui, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, étaient toujours cruels et sanguinaires, et portaient partout avec eux le meurtre et le pillage.

« Les affaires du royaume étaient dans la plus » déplorable situation. Le roi était insensé; le » dauphin n'écoutait aucun conseil; le clergé n'a- » vait pas le courage de dire la vérité; les grands » se haïssaient; les moyens étaient ruinés par les » impôts; les petits ne trouvaient pas à gagner leur » vie; ni nobles ni bourgeois ne pouvaient compter » sur leur état; les traités et les sermens n'étaient » pas observés; le peuple obéissait aveuglément » à de faux protecteurs qui le trompaient; des » gens de guerre ravageaient les campagnes; et

» l'Anglais, qui long-temps avait été faible en France,
» devenait menaçant (1). »

La bataille d'Azincourt ne tarda pas à changer ces menaces en deuil. L'élite de la noblesse française fut massacrée, et de ce nombre les deux frères du duc de Bourgogne. Le duc d'Orléans et le duc de Bourbon furent emmenés prisonniers en Angleterre.

Jean-sans-Peur, furieux de la mort de ses deux frères, envoya un cartel au roi d'Angleterre; mais Henri V répondit : « Je ne recevrai point le gan-
» telet d'un si noble et si puissant prince que le
» duc de Bourgogne; je ne suis que peu de chose
» auprès de lui. » Sur ce refus le duc Jean chercha à occuper d'un autre côté sa colère et sa vaillance. Il marcha sur Paris, où gouvernait le comte d'Armagnac depuis la mort du duc d'Aquitaine, décédé en 1415 sans laisser aucun regret. Le danger était pressant : Tanneguy-Duchâtel avait emmené le dauphin (depuis Charles VII) à Melun; et, dans cette anarchie d'ambition où Isabeau de Bavière passait tour à tour du parti des Bourguignons au parti des Armagnacs, on vit cette reine auda-

(1) *Histoire des Ducs de Bourgogne*

cieuse faire son entrée dans Paris le 14 juillet 1418 à côté de Jean-sans-Peur, et les Parisiens, las de tant de guerres et de massacres, suivre son char en criant : « Noël! et vive le *bon* duc de Bourgogne! »

Les gens sages désiraient que tous les princes se réunissent contre l'ennemi commun, les Anglais; mais les Armagnacs, qui entouraient le dauphin, ne pouvaient souffrir le duc de Bourgogne. L'assassinat de la vieille rue du Temple n'était point oublié, et les serviteurs et amis de la maison d'Orléans avaient juré de le venger; mais ils mettaient le plus grand mystère dans leur dessein. Ils firent dire au duc Jean que le dauphin était prêt à traiter avec lui, et le duc eut une première entrevue avec ce prince sur un ponceau du côté de Corbeil. Le dauphin se retira mécontent de cette entrevue, parce qu'il n'avait rien pu gagner sur l'esprit altier du duc de Bourgogne. Le lendemain il lui en fit demander une seconde par Tanneguy-Duchâtel : le duc hésitait; mais, vaincu par les instances et les larmes de la dame de Giac, qu'il aimait, et qui avait été gagnée par la petite cour du dauphin, il consentit à revoir le dauphin sur le pont de Montereau. Le jour fut indiqué au 10 septembre 1419. Malgré de sinistres prédictions, malgré les pres-

sentimens que lui donnait peut-être le souvenir du meurtre du duc d'Orléans, il se rendit devant Montereau avec quatre cents hommes d'armes. Vers le milieu du pont était une sorte de loge en charpente où l'on entrait de chaque côté par un passage assez étroit. Lorsque le duc arriva à la barrière du côté du château, il y trouva le sire de Beauveau et Tanneguy-Duchâtel. « Messieurs, dit-il en les saluant, » vous voyez comme je viens. » Et frappant sur l'épaule de Tanneguy : « Voici en qui je me fie. » Le dauphin était dans le cabinet en charpente au milieu du pont. Le duc s'avança, ôta son chapeau de velours noir, et mit un genou en terre. A peine était-il relevé qu'on entendit crier : « Alarme ! tue ! tue ! » Tanneguy et les gens du dauphin frappèrent le duc de leurs haches et de leurs épées. Tout son corps était sillonné de blessures.

Sanglantes et terribles représailles ! . . .

Jean-sans-Peur était d'une petite taille, mais d'une constitution robuste, son œil était petit et d'un bleu clair, mais son regard était ferme et hardi ; ses cheveux étaient longs et noirs, tous ses traits annonçaient la force et la santé. Infatigable à la guerre, patient, dur pour lui-même, il

se montrait fier et impérieux avec les grands, bon et généreux pour ses serviteurs.

Son corps, d'abord recueilli par le curé de Montereau, fut transporté, plus tard, aux Chartreux de Dijon, par les soins de Philippe, son fils.

Jean-sans-Peur fut un funeste exemple des maux que peuvent entraîner les crimes des princes lorsque la justice impuissante n'a pas le courage ou la force de les punir.

15.

JEAN STUART,

COMTE DE BOUCAN ET DE DOUGLAS, CONNÉTABLE.

Jean Stuart, comte de Boucan et de Douglas, était second fils de Robert Stuart, dit *le Jeune*, duc d'Albany, second fils lui-même de Robert II, roi d'Écosse.

Il amena six mille soldats d'élite à Charles VII, lorsqu'il n'était encore que dauphin, et que sa situation devenait très-critique par les succès répétés des Anglais et la désastreuse activité du duc de Bedford, nommé régent de France.

Stuart défit les Anglais à la bataille de Baugé en Anjou, donnée l'an 1421, la veille de Pâques. Il commandait, en 1423, l'armée qui faisait le siége de Crevant, place qu'on avait enlevée d'abord aux ennemis et qu'ils avaient reprise. Salisbury accourut au secours de la ville. Les Français et les Écossais avaient une position très-avantageuse,

étant maîtres de la colline; mais l'envie d'en venir aux mains la leur fit quitter; ils attaquèrent sans ordre et, dit-on, dans la plus grande mésintelligence. Les Anglais les battirent complètement, leur tuèrent quinze cents hommes, et leur firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva Stuart. Charles l'échangea bientôt contre un frère de Suffolck, et lui donna le comté d'Évreux; il le fit connétable le 4 avril 1424.

La régence d'Écosse, malgré la défaite de ses troupes, avait encore envoyé de nouveaux secours au roi de France; Archambaud de Douglas était arrivé avec cinq mille hommes. Charles VII, plein de reconnaissance pour ses auxiliaires, les récompensait de leurs services avec la plus grande générosité. Il avait créé une compagnie écossaise pour la garde de sa personne, et nommé Archambaud *lieutenant-général sur le fait de la guerre dans tout le royaume.*

Sous les ordres du chef écossais eut lieu, le 17 août 1424, la malheureuse bataille de Verneuil-au-Perche, perdue par la témérité du vicomte de Narbonne.

Plusieurs historiens y font périr le connétable Jean Stuart. D'autres retardent sa mort de quelques

années. Nicole Gilles, secrétaire de Louis XII, dit dans ses *Annales* que ce fut en 1428, à la journée des harengs, pendant le siége d'Orléans, que Jean Stuart et son frère furent tués par les Anglais, avec les seigneurs d'Orval, de Chasteaubrun, de Lesgot, etc. Dans la collection historique de Petitot, on lit dans les *Mémoires concernant la Pucelle d'Orléans*, « que Jean Stuart, ayant imprudemment » attaqué le parc des Anglais, près de Rouvray, le » 12 février 1428, périt dans le combat avec plu- » sieurs nobles célèbres par leur valeur. »

Le comte de Boucan avait épousé Marie de Douglas, fille de cet Archambaud qui avait été nommé par Charles VII lieutenant-général du royaume. Il ne laissa d'elle qu'une fille unique.

16.

JEAN I,

DUC DE BOURBON.

C. M.

Jean I, duc de Bourbon, comte de Clermont, de Montpensier et de Forez, seigneur de Beaujolais, Dombes et du pays de Combrailles, pair et chambrier de France, fils aîné de Louis II, duc de Bourbon, et d'Anne, dauphine d'Auvergne, né en mars 1380, marié le 24 juin 1400 à Marie de Berri, fille de Jean de France duc de Berri, et de Jeanne d'Armagnac, laquelle Marie de Berri était veuve de Louis III de Châtillon, comte de Dunois, et de Philippe d'Artois, comte d'Eu.

En 1414, au siége de Soissons, défendu par Enguerrand de Bournonville, le plus ardent capitaine de la faction bourguignonne, Hector de Bourbon, fils naturel de Louis II de Bourbon, avait été assassiné par un archer du gouverneur. Jean, qui ai-

mait beaucoup son frère, prince accompli, vengea sa mort en faisant livrer au pillage la ville dont son courage l'avait rendu maître : il poursuivit l'armée bourguignonne et les Anglais jusqu'en Flandre, et en fit un horrible carnage.

Il se trouva au siége d'Arras, dont Jean de Luxembourg était gouverneur. Plus tard, il acheva de délivrer les provinces méridionales des brigands à qui la misère mettait sans cesse les armes à la main.

A la cour, il partageait la faveur d'Isabelle de Bavière et la puissance du duc d'Orléans. Il était galant et magnifique, et donnait à la reine les plus brillantes fêtes.

Un enthousiasme romanesque pour la chevalerie lui fit former le vœu de passer en Angleterre et de combattre tous les chevaliers qui se présenteraient avec la lance, l'épée, la dague et la hache d'armes. Il fit publier ses lettres de défi dans toute l'Europe : « Désirant (disait-il) échiver oisiveté, et » explecter notre personne, en avançant notre hon- » neur par le métier des armes, pensant y acquérir » bonne renommée et la grâce très-belle de qui » nous sommes serviteurs. »

Il fut fait prisonnier par les Anglais, en 1415, à la bataille d'Azincourt, où il commandait l'avant-

garde-française. Le roi Henri V le fit enfermer au château de Pomfret pour se venger du peu de succès de la mission dont il l'avait chargé auprès du roi de France : il mourut dans les fers, en 1433, à l'âge de cinquante-trois ans. Ses cendres, d'abord inhumées dans l'église des Carmes de Londres, furent, dix-huit ans après, transportées au prieuré de Souvigny en Bourbonnais.

17.

LOUIS DE BOURBON,

COMTE DE VENDOME.

C. M.

Louis de Bourbon, comte de Vendôme et de Chartres, seigneur de Mondoubleau, etc., grand-chambellan et grand-maître de France, second fils de Jean de Bourbon I, comte de la Marche, et de Catherine, comtesse de Vendôme; marié le 21 décembre 1414 en premières noces à Blanche de Roucy, dont il n'eut point d'enfans, et en secondes noces, le 24 août 1424, à Jeanne de Laval, fille aînée de Jean de Montfort et d'Anne, dame et héritière de Laval et de Vitré.

Il fut fait chevalier, en 1406, lorsque, avec son frère, le comte de la Marche, il enleva sept vaisseaux aux Anglais, prit et pilla Plymouth.

En 1413, ce même frère, jaloux des avantages que Catherine de Vendôme, comtesse douairière

de la Marche, avait faits en mourant au comte de Vendôme, fondit sur lui avec un corps de troupes, le surprit et le renferma dans une affreuse prison; mais, au cri de la nature et du remords, il lui rendit sa liberté et ses biens.

Pendant sa captivité, le comte de Vendôme avait fait vœu de pélerinage aux églises de Chartres et de Saint-Denis : libre, il s'y rendit nu-pieds et en chemise, portant un cierge de cinquante livres, suivi de cent officiers ou domestiques dans le même état d'humiliation; il se reconnut vassal de la sainte Vierge et redevable d'une rente de 73 livres d'or.

En 1415, il fut envoyé à Londres, auprès du roi Henri V, pour détourner la guerre; mais cette ambassade, malgré sa magnificence, demeura sans succès. Fait prisonnier à la bataille d'Azincourt en 1415, il s'échappa d'Angleterre en 1423, et vint offrir à Charles VII, qu'on n'appelait plus que le *petit roi de Bourges*, sa vie et ses biens.

Il s'acquitta d'un nouveau vœu à Vendôme; car ce siècle était à la fois celui de la guerre, de la dévotion et de la galanterie.

Il se trouva à la levée du siége d'Orléans en 1429; au sacre du roi à Reims, où il représentait le duc

de Guienne. En 1430, il fit vivement la guerre aux Anglais, s'efforçant de venger Jeanne d'Arc. Il commandait l'armée royale au siége de Montereau, en 1439.

Il entra dans la révolte dite la *praguerie*, et, comme les autres princes qui y avaient pris part, il obtint sa grâce du roi.

En 1440, il avait été chargé de négocier la paix avec les Anglais, à Saint-Omer; il s'attendait à traiter avec des princes; mais, voyant arriver au congrès l'évêque de Rochester et lord Fanhope, il refusa d'entrer en conférence avec des ministres d'un rang si inférieur au sien, et il quitta brusquement Saint-Omer. La cour de France approuva sa fierté; cette négociation fut reprise en 1445. Le comte de Vendôme, à l'âge de soixante-dix ans, se rendit à Londres en ambassade; mais la mort le surprit avant d'avoir vu couronner ses vœux pour la paix générale : les fatigues du voyage achevèrent de détruire sa santé : il mourut à Tours, le 21 décembre 1446.

18.

CHARLES I,

DUC DE BOURBON.

C. M.

Charles I, duc de Bourbon et d'Auvergne, comte de Clermont, etc., pair et chambrier de France, fils aîné de Jean I, duc de Bourbon, et de Marie de Berri; marié à Autun, le 17 septembre 1425, à Agnès de Bourgogne, fille puînée de Jean (dit *sans Peur*), duc de Bourgogne, et de Marguerite de Bavière.

Né au milieu des orages, il connut de bonne heure l'infortune; enlevé du château de Monceaux avec ses frères, enfermé dans une étroite prison, sa tête avait répondu de celle du sire de Croï. En 1418, au milieu du tumulte causé par le succès de la conspiration du Bourguignon contre Armagnac, il fut arrêté et conduit à la tour du Louvre, où il resta long-temps entre la vie et la mort. Il ne fut

sauvé qu'en acceptant la main de la fille de Jean-sans-Peur et en sacrifiant à ce mariage la douce espérance d'épouser Catherine de France, la plus belle princesse de l'Europe, à laquelle il était fiancé.

Il était auprès du duc de Bourgogne, son beau-père, lorsque ce prince fut assassiné à Montereau; il fut lui-même arrêté et désarmé; mais il s'attacha à la cause du dauphin, et ce prince lui confia, à l'âge de vingt ans, le gouvernement du Languedoc.

En 1420, il vint mettre le siége devant Béziers, qui avait refusé de lui ouvrir ses portes, et força cette ville à capituler.

En 1429, il s'avança vers Orléans, assiégé par le comte de Salisbury, reçut un échec très-meurtrier dans la *célèbre journée des harengs*, assista à la délivrance d'Orléans, au sacre de Charles VII à Reims, où il représenta le duc de Normandie; il tenta une entreprise sur Paris pendant l'absence du duc de Bedford, et enleva le boulevard de la porte Saint-Honoré. Il rendit, dans toute cette guerre, de si brillans services, que le roi le nomma gouverneur-général de toutes les conquêtes qu'il avait faites en Champagne, en Brie, en Picardie et dans l'Ile-de-France; mais il céda bientôt ce commandement à Louis de Bourbon, comte de Vendôme, et déclara la guerre

au duc de Bourgogne; la paix fut signée peu après à Nevers, au milieu des fêtes et des tournois. Un chevalier bourguignon s'écria : « Entre nous au-
» tres, nous sommes bien mal conseillés de nous
» adventurer et mettre en péril de corps et d'âme
» pour les singulières volontés de princes et de
» grands seigneurs, lesquels quand il leur plaît se
» réconseillent l'un avec l'autre, et souventes fois
» advient que nous en sommes poures et détruits ! »

On voulut étendre les bienfaits de cette réconciliation à tout le royaume : un congrès (c'était déjà la mode à cette époque) fut convoqué à Arras, en 1435. Le duc de Bourbon et le connétable, tenant la main sur la croix, « crièrent *mercy au duc de Bourgogne, de par le roi, pour la mort de son feu père, lequel leur pardonna pour l'amour de Dieu*, » et la paix fut signée.

Il contribua à briser les fers de René d'Anjou, qui, n'étant encore que duc de Bar, avait été vaincu et pris à la fameuse journée de Bragueville. Il délivra de prison (en 1439) le comte d'Eu, son frère utérin, qui languissait à la tour de Londres, depuis la bataille d'Azincourt.

En 1440, il se mit à la tête du complot formé par les princes pour perdre le connétable de Ri-

chemond; mais le roi l'obligea à venir lui demander pardon de l'appui qu'il avait prêté au dauphin (depuis Louis XI). Cette révolte fut connue depuis sous le nom de *praguerie*.

Le duc de Bourbon termina sa carrière glorieuse en gouvernant sagement ses états; la mort le surprit à Moulins, le 4 décembre 1456; il n'avait pas encore cinquante-six ans; il eut d'Agnès de Bourgogne onze enfans, six princes et cinq princesses, sans compter les enfans naturels. Sa fortune était immense; il ne le cédait en richesses qu'au roi et au duc de Bourgogne.

19.

LOUIS DE BOURBON I.

C. M.

Louis de Bourbon, premier du nom, comte de Montpensier, de Clermont et de Sancerre, dauphin d'Auvergne dit *le Bon*, et troisième fils de Jean I, duc de Bourbon, et de Marie de Berri, marié en premières noces, le 8 décembre 1426, à Jeanne, comtesse de Clermont et dauphine d'Auvergne, fille unique de Beraud III, comte de Clermont et dauphin d'Auvergne, et de Jeanne de la Tour, sa première femme; et en secondes noces, le 15 février 1442, à Gabrielle de la Tour, fille de Bertrand VI, seigneur de la Tour, et de Jacquette du Péchin.

Lorsqu'en 1418, le roi, l'armée et la capitale tombèrent au pouvoir des Bourguignons, Louis de Bourbon, comte de Montpensier, fut arrêté avec son frère Charles, et conduit à la tour du Louvre;

sa jeunesse le sauva de la proscription qui enveloppa, à cette époque, plus de trois mille citoyens. Il signala sa valeur dans la guerre contre les Anglais, et mourut au mois de mai 1486.

C'est l'auteur de la première branche de Bourbon-Montpensier. On remarque qu'il eut douze mille livres de rente pour son partage, tandis que l'apanage des puînés des ducs de Bretagne, princes d'ailleurs très-puissans, ne montait qu'à huit mille livres de rentes.

Le comte de Montpensier, recommandable par les plus aimables et les plus nobles vertus, dédaigna toute sa vie les brillantes illusions de la fortune et de l'ambition; il n'en eut d'autre que de mériter le surnom de *bon* dont la voix publique l'honora.

20.

ISABEAU DE BAVIÈRE,

REINE DE FRANCE.

(Peint d'après un original qui est au Musée royal.)

Isabeau ou Isabelle de Bavière, reine de France, née en 1371, était fille d'Étienne II, dit *le Jeune*, duc de Bavière, et de Thadée Visconti, dite *de Milan*.

Sa réputation de beauté, l'avantage qu'une alliance en Allemagne offrait à la France, la firent rechercher en mariage par Charles VI. Conduite à Amiens par son oncle le duc Frédéric, sous le prétexte d'un pélerinage, elle vit le jeune roi, qui n'avait alors que dix-sept ans, et qui fut émerveillé de ses charmes. Il la contemplait avec tant d'amour, que le connétable de Clisson ne put s'empêcher de s'écrier : « Par ma foi, cette dame nous » demeurera, le roi n'en peut ôter ses yeux. »

En effet, Charles dit au duc de Bourgogne : « Je » ne pourrai dormir que je ne l'aie épousée. » Dès

le lendemain le mariage eut lieu dans la cathédrale d'Amiens. Isabeau fit son entrée solennelle dans Paris, le 17 juillet 1385, au milieu d'une fête dont les détails sont curieux. A l'instant où elle passait sur le pont au Change, qui était tendu d'un taffetas bleu à fleurs de lis d'or, un jeune homme, sous la forme d'un ange, descendit sur une corde du haut des tours de Notre-Dame, et y remonta après lui avoir mis une couronne sur la tête. Charles VI assista incognito dans la foule à cette fête animée par la joie publique. On était loin de penser qu'elle était le prélude de tous les malheurs qui menaçaient la France!

La jeune reine introduisit à la cour de France un goût passionné pour le luxe. On ne songea plus qu'aux plaisirs, à la galanterie, et la licence n'eut plus de bornes. Les chroniques du temps parlent d'un bal masqué, donné à la suite d'un tournoi, où les désordres furent encouragés par l'exemple de la reine elle-même, qui laissa éclater sans pudeur son amour pour le duc d'Orléans (1).

Tandis que la cour se livrait à ces scandaleuses

(1) Une chronique dit en parlant de cette fête :

Lubrica facta sunt.

voluptés, l'État était déchiré par la lutte de deux factions rivales. Le duc de Bourgogne et le duc d'Orléans se disputaient le pouvoir. La reine par son caractère violent ne faisait qu'irriter la querelle. La tête de Charles VI s'affaiblissait de jour en jour; enfin sa démence déclarée porta le trouble au dernier point. On confia le soin de sa personne à Isabeau. On chargea le duc de Bourgogne (Jean-sans-Peur) du gouvernement de l'état. Le duc d'Orléans, comme frère du roi, réclama cette prérogative; Isabeau appuya ses prétentions, et le duc de Bourgogne fut forcé de céder. La haine qui régnait entre les deux princes n'en devint que plus implacable. Le duc de Bourgogne, à la tête d'une armée, marcha contre Paris; le duc d'Orléans et Isabeau se retirèrent à Melun. Bientôt il y eut une réconciliation; mais elle fut entièrement politique. Les deux ennemis se jurèrent amitié et communièrent ensemble dans l'église des Augustins, le dimanche 20 novembre 1407.... Trois jours après le duc d'Orléans était le soir chez la reine, qui relevait de couches; à huit heures on vint lui dire que le roi le demandait; il sortit, monté sur une mule, suivi de deux écuyers et précédé de quatre valets qui portaient des flambeaux. Arrivé rue

Barbet devant *l'hôtel Notre-Dame*, acheté récemment par le duc de Bourgogne, il fut assailli par dix-huit assassins qui le massacrèrent.

Ce crime rouvrit la source des calamités publiques. Isabeau, qui aimait le duc d'Orléans, et qui perdait en lui un soutien, fit tenir un lit de justice où l'on déclara que, le roi mort, la reine seule serait à la tête du gouvernement.

Le duc de Bourgogne, jaloux de ressaisir le pouvoir, s'avança vers Paris avec une armée et y entra, attira à lui tous les mécontens, et poussa l'audace jusqu'à se justifier et même se vanter en public du meurtre du duc d'Orléans. La reine, outragée par lui, implora le secours du duc de Bretagne, et, protégée par ses troupes, se réfugia à Melun, emmenant avec elle le dauphin. Le duc de Bourgogne, resté à Paris, maître de l'état et du roi, fit tout plier sous sa volonté.

Cependant Isabeau, le duc de Bretagne et Valentine, veuve du duc d'Orléans, rassemblaient des forces pour marcher sur la capitale; leur parti se grossissait. Le duc de Bourgogne ne jugea pas à propos de les attendre, et il quitta Paris pour aller soumettre les Liégeois révoltés. Isabeau et Valentine rentrèrent à Paris; celle-ci fit condamner le

duc de Bourgogne comme assassin de son mari; et la reine réunit un grand conseil où l'on déclara le pouvoir remis à elle et au dauphin. Mais le duc de Bourgogne revenait vainqueur des Liégeois, le peuple de Paris le rappelait. Isabeau, voyant le danger de sa position, fit conduire secrètement le roi à Tours, où elle le suivit. Le traité de Chartres, conclu au commencement de 1409, réconcilia tout en apparence. Le roi revint à Paris. Isabeau, sentant qu'il n'y avait plus là d'autorité pour elle, se retira de nouveau à Melun. Pendant qu'elle y vivait dans le luxe et dans les plaisirs, la majorité du dauphin arriva, et le duc de Bourgogne l'eut alors sous sa main avec le roi. Mais le duc de Berri et le duc de Bourbon quittèrent Paris et se rapprochèrent. Le duc de Bretagne donna bientôt le signal de la guerre civile. Les comtes d'Alençon, d'Armagnac prirent vivement son parti, et ce dernier devint le chef de la confédération. De là vint la lutte sanglante des *Bourguignons* et des *Armagnacs*. Isabeau, qui avait voulu en vain chercher du crédit dans les deux partis, et qui était alors près de Charles VI, à Paris, vit avec colère les *Armagnacs*, en perdant le poste de Saint-Denis, lui enlever son trésor déposé dans l'abbaye, et commença à se rapprocher

des *Bourguignons*. Les excès de ce dernier parti l'affaiblirent. Celui du dauphin l'emporta. Les goûts efféminés de ce jeune prince détruisirent bientôt son influence, et les Armagnacs devinrent maîtres des affaires; il essaya vainement d'en ressaisir les rênes; c'est alors, le 28 octobre 1415, que fut livrée la funeste bataille d'Azincourt.

Après la mort subite du dauphin, d'Armagnac, devenu connétable et premier ministre, exerça la puissance souveraine. La reine, haïe du seul fils qui lui restât, se voyant désormais sans crédit, se retira dans le château de Vincennes, où elle s'abandonna, au milieu d'une cour brillante, à tous les excès du faste et de la volupté. Juvénal des Ursins décrit le luxe qui régnait dans ce royal asile. Le connétable n'avait laissé la reine vivre ainsi que pour avoir ces scandales à révéler au roi. Il lui découvrit les amours d'Isabeau et de Bois-Bourdon. On arrêta ce jeune homme à l'instant où il sortait de la chambre de la reine, on l'appliqua à la torture, il avoua tout, et la nuit suivante on le jeta dans la Seine, cousu dans un sac sur lequel étaient ces mots : « *Laissez passer la justice du roi.* »

La reine fut reléguée à Tours, et partit indignée contre son fils, qui avait permis cet outrage à sa

personne. Altérée de vengeance, oubliant le meurtre du duc d'Orléans dont le temps avait affaibli le souvenir, elle fit alliance avec le duc de Bourgogne, qui, pour se donner plus de force, la délivra et la fit régente. Quelques historiens assurent même que, manquant à sa rigidité de mœurs, le duc de Bourgogne succéda dans son intimité à Louis de Bois-Bourdon.

Isabeau établit bientôt un parlement à Troyes, et il y eut deux gouvernemens au sein de la France. Paris fut assiégé; le connétable d'Armagnac pour s'y maintenir régnait par la terreur. Perrinet-le-Clerc introduisit dans Paris les Bourguignons, qui y firent un effroyable massacre des Armagnacs. Le dauphin (depuis Charles VII) ne dut son salut qu'à la bravoure et au dévouement de Tanneguy-Duchâtel. La reine fit son entrée dans la capitale sur un char, et traversa des rues dont les pavés encore sanglans avaient été recouverts de fleurs. Elle ne jouit pas long-temps des fruits de son horrible triomphe. Henri V et les Anglais, habiles à profiter de ces dissensions, s'étendaient en France et la ravageaient. A leur approche Isabeau et le duc de Bourgogne se retirèrent avec Charles VI à Troyes. Le duc hésitait entre les Anglais et le parti du dauphin,

lorsqu'à l'entrevue de Montereau il fut assassiné, le 10 septembre 1419, par Tanneguy-Duchâtel assisté de quelques autres seigneurs de la suite du dauphin.

Cet événement jeta le trouble dans Paris : l'implacable Isabeau lança un manifeste contre son fils, et traita, ainsi que le jeune duc de Bourgogne, avec le roi d'Angleterre. Elle fit épouser à Henri V, Catherine de France, sœur du dauphin, stipula qu'après la mort de Charles VI, c'est lui, le roi d'Angleterre, qui succéderait à la couronne de France, et le déclara jusqu'à cette époque régent du royaume. Les deux rois, sa fille Catherine et le jeune duc de Bourgogne entrèrent solennellement dans Paris. Bientôt Henri V écrasa tout de son pouvoir, et Isabeau, à qui l'on devait l'infâme traité de Troyes, devint un objet d'exécration pour tout ce qui sentait battre en soi un cœur français.

Cependant le dauphin disputait avec courage sa couronne. Henri V mourut, Isabeau voulut en vain alors partager le pouvoir avec le duc de Bedford; détestée des Anglais même qui lui disaient que son fils Charles était un bâtard, elle se vit reléguée, sans officiers, sans argent, près de son époux qui allait expirer, et qu'elle eut l'indignité de ne pas assister à ses derniers momens.

Charles VI mort, le dauphin prit le titre de roi et le nom de Charles VII. A force de bravoure et de fermeté il finit par conclure, avec le jeune duc de Bourgogne, un traité à Arras, qui lui assurait la couronne de France.

Isabeau, qui n'avait cessé d'abhorrer son fils, réduite au désespoir par ce traité, mourut dix jours après, le 30 septembre 1435, à l'hôtel Saint-Paul, âgée de 64 ans, couverte de mépris et réduite à la misère. Son corps fut transporté la nuit à Saint-Denis, sur la rivière dans un batelet. Quatre serviteurs formaient tout le cortége, et le prieur de Saint-Denis dit comme à regret les dernières prières pour une âme qui avait à rendre à Dieu un compte si honteux de l'emploi de sa vie de reine et d'épouse. Aucun prélat n'avait voulu assister à la cérémonie (1).

On lui éleva plus tard, près de son époux, un tombeau et une statue de marbre dans l'église de Saint-Denis.

Isabeau était d'une beauté remarquable, d'une grande vivacité d'esprit; mais, galante, ambitieuse, vindicative, elle ne sut jamais résister à ces trois passions.

(1) Mézeray.

Malgré la difficulté des temps où elle vécut, on ne peut lui pardonner son odieuse politique, son luxe ruineux, le scandale de ses voluptés; et la postérité surtout a justement flétri son abaissement devant le roi d'Angleterre, et l'oubli de la dignité de la couronne de France.

21.

CHARLES VII,

ROI DE FRANCE,

SURNOMMÉ LE VICTORIEUX.

(Peint sur bois.)

Ce prince, né en l'hôtel Saint-Paul, à Paris, le 22 février 1402, portait, du vivant de ses frères, le nom de comte de Ponthieu, sous lequel il fut établi, en novembre 1415, garde et capitaine du château et du bois de Vincennes : il devint dauphin en avril 1416, après la mort de son frère Jean, qui fut empoisonné à Compiègne.

Dans le soulèvement de Paris, en 1418, lorsque *Perrinet-le-Clerc* conspira avec les Bourguignons contre les Armagnacs, Tanneguy-Duchâtel, craignant pour les jours du dauphin, courut à son hôtel, le prit dans ses bras, presque nu, à peine éveillé, et le transporta à la Bastille, dont il était gouverneur :

de là Charles se retira à Bourges, puis à Poitiers, où, avec les magistrats échappés au massacre de Paris, il forma un parlement, et prit la qualité de régent du royaume. Sa fierté s'indignait de voir les Anglais dominer dans la capitale de la France; et, trop jaloux de ses droits et de l'honneur national pour céder aux artificieuses promesses d'Isabeau sa mère, et pour abandonner la couronne à Henri V, roi d'Angleterre, il résolut de sauver son pays, ou de s'ensevelir sous les ruines de la monarchie. Il appela auprès de lui les seigneurs et les guerriers restés fidèles à l'honneur et à la patrie; et les Vendôme, les Dunois, les Richemont, les Foix, les Lahire, les Xaintrailles, accoururent sous ses drapeaux.

Après l'assassinat de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, au pont de Montereau, le dauphin régent se retira derrière la Loire, et ne s'occupa plus qu'à repousser l'exécution du honteux traité signé à Troyes, par lequel il était dit : que Catherine de France épouserait Henri V, et qu'après la mort de Charles VI la couronne passerait au roi d'Angleterre. » Dans cet acte, Henri V était qualifié par le roi de France, de *son très-amé fils, héritier et régent du royaume*, tandis que Charles n'était appelé

que le *soi-disant dauphin.* A la mort de son père, en 1422, Charles VII était en Auvergne, au château d'Espalli. Les seigneurs et les gentilshommes qui l'entouraient, le menèrent à la chapelle, levèrent une bannière aux armes de France, le saluèrent et crièrent *vive le roi!* Mais les Anglais étaient maîtres de la presque totalité du royaume. Malgré sa détresse, Charles tenta un effort contre les Anglais, leur livra bataille à Verneuil, fut défait, et obligé de se réfugier en Berry : ce qui fut cause que ses ennemis ne l'appelaient plus que le *petit roi de Bourges;* il songeait même à se retirer en Provence, lorsqu'un ange guerrier parut envoyé du ciel pour le sauver : le courage de Jeanne d'Arc, et le merveilleux attaché à ses destinées, ramenèrent la confiance dans l'armée du roi, et la victoire sous ses bannières. Vainqueur à Patay où le fameux Talbot fut fait prisonnier, il délivra Orléans, le 8 mai 1429; se fit sacrer à Reims le 17 juillet suivant, fit son entrée à Paris en 1437, gagna la bataille de Fourmilly en 1450, et finit par chasser les Anglais de son royaume. C'est un assez beau titre de gloire pour ne pas se montrer trop sévère sur quelques faiblesses que l'on a reprochées à ce prince. Il aimait, il est vrai, les plaisirs; et ses

amours avec Agnès Sorel ont acquis une romanesque célébrité. « La dame de Beauté (c'est ainsi qu'on avait surnommé Agnès) eut deux enfans du roi son amant (dit Voltaire), quoiqu'il n'eût point de privautés avec elle, suivant les historiographes de Charles VII, gens qui disent toujours la vérité du vivant des rois. »

Un jour, Lahire étant venu lui rendre compte d'une affaire importante, le roi, tout occupé d'une fête qu'il devait donner, lui en fit voir les apprêts, et lui demanda ce qu'il en pensait : « Je pense, dit » Lahire, que l'on ne saurait perdre son royaume » plus gaîment. »

Mais, si le goût du repos éloigna quelquefois Charles VII des combats, s'il eut besoin quelquefois d'être rappelé au sentiment de sa gloire par la voix même de celle qui l'avait séduit, il faisait briller une rare vaillance quand il paraissait au milieu de ses compagnons d'armes; il avait surtout le secret de faire passer dans leur âme le feu qui animait la sienne dans la noble cause qu'il soutenait. Après avoir reconquis son royaume, il donna à son administration des soins qui accrurent sa prospérité; on lui doit d'avoir introduit une sage discipline dans l'armée, et d'avoir établi la pragma-

tique-sanction, comme un boulevart contre les prétentions ultramontaines de Rome. Il méritait de vivre et de mourir heureux; mais, après avoir eu pour père Charles VI, il eut pour fils Louis XI!... Ses derniers momens furent affreux : craignant toujours d'être empoisonné par son fils, il se laissa mourir de faim au château de Mehun-sur-Jèvre, près de Bourges, et il expira le 22 juillet 1461.

---

21 bis.

LE MÊME.

(Peint sur bois.)

22.

AGNÈS SOREL.

(D'après un portrait du temps qui est au Musée Royal.)

Agnès Sorel fille du seigneur de Sorel Saint-Géran, gentilhomme de Touraine, naquit au village de Fromenteau, l'an 1409.

Élevée dans la maison d'Isabelle de Lorraine, duchesse d'Anjou, elle accompagna cette princesse à la cour de France en 1432. Elle était alors dans tout l'éclat de sa beauté. Charles VII ne put la voir sans en devenir amoureux : pour la fixer à sa cour il la plaça parmi les dames de la reine; et, par une flatteuse et délicate allusion, il lui fit présent du château de Beauté près Paris. On ne l'appela plus que la *Dame de Beauté.*

Les grâces de son esprit ne le cédaient en rien aux grâces de sa personne, et cette réunion d'avantages ne tarda pas à lui donner de l'ascendant sur l'esprit du roi. Il faut dire à son éloge qu'elle ne s'en

servit que pour ranimer le courage de Charles VII, pour réveiller en lui le besoin de la gloire, et lui faire comprendre que son premier devoir était de reconquérir son royaume. Si ses exhortations ou ses caresses ne suffisaient pas pour le persuader, elle employait la ruse. Ainsi l'on raconte qu'un jour elle fit venir un astrologue à la cour; le roi le consulta devant Agnès, qui voulut aussi connaître sa destinée. Le devin, qui était dans le secret, lui prédit qu'elle devait fixer long-temps le cœur d'un grand roi. A ce mot, Agnès se lève, fait une profonde révérence à Charles VII, et lui demande la permission de se retirer à la cour du roi d'Angleterre : » Car, dit-elle, c'est lui sans doute que regarde la » prédiction, puisque vous allez perdre votre cou- » ronne, et que Henri va la réunir à la sienne. »

« Ces paroles, dit Brantôme, piquèrent si fort le » cœur du roi, qu'il se prit à pleurer, et de là, quit- » tant la chasse et ses jardins, il fit si bien, par son » bonheur et sa vaillance, qu'il chassa les An- » glais. »

Elle usait aussi de son crédit pour faire rendre justice aux bons serviteurs du roi; elle appelait sa faveur sur les plus braves chevaliers; aussi, dans les tournois, qui étaient alors fort à la mode, toute la

jeunesse rivalisait de valeur et de magnificence, et le roi lui-même ne dédaignait pas de paraître dans la lice pour briguer les applaudissemens de la dame de Beauté.

Cependant les habitans de la ville de Paris, qui aimaient la reine, ne rendaient pas justice aux aimables qualités d'Agnès; ils ne voyaient en elle qu'une favorite usurpant des droits sacrés. Ils l'accusaient d'enchaîner le roi dans la mollesse et les plaisirs, lui reprochaient son luxe, la magnificence de ses habits; ils allèrent un jour jusqu'à la saluer à son passage de cris injurieux. Aussi disait-elle à son tour : « Il n'y a que des vilains à Paris, et je » suis bien fâchée d'y être venue. »

Le dauphin (depuis Louis XI) s'était mis à la tête de ses ennemis : jaloux de tout gouverner à la cour de son père, il ne pouvait pardonner aux influences qui l'éloignaient du pouvoir : aussi fut-il soupçonné d'avoir hâté les jours d'Agnès. Le caractère de Louis XI a fait accueillir cette accusation par quelques historiens; mais il serait peut-être plus juste de dire que sa mort fut causée par les suites d'une couche malheureuse. Quand elle se sentit atteinte de la maladie qui l'entraînait au tombeau, elle montra beaucoup de repentir, de dévotion

et de douleur; elle récitait avec ferveur des vers de saint Bernard qu'elle avait copiés de sa main. Elle laissa beaucoup aux pauvres et à ses serviteurs.

Elle mourut à Jumiége, le 9 février 1450, et son corps fut déposé dans le chœur de l'église de Loches.

Agnès était belle, elle était toute-puissante; tous les poètes du temps célébrèrent à l'envi ses louanges. Depuis elle a compté des rois parmi ses flatteurs : François Ier n'a-t-il pas dit?

« Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérite,
» La cause étant de France recouvrer,
» Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
» Close nonnain ou bien dévot ermite. »

Et le roi de la poésie légère n'a-t-il pas écrit?

« Jamais l'Amour ne forma rien de tel
» Que la beauté nommée Agnès Sorel.
» Imaginez de Flore la jeunesse,
» La taille et l'air de la nymphe des bois,
» Et de Vénus la grâce enchanteresse,
» Et de l'Amour le séduisant minois;
» L'art d'Arachné, le doux chant des syrènes,
» Elle avait tout : elle aurait dans ses chaînes
» Mis les héros, les sages et les rois. »

23.

JEANNE D'ARC,

DITE LA PUCELLE D'ORLÉANS.

(Peint par Champmartin),

D'après un tableau exposé à l'hôtel-de-ville d'Orléans.

La France allait tomber tout entière au pouvoir des Anglais : Charles VII, sans argent, sans armée, était à la veille de fuir en Provence, lorsqu'une jeune fille se présente devant lui et tombe à ses genoux : « Je ne suis pas le roi, lui dit-il. — Mon Dieu, » gentil prince, répondit la jeune fille, c'est vous » et non autre. Je suis envoyée de la part de Dieu » pour prêter secours à vous et à votre royaume, » et vous mande le roi des cieux par moi que vous » serez sacré et couronné en la ville de Reims, et » serez lieutenant du roi des cieux, qui est roi de » France. » Cette jeune fille, c'était Jeanne d'Arc, née sous le chaume, de simples laboureurs, à Domremy en Lorraine, vers l'an 1410. Son enfance s'était

écoulée dans l'obscurité. Livrée aux plus grossiers travaux, « elle montait chevaux à poil, et faisait apertises qu'autres filles n'ont point coutume de faire » (dit la Chronique de Monstrelet). A la fleur de l'âge, elle crut voir saint Michel qui lui ordonnait d'aller délivrer Orléans et de faire sacrer Charles VII. Présentée à Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, qui commença par sourire de ses visions, elle fut conduite par son ordre auprès du roi, qui tenait alors à Chinon sa modeste cour.

Charles VII, après l'avoir fait interroger par des théologiens, auxquels elle répondait toujours que *Dieu lui avait promis la victoire*, crut devoir la soumettre à l'examen de la reine de Sicile, Yolande d'Aragon : satisfait de cette épreuve, on lui donna armure complète, avec un étendard blanc semé de fleurs de lis.

La vierge guerrière commença par dicter pour les généraux anglais une lettre, afin que, « de par Dieu, » roi du ciel, ils eussent à rendre les clefs de toutes » les bonnes villes qu'ils avaient capturées en » France; » marcha ensuite vers Orléans, traversa les lignes ennemies, entra dans la ville le 29 avril 1429, ayant à ses côtés le brave Dunois; et, après neuf jours de combats où elle déploya

partout la plus brillante valeur, elle eut la gloire et le plaisir de voir fuir les Anglais. Le même succès couronna ses armes à Patay en Beauce. Après cette victoire, elle conduisit Charles VII à Reims, où ce prince fut sacré le 17 juillet 1429. Jeanne d'Arc se jeta alors aux pieds du roi pour le supplier de lui permettre de se retirer, puisque sa mission était accomplie : « C'est le temps (disait-elle) d'aller » servir mon père et ma mère, en gardant leurs » brebis avec ma sœur et mon frère, qui moult se » réjouiraient de me voir. » Le roi s'étant refusé à son départ, elle resta dans l'armée; mais depuis ce moment elle cessa d'être heureuse. Le 7 septembre 1429, elle reçut, au siége de Paris, un trait d'arbalète qui la blessa à la cuisse; le 24 mai 1430, elle fut faite prisonnière par les Anglais au siége de Compiègne. D'abord enfermée au château de Beaulieu, ensuite transportée dans le château de Beaurevoir, à quatre lieues de Cambrai, l'héroïne d'Orléans tenta plusieurs fois de s'évader; enfin, reléguée sous bonne garde dans la citadelle de Crotoi, elle y resta jusqu'au moment où elle fut livrée à un détachement de troupes anglaises, qui la conduisit à Rouen pour y être jugée par ordre du duc de Bedford.

Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, et un inquisiteur nommé Lemaire, assistés de soixante assesseurs, furent les juges de l'infortunée Jeanne. Elle était gardée dans sa prison par cinq soldats; elle était attachée pendant la nuit par deux chaînes de fer, fixées au pied de son lit, et pendant le jour à un poteau. Enfin, après lui avoir fait subir les plus douloureux traitemens, le tribunal, sur la plus inique procédure, la condamna à mort « comme relapse, excommuniée, rejetée du sein de l'Église, menteresse, invocateresse de diables, blasphémateresse de Dieu. » Frère Martin Ladvenu alla lui signifier sa sentence de mort le 31 mai 1431 : elle s'écria avec douleur : « J'en appelle à Dieu, le grand juge, » des ingravances que l'on me fait. » Jeanne monta ensuite sur le chariot du bourreau, qui la conduisit sur la place où était préparé le bûcher, tout entouré de troupes anglaises. L'évêque de Beauvais lut la sentence fatale; on ceignit la tête de la victime d'une mitre ignominieuse; on la livra aux flammes en présence d'une foule immense; elle expira en prononçant le nom de Jésus. Le cardinal de Winchester ordonna qu'on rassemblât ses cendres, et les fit jeter dans la Seine.

Ainsi périt cette héroïne que ses merveilleuses

destinées et sa fin déplorable rendent un objet éternel d'admiration et de pitié.

Son image a été conservée à Orléans, et on lit sur le tableau, que l'on donne pour un portrait original, ces vers latins qui, d'après leur date (1581), paraissent être adressés à Henri III, roi de France :

Virgo redit Gallo, mutâ vel imagine, felix,
Quam numen quondam patriæ, non machina misit
Subsidio. Augurium, bone rex Henrice, saluta !
De cœlis excita tuis virgo altera votis
Fortunet regni auspicium lancemque retractet,
Utraque ut antiquum tua sæcla recudat in aurum !

TRADUCTION.

L'héroïque Pucelle est rendue aux Français :
Si ce n'est elle-même, au moins ce sont ses traits.
L'Anglais voulut en vain l'accuser de magie;
C'est Dieu qui l'envoya pour sauver la patrie.
Que ce noble portrait soit un présage heureux !
Henri, qu'une autre vierge accordée à tes vœux
Te fasse triompher par l'appui de sa lance !
Que Thémis, reprenant son glaive et sa balance,
Fasse fleurir la paix sous tes heureuses lois,
Et que le siècle d'or renaisse sous Valois.

A. Pieyre.

23bis.

LA MÊME.

24.

PHILIPPE III,

DIT LE BON,

DUC DE BOURGOGNE.

(Peint par Van Eyck, dit *Jean de Bruges*.)

Philippe III du nom, duc de Bourgogne, de Brabant, comte de Flandre et d'Artois, né à Dijon le 30 juin 1396, marié en premières noces à Michelle de France fille de Charles IV; en secondes noces à Bonne d'Artois, veuve de Philippe de Bourgogne, comte de Nevers; en troisièmes noces à Isabelle de Portugal, fille de Jean I, roi de Portugal.

Le crime commis sur la personne de Jean-sans-Peur plaçait le jeune duc de Bourgogne, alors âgé de vingt-trois ans, dans la position où s'était trouvé le fils du duc d'Orléans assassiné dans la vieille rue du Temple. Son premier désir fut de se venger du dauphin et de ses serviteurs. L'attentat de Montereau avait excité dans Paris la plus vive indignation :

cette ville envoya des députés au duc Philippe, qui les reçut avec reconnaissance, et leur promit d'employer tous ses soins à leur faire avoir une trève avec les Anglais, qui désolaient les environs de la capitale. Cette trève fut bientôt cimentée par un traité, dont les conditions étaient honteuses pour la France : il y était stipulé que Henri V, roi d'Angleterre, prendrait le titre de régent du royaume de France tant que vivrait Charles VI, et qu'après la mort de ce monarque la couronne serait à jamais dévolue au roi Henri et à ses héritiers!

La politique et la vengeance pouvaient, jusqu'à un certain point, servir d'excuses au duc de Bourgogne; mais ce qui attache au front d'Isabeau de Bavière une flétrissure ineffaçable, c'est que cette femme, mauvaise épouse, mauvaise mère, mauvaise reine, abusa de l'état de démence où était le roi pour lui faire signer la honte du royaume et la spoliation de ses enfans. Ce qui est plus inexplicable encore, c'est que, dans Paris, il ne s'éleva pas une seule voix généreuse contre cette infâme transaction (1).

(1) Ce traité fut signé à Troyes le 21 mai 1420, et le 2 juin suivant le roi d'Angleterre épousa dans cette ville madame Catherine. Ce fut Henri de Savoisy, archevêque de Sens, qui officia et bénit le lit des mariés.

Assuré de l'appui des Anglais, Philippe se disposa à faire bonne guerre aux partisans du dauphin, que l'on représentait comme le seul chef et l'unique cause de la guerre civile. Avec le roi d'Angleterre, il s'empara de Sens, avec lui il prit Montereau, fit déterrer le corps de son père, le fit transporter à Dijon, où il fut placé auprès du tombeau de Philippe-le-Hardi; avec lui enfin il entra en 1420 dans Paris, où telle était la misère publique, que les habitans reçurent le roi d'Angleterre comme une providence. Ils devaient payer cher cette confiance aveugle! car le premier acte qui signala l'arrivée de ce monarque étranger fut une nouvelle demande d'impôts.

C'est à Mons-en-Vimeu que le duc de Bourgogne rencontra, pour la première fois, en bataille rangée, les troupes du dauphin; il les attaqua avec vigueur, les battit et fit prisonniers Xaintrailles et plusieurs nobles chevaliers.

Après cette victoire, il se rendit dans ses états de Bourgogne, régla divers points d'administration; mais, lorsqu'il voulut faire solennellement jurer le traité de Troyes à la ville de Dijon, il faut s'empresser de dire, à l'honneur de cette ville, qu'elle s'y refusa.

L'année 1422 avait vu mourir successivement Henri V, roi d'Angleterre, et Charles VI, roi de

France. Charles VII était en Berri, à Mehun-sur-Jèvre, lorsqu'il reçut cette nouvelle, et c'est dans cette pauvre chapelle qu'il fut salué par quelques serviteurs du cri de *vive le roi !* Les Anglais, par dérision, l'appelaient le petit *roi de Bourges*. Il devait un jour se venger noblement de leurs railleries ! Mais, tant que l'alliance du duc de Bourgogne avec les Anglais subsistait, il était bien difficile à ce prince de reconquérir son royaume. Aussi tous ceux qui avaient conservé quelques sentimens français s'efforçaient-ils d'opérer ce rapprochement : de ce nombre était le comte de Richemont, connétable de France. Une circonstance, légère en apparence, le servit dans ses projets; le duc Philippe était galant, jaloux de plaire aux femmes ; il y eut des fêtes pour le mariage de sire Jean de la Trémouille; la comtesse de Salisbury, la plus belle des nobles dames d'Angleterre qui fussent venues à Paris, attira ses regards et ses vœux, il s'efforça de gagner ses bonnes grâces. Ce fut un sujet de jalousie pour le comte de Salisbury, et un motif de faire naître de la malveillance entre le duc et les Anglais. Néanmoins le temps de la réconciliation avec le roi de France n'était pas encore venu.

L'affaire du Hainault, dont le duc de Glocester

voulait s'emparer, ajouta à son mécontentement contre l'Angleterre. Il lui envoya un cartel, et fit marcher une armée au secours de son cousin, le duc de Brabant. Cette armée rencontra les Anglais près de Brawhersauven en Zélande. La victoire paraissait pencher pour ces derniers, lorsque le duc de Bourgogne, qui, du haut de son vaisseau, voyait fuir ses soldats, s'élança sur le rivage, s'écriant à haute voix : « *Qui m'aime me suive !* » Son exemple rendit le courage aux Bourguignons, qui restèrent maîtres du champ de bataille.

Quelques propos répétés à Philippe semblaient les avant-coureurs de sa rupture avec l'Angleterre. C'est ainsi qu'en 1429, lorsque la ville d'Orléans (assiégée par les Anglais) voulut se remettre entre les mains du duc de Bourgogne, jusqu'à la délivrance du duc d'Orléans, alors prisonnier en Angleterre : « Nous ne sommes pas venus ici, disaient » les Anglais, pour mâcher les morceaux au duc de » Bourgogne pour qu'il les avale. — Oui, ajou- » tait le duc de Bedford, nous aurons Orléans à » notre volonté, et nous nous ferons payer ce que » nous a coûté le siége. J'aurais trop de regrets d'a- » voir battu les buissons pour qu'un autre prît les » oiseaux. »

Plus tard, en 1433, une question d'étiquette renouvela ces germes de mésintelligence. Le duc de Bedford et le duc de Bourgogne devaient avoir une entrevue à Saint-Ouen ; c'était à qui ne viendrait pas le premier chez l'autre. Le cardinal de Winchester disait à Philippe : « Eh quoi ! ne vou-
» drez-vous point aller seulement de votre logis
» au sien pour lui faire honneur ? — Eh quoi ! ré-
» pondit le duc de Bourgogne, ai-je motif pour lui
» céder le pas ? Il est de la maison de Lancastre, fils
» d'un roi d'Angleterre, et moi suis-je pas de la mai-
» son de France qui est la plus noble du monde ?
» Le père de mon aïeul n'est-il pas roi de France ? Il
» est grand seigneur, dit-il, mais a-t-il seulement la
» moitié autant de terres et de domaines que moi ?
» Il est régent de France, il y est tout-puissant, mais
» cette puissance, qui la lui a donnée, si ce n'est
» moi ? S'il ne le sait pas, il l'apprendra quand je
» lui aurai retiré ma faveur. » Et il resta inébranlable dans sa volonté.

On retrouve avec plaisir le prince français dans cette noble réponse, qui fut le prélude du traité d'Arras, signé, en 1435, entre le roi Charles VII et le duc de Bourgogne; traité qui ramena la paix entre deux bannières qui auraient dû rester toujours

unies pour combattre l'étranger, et qui facilita au roi de France les moyens de chasser les Anglais de son royaume.

Les Anglais, furieux de la conduite du duc de Bourgogne, cherchèrent à lui susciter mille embarras, et dans ses états de Bourgogne, et dans ses états de Flandre. Philippe, à son tour, brûlant de se venger, vint mettre le siége sous Calais : son armée était nombreuse, animée du meilleur esprit; mais les lenteurs du siége, les pluies, les privations, lassèrent la patience des Gantois; ils se révoltèrent, désertèrent, et, à son grand regret, le duc fut obligé de lever le camp.

Cette fuite tenait aussi à l'esprit turbulent de la ville de Gand, alors gouvernée par des hommes qui, sous le prétexte de nouvelles franchises pour la cité, ne cherchaient qu'à mieux cimenter leur despotime. Ils s'étaient emparés, par surprise, de la place de Gavre. Le duc vint en faire le siége en 1453, et les Gantois accoururent au secours des assiégés. Le combat fut terrible : Philippe, voyant son avant-garde pousser vigoureusement l'ennemi, fit crier : *Notre-Dame de Bourgogne.* Aussitôt il partit avec son fils, le comte de Charolois, arriva au bord de l'Escaut, et, entraîné par son impa-

tience, il s'élança au milieu de deux mille Gantois, courut les plus grands dangers, remporta une sanglante victoire, et, lorsqu'il parcourut le champ de bataille jonché de morts, il dit à ceux qui l'entouraient : « Je ne sais à qui profite ma victoire : voyez » ce que j'y perds, car ce sont mes sujets. » Il fit son entrée dans la ville de Gand sur le cheval qui avait été blessé pendant la bataille de Gavre; le peuple cria miséricorde, les bannières de la révolte furent abattues, et le duc de Bourgogne pardonna et s'entendit appeler *le Bon*.

La plus grande union continuait à régner entre le roi de France et le duc de Bourgogne, lorsque le dauphin, depuis Louis XI, faillit à la compromettre en se retirant auprès du duc à la suite de quelques démêlés avec son père. « Mon cousin de Bourgogne, » disait Charles VII à cette occasion, ne sait ce qu'il » fait, de nourrir un renard qui mangera ses pou- » les. » Puis, il avait eu la pensée de déclarer la guerre à Philippe; mais, d'une part, le duc s'était hautement engagé à ne jamais servir les inimitiés du dauphin contre le roi, et, de l'autre, Charles se ressouvenait de ce qu'avaient coûté au royaume ces terribles discordes des maisons de France et de Bourgogne. La guerre n'eut point lieu, et tout se

passa en courtoisies entre le duc et le dauphin. C'est ainsi qu'en 1459, lorsque la dauphine accoucha à Jemmapes, ce fut le duc lui-même qui rapporta l'enfant sur ses bras. « Le dauphin, dit » une chronique, en remerciant le duc, ôta *tout-à-* » *fait* son chapeau; le duc confus mit un genou en » terre, et ne voulut pas se relever que le dauphin » ne se fût couvert. « Mon très-cher oncle, lui dit » alors le dauphin, je ne saurais reconnaître cet » honneur qu'en vous donnant mon corps, le corps » de ma femme et le corps de mon enfant. » Et tout » le monde pleurait de joie. »

Après la mort de Charles VII, la politique ombrageuse de Louis XI ne tarda pas à rembrunir cette mutuelle affection, et le comte de Charolois, qui n'aimait pas le roi, se montra impatient de lui faire la guerre. Le duc Philippe s'y opposa d'abord; mais, affaibli par une longue maladie, il finit pas laisser prendre à son fils un ascendant souverain; et, lorsqu'en 1465 le comte rassembla une armée pour marcher contre le roi : « Va, lui dit le vieux » duc, maintiens bien ton honneur; et, s'il te faut » cent mille hommes de plus pour te tirer de peine, » je veux moi-même te les conduire. » Il reparut pour la dernière fois dans les camps lors de la ré-

volte de ville de Dinant, en 1466. Cette guerre fut affreuse des deux côtés; et, malgré les actes de barbarie qu'on pouvait reprocher aux assiégés, le duc, on peut le dire, parut perdre dans la victoire sa vieille réputation de *bonté;* car la ville fut livrée au pillage et à l'incendie avec une impitoyable cruauté. Le pays de Liége se soumit, et le comte de Charolois se disposait à une nouvelle expédition contre Louis XI, lorsqu'il apprit à Gand que son père était à la mort. En effet, le vieux prince, qui était à Bruges, avait déjà perdu la parole et la connaissance lorsque son fils arriva. Le comte se jette à genoux en pleurant. « Mon père, disait-il, donnez-» moi votre bénédiction, et, si je vous ai offensé, » pardonnez-moi. — Monseigneur, ajouta l'évê-» que de Bethléem, son confesseur, si vous nous » entendez, témoignez-le par quelques signes. » Le duc tourna les yeux vers son fils, et sa main, que le comte tenait dans les siennes, fit un léger mouvement; il rendit le dernier soupir entre neuf et dix heures du soir, le 15 juin 1465.

Tous les habitans de la ville de Bruges et des pays voisins suivirent le convoi de ce prince, qui fut honoré de larmes véritables. Cet hommage était dû à Philippe III, duc de Bourgogne, car, pendant

un règne de cinquante ans, il avait élevé les états de Flandre et de Bourgogne au plus haut degré de gloire, d'éclat et de prospérité. Si le désir bien naturel de venger le meurtre de son père ne servait pas à expliquer son adhésion à l'humiliant traité de Troyes, ce serait une tache ineffaçable pour un prince de la maison de France d'avoir consenti à l'aliénation de la couronne sur un front étranger. Du reste, brave chevalier, politique habile, homme bon et généreux, souverain magnifique, Philippe mérite un rang distingué parmi les princes dont on aime à garder la mémoire.

C'est lui qui créa l'ordre de la Toison-d'Or, à l'occasion de son mariage avec Isabelle de Portugal en 1430 (1).

Sa taille était élevée, sa démarche noble, sa physionomie imposante, quoique les traits de son visage ne fussent point beaux, et que ses yeux bleus fussent très-petits. Une longue maladie lui ayant fait tomber les cheveux, il couvrit sa tête d'une chevelure artificielle, et, par une flatterie qui rappelle

(1) L'ordre devait se composer de trente-un chevaliers gentilshommes de nom et d'armes et sans reproches; leur chef suprême devait être le duc Philippe sa vie durant, et après lui ses successeurs ducs de Bourgogne. Le grand manteau de l'ordre était écarlate.

celle des courtisans d'Alexandre, cinq cents gentilshommes du prince portèrent perruque.

Son corps fut déposé aux Chartreux de Dijon.

25.

CHARLES LE TÉMÉRAIRE,

DUC DE BOURGOGNE.

(Peint sur bois par Decaisne.)

Charles, fils de Philippe III, duc de Bourgogne, né à Dijon, le 10 novembre 1433, marié en premières noces à Catherine de France, fille de Charles VII; en secondes noces à Isabelle, fille du duc de Bourbon; en troisièmes noces à Marguerite d'Yorck, sœur d'Édouard IV, roi d'Angleterre.

Charles n'étant encore que comte de Charolois, se montrait impatient de régner; il trouvait quelquefois la vie du duc Philippe bien longue; il se plaignait de ses conseillers, qui le laissaient sans pouvoir; mais pourtant il respectait son père et n'osait lever contre lui l'étendard de la révolte. Il céda, au contraire, à ses prières, vint implorer son pardon, et le vieux duc de Bourgogne n'eut plus d'autre volonté que celle de son fils, et mit à sa

disposition ses troupes et ses trésors. Le comte de Charolois, qui n'avait encore signalé sa vaillance que dans les tournois, se hâta d'en profiter pour faire la guerre à Louis XI. Lorsque ce prince, alors dauphin, avait cherché un refuge auprès de Philippe-le-Bon, Charles s'était d'abord lié d'amitié avec lui; mais bientôt il s'éleva entre ces deux caractères difficiles quelques rivalités qui devinrent une véritable haine; et les haines de souverains éclatent par des combats. La bataille de Montlhéri fut la première lutte où ils se mesurèrent. Ils s'y conduisirent tous deux en hommes de courage. Le bruit avait couru que le roi avait été tué. « Non, mes amis, » dit-il aux siens en ôtant son casque, non, je ne » suis pas mort: voici votre roi, défendez-le de bon » cœur! il ne vous manquera pas! »

De son côté, le comte, blessé au milieu de la mêlée, criait aux Bourguignons : « Mes amis, défen- » dez votre prince, ne le laissez pas en danger. Pour » moi, je ne vous quitterai qu'à la mort. Je suis ici » pour vivre et mourir avec vous. » Le sort du combat fut tellement indécis, que chacun des deux chefs s'en attribua les honneurs; mais, comme Louis XI crut prudent de se replier sur Paris, pendant la nuit, le champ de bataille était resté au

comte de Charolois, qui fit sonner bien haut cet avantage, dont il fit une victoire.

La mort de Philippe III, en rendant le comte de Charolois duc de Bourgogne et maître d'une vaste puissance, en 1467, ne fit que donner un nouvel élan à son ambition. Son premier soin fut de s'assurer des dispositions de ses sujets de Flandre. La ville de Gand, jalouse de reconquérir ses priviléges, l'invita elle-même à venir dans ses murs; mais c'était un piége qu'on lui tendait pour obtenir, par violence, le rétablissement des anciennes bannières des métiers. Force fut au duc, pour apaiser la sédition, de tout accorder. Cet exemple enhardit la ville de Liége à réclamer aussi pour ses franchises. Le duc marcha contre elle, et ne tarda pas à la soumettre.

Tranquille de ce côté, il songea à se fortifier contre Louis XI par l'alliance de l'Angleterre. Déjà veuf deux fois, il demanda en mariage la sœur d'Édouard IV, la princesse Marguerite. Le mariage fut célébré à Bruges le 2 juillet 1468. Les chroniques du temps ne tarissent pas sur la magnificence des habits du duc et de la duchesse, sur les pierreries et les diamans dont ils étaient couverts; il n'est pas d'éloge qu'elles ne prodiguent à la beauté des

tapisseries dont les rues étaient ornées, à l'éclat des tournois, où brillait la fleur des chevaliers, et au touchant spectacle des mystères qui furent joués sur les places publiques, où l'on voyait tour à tour Adam recevant Ève des mains de Dieu et Vénus recevant la pomme du berger Pâris.

Cependant Louis XI, qui redoutait cette alliance, sollicita du duc de Bourgogne une entrevue pour discuter plusieurs points qui touchaient à la tranquillité du royaume. Charles lui écrivit de sa main, le 8 octobre 1468, une lettre d'assurance, et le roi vint à Péronne. Il faillit à payer cher cette imprudence si éloignée de son caractère défiant. Le duc de Bourgogne, conseillé par les anciens ennemis du dauphin et par sa vieille haine, le constitua prisonnier dans le château de Péronne, et, lorsqu'il apprit la nouvelle révolte des Liégeois, soupçonnant Louis XI d'en être l'instigateur, il roula dans sa tête le projet de le déposséder de la couronne, peut-être de la vie, et de mettre sur le trône Charles, frère du roi. Cette colère fit place à des résolutions moins violentes; il alla voir le roi. « Mon frère, » lui dit Louis XI, avec émotion, ne suis-je pas en » sûreté dans votre maison et dans votre pays? — » Oui, monsieur, répondit le duc, et si sûr que, si

» je voyais un trait d'arbalète venir sur vous, je me
» mettrais devant pour vous garantir. Mais ne
» voulez-vous point jurer la paix avec moi? —
» Oui, dit le roi, et je vous remercie de votre bon
» vouloir. — Et ne voulez-vous pas venir avec
» moi à Liége, pour m'aider à punir la trahison
» que m'ont faite ces Liégeois à cause de vous et
» de votre voyage ici? — Oui, Pasques Dieu! ré-
» pliqua le roi; et je me suis fort émerveillé de leur
» méchanceté. Mais commençons par jurer le traité;
» puis je partirai avec autant ou aussi peu de gens
» que vous le voudrez. »

Et tous deux, après s'être juré amitié sur la croix de saint Laud, marchèrent sous la même bannière contre la ville de Liége qui fut prise et livrée au pillage.

Louis XI, redevenu libre et rentré dans ses états, n'avait qu'une pensée, c'était d'environner le duc de Bourgogne de périls et d'embarras, pour se venger de la captivité qu'il lui avait imposée et de la frayeur qu'il lui avait faite. Aussi accueillit-il avec faveur le comte de Warwick, lorsque ce seigneur anglais, après avoir détrôné Henri VI au profit d'Édouard IV, se préparait à détrôner Édouard pour rétablir Henri. Charles sentit vivement l'injure faite

à son beau-frère; il pressait Édouard de se préparer à une forte résistance; il lui envoya même des vaisseaux; mais la tempête les dispersa. Warwick descendit en Angleterre en 1490; Édouard fut obligé de fuir en Hollande sur un vaisseau marchand, et la rose blanche d'Yorck fit place pour le moment à la rose rouge de Lancastre.

En même temps le roi assemblait les notables à Tours pour leur expliquer ses griefs contre le duc de Bourgogne, qu'il accusait avant tout de n'avoir point prêté fidélité comme il en avait fait le serment à Péronne sur la vraie croix. La guerre lui fut déclarée. On s'empara de Saint-Quentin, de Montdidier, d'Amiens. Surpris de cette brusque attaque, le duc négocia une trève, mais en même temps il se ligua avec le duc de Bretagne et le roi d'Aragon, dans l'espoir de reprendre sa revanche; il était même parvenu à faire entrer dans cette ligue le duc de Guienne, frère du roi; mais ce jeune prince fut enlevé par une mort à laquelle le poison ne fut pas étranger, et, comme on savait que pour Louis XI tous les moyens étaient bons pour se tirer d'embarras, l'opinion publique lui imputa ce crime.

Le duc de Bourgogne, dans la colère que lui don-

nait la perte de cet allié, ne fut pas le dernier à accréditer les soupçons qui planaient sur le roi, et, à la tête d'une nombreuse armée, il entra dans le royaume. Le massacre et le pillage de Nesle furent les premiers actes de sa fureur. Il était tellement animé qu'il entra à cheval dans l'église; et, lorsqu'il la vit couverte de cadavres et inondée de sang, il fit le signe de la croix, et s'écria avec une joie féroce : « J'ai de bons bouchers avec moi, et voilà » une belle vue! » Il n'eut pas cette triste satisfaction au siége de Beauvais : les habitans et la garnison se conduisirent avec tant de courage, qu'il fut obligé de lever le siége après avoir perdu bon nombre de soldats.

Il tourna alors ses espérances d'agrandissement du côté de l'Allemagne. Il voulait devenir maître des bords du Rhin, il voulait que ce fleuve ne coulât plus que sous sa domination; et, impatient de réunir tant d'états en un grand royaume, il ambitionnait le titre de roi. A cet effet, il sollicita de l'empereur Frédéric III une entrevue qui eut lieu à Trèves en 1473. Jamais le duc de Bourgogne n'avait déployé tant de faste. Parmi les trésors qu'il avait étalés aux regards des Allemands pour paraître plus digne du titre pompeux auquel il

aspirait, on distingua surtout sa chapelle. « On y » voyait les douze apôtres en argent doré; dix au- » tres figures de saints en or massif; de grands cru- » cifix d'or ou d'argent enrichis de diamans; une » châsse d'or couverte de diamans, contenant les » reliques de saint Pierre et de saint Paul; un ta- » bernacle d'or tout sculpté. Le plus précieux était » un lis en diamant renfermant un clou de la vraie » croix; un des diamans était long de deux doigts ! »

Mais cette magnificence excita la jalousie de l'empereur, esprit étroit, qui fut en outre effrayé d'un allié plus puissant que lui; et, tandis que Charles essayait déjà sur son front la couronne de roi, Frédéric disparut la nuit, sans même lui dire adieu. On répandit que les secrètes insinuations de Louis XI n'avaient pas été étrangères à ce brusque départ. Aussi, pressé de s'en venger, Charles passa un traité avec Édouard, roi d'Angleterre, qui ne pardonnait pas non plus au roi de France l'accueil qu'il avait fait à Warwick. Louis XI, de son côté ne restait pas oisif : plus confiant dans la diplomatie que dans le sort des armes, il amena l'empereur, le duc de Lorraine et les Suisses, à se liguer avec lui contre le duc de Bourgogne, et décida le roi d'Angleterre à se détacher de lui par le traité

de Pecquigny. Charles, se voyant abandonné de tous côtés, négocia lui-même une trève avec le roi de France, et, tranquille sur ce point, il marcha contre les Suisses; il alla mettre le siége devant Grandson, dont il s'empara. Il fit pendre une partie de la garnison; l'autre fut noyée dans le lac. Un cri d'indignation se répandit dans tous les cantons, les Suisses arrivèrent en bataille rangée, et la journée de Grandson ne tarda pas à punir Charles-le-Téméraire de son orgueil et de sa cruauté. Accablé de fatigues, épuisé de douleur et de rage, resté presque le dernier, lui-même prit enfin la fuite, n'ayant plus ni camp ni armée, et s'en alla à l'aventure avec cinq serviteurs jusqu'à Jougne, dans le passage du Jura. « Ah! monseigneur, lui disait son fou » pendant cette retraite, nous voilà bien *anni-* » *balés!* » Le butin fut immense; et ces richesses qui avaient fait l'admiration de l'Allemagne lors de l'entrevue de Trèves, ces diamans, ces pierreries, cette chapelle toute d'or et de rubis furent partagés et vendus à vil prix (1). Après quinze jours passés

(1) Le plus beau diamant fut acheté pour un écu par le curé de Montagny, qui le revendit pour trois écus à un homme de Berne. Plus tard Jules II l'acheta pour 20,000 ducats. Il orne aujourd'hui la tiare du pape. De ce nombre était aussi le fameux diamant connu sous le nom de *Sancy*, qui de la maison de Braganee avait passé à la maison de France.

dans la plus profonde douleur, Charles ne songea plus qu'à venger sa défaite; et il se trouva bientôt à la tête d'une armée aussi puissante que celle qu'il avait perdue; mais la bataille de Morat, livrée le 22 juin 1476, ne lui fut pas plus favorable que celle de Grandson, et, battu de nouveau par les Suisses, ce ne fut qu'à grande peine qu'il gagna Elborges de toute la vitesse de son cheval, laissant derrière lui ses malheureux soldats, dont les vainqueurs firent un horrible carnage. « Cruel comme » à Morat, » fut long-temps un dicton populaire. Trois jours après, on creusa près de cette ville une immense fosse, où l'on jeta les cadavres en les recouvrant de chaux vive, et une chapelle, qu'on appelait l'*ossuaire des Bourguignons,* y fut élevée et respectée jusqu'en 1798, époque où l'armée française, passant par Morat pour soumettre la Suisse, détruisit cette chapelle et dispersa les ossemens.

Dès que l'on eut vu crouler cette haute puissance du duc de Bourgogne, c'était à qui se détacherait de son alliance ou chercherait à reconquérir ce dont il s'était emparé. C'est ainsi que le duc René ressaisit la Lorraine. Charles vint aussitôt mettre le siége devant Nancy; mais ce n'était plus une de ces armées qui rappelaient le faste de Xerxès; il

n'avait autour de lui qu'un petit nombre de troupes mécontentes, mal payées, indignées de la hauteur de leur chef et des rigueurs de l'hiver : « Ah ! » disait un capitaine, puisque notre maître aime » tant la guerre, je voudrais l'avoir en mon arque- » buse, je le tirerais dans Nancy, et j'espère qu'il en » aurait assez. »

Le duc de Bourgogne devait retrouver sous les murs de Nancy les Suisses et avec eux la déroute et la mort. Le duc avait disparu au milieu de la bataille, on ne savait ce qu'il était devenu, lorsqu'une pauvre blanchisseuse de sa maison, qui s'était mise à cette triste recherche, vit briller, sur le bord d'un étang, un anneau attaché au doigt d'un cadavre dont on ne voyait pas la face; elle retourna le corps et s'écria : « Ah ! mon prince ! » On y courut. Les loups et les chiens avaient déjà commencé à dévorer une de ses joues; une grande blessure avait fendu la tête depuis l'oreille jusqu'à la bouche; il était, en outre, percé de deux coups de pique. Son corps, reconnu à des marques certaines par ses serviteurs, fut transporté en grande pompe dans l'église Saint-Georges, à Nancy (1). Le duc de Lor-

(1) Son corps resta enseveli dans cette église jusqu'en 1550, où l'empereur Charles-Quint, son petit-fils, le redemanda à la duchesse douairière de Lorraine pour lui ériger un tombeau à Bruges.

raine, en jetant sur lui de l'eau bénite, s'écria les larmes aux yeux : « Dieu veuille avoir votre âme : » vous nous avez fait bien des maux et des dou- » leurs ! »

Charles de Bourgogne était de moyenne taille, d'une complexion robuste; il avait les cheveux noirs, le teint brun, l'œil noir, le regard vif; il portait les ongles très-longs. Son désir de gloire et de puissance ne connaissait aucunes bornes. Impérieux, inflexible dans sa volonté, il la mettait à la place du devoir, de la raison, de la justice, de l'honneur même; il voulait, avec l'opiniâtreté d'un enfant tout ce que son ambition avait rêvé; mais cet enfant était prince souverain, il avait des trésors, des armes, des soldats pour soutenir ses caprices, et, pendant les dix années qu'il régna, il accabla ses peuples d'impôts, sa noblesse de fatigues, et tourmenta de ses orgueilleux projets l'Europe, dont il voulait faire un vaste champ de bataille.

La postérité lui a donné, à bon droit, le surnom de *Téméraire*. Les massacres de Nesle et de Liége lui avaient fait donner, de son vivant, celui de *Terrible*. Cependant il serait injuste de ne point reconnaître en lui, du moins avant ses malheurs, un esprit d'ordre dans le règlement de sa maison,

dans la discipline de ses armées, dans le gouvernement de ses états. Sa vaillance mériterait aussi de grands éloges, si trop souvent elle n'avait pris le caractère de l'audace, et s'il n'avait pas montré dans les combats plutôt la fougue d'un soldat que le courage réfléchi d'un capitaine.

Avec lui tomba cette grande existence de la maison de Bourgogne, qui avait balancé et quelquefois mis en péril la puissance des rois de France.

26.

LOUIS XI,

ROI DE FRANCE,

Fils de Charles VII et de Marie d'Anjou.

Louis XI, n'étant encore que dauphin, se déclara, contre son père, chef de la révolte connue sous le nom de la Praguerie. Le pardon que lui accorda le roi n'adoucit point ce caractère ambitieux et farouche; et les chagrins dont il abreuva Charles VII hâtèrent la mort de ce prince. Louis XI parvint à la couronne le 2 juillet 1461. Son entrée à Paris, à son retour de Reims, où il se fit sacrer, fut marquée par des réjouissances publiques et des spectacles, au nombre desquels on remarqua « trois » belles filles se jouant nues dans la fontaine du » Ponceau en personnages de Syrènes. »

Regardant la France « comme un pré qu'il pou- » vait faucher tous les ans d'aussi près qu'il lui plai- » sait, » il dépouilla les grands, accabla le peuple

d'impôts, abolit la pragmatique sanction. Les princes formèrent alors contre lui cette association connue sous le nom de *ligue du bien public* : les deux armées, commandées, l'une par le comte de Charolois, l'autre par le roi, se rencontrèrent près de Montlhéri le 16 juillet 1465. Ayant cru tour à tour que leur chef était prisonnier, elles se tournèrent mutuellement le dos : « Si bien (dit Comines) » qu'elles n'avaient garde de se mordre l'une l'au- » tre. » Charolois se crut victorieux, parce qu'il avait couché sur champ de bataille. « Vraiment, » disait le roi, ce lui est une gloire bien forcée, car » il n'a ni ville ni bourg pour retraite. »

En 1468, il demande une entrevue à Péronne à Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne : celui-ci le retient prisonnier, le soupçonnant d'avoir engagé les Liégeois à reprendre les armes contre lui. Louis XI voyait des fenêtres de son appartement la terrible tour où Hébert, comte de Vermandois, avait enfermé le malheureux Charles-le-Simple, qui y perdit la couronne et la vie. Cet aspect le détermina à souscrire à toutes les volontés du Bourguignon; et la paix fut jurée *sur la croix de Laude*, que le roi portait toujours dans ses coffres. Louis accompagna Charles au siége de Liége, et entra

entra à ses côtés dans la ville, criant, comme le dernier des soldats : Vive Bourgogne!

Le roi, craignant que son frère Charles de France, dont il était jaloux, ne devînt trop puissant en épousant la fille du duc de Bourgogne, songea à l'éloigner de la Champagne pour lui donner le duché de Guienne. Le prince vint à Saintes, où était le monarque : pour la première entrevue, on prit la précaution usitée à cette époque entre les princes, savoir, de construire sur un pont une barrière percée d'une fenêtre carrée, grillée avec des barreaux de fer. Ils se virent à travers cette ouverture, et ce ne fut que le lendemain que les deux frères s'embrassèrent. Cette réconciliation était celle de Néron avec Britannicus.... Le jeune Charles de France fut empoisonné quelque jours après, *par ordre*, à un souper chez l'abbé de Saint-Jean-d'Angely. C'est à cette occasion que Louis XI, affectant une fausse douleur, institua l'*Angelus*, prière à la Sainte-Vierge, que l'on récitait à genoux au son de la cloche de midi.

En 1474, Édouard IV, roi d'Angleterre, étant passé en France pour s'unir contre le roi avec les ducs de Bourgogne et de Bretagne, Louis XI, au lieu de les combattre, employa les présens et les

artifices pour engager Édouard à retourner dans ses états. « Je le veux, disait-il à Comines, pour » frère et ami; mais la compagnie n'en vaut rien : » il est bon que la mer nous sépare. » Les deux rois conclurent en 1475, à Amiens, un traité qu'ils confirmèrent à Pecquigny.

L'année précédente, il avait fait alliance avec les Suisses, dont il avait pris à sa solde un corps qu'il payait vingt mille livres par an.

En 1477, il fit périr sur l'échafaud l'infortuné duc de Nemours.

Après la mort de Charles-le-Téméraire, tué devant Nancy en 1477, Louis XI, qui avait fait un pélerinage à Notre-Dame du Puy en Anjou pour en rendre grâce à Dieu, songea à s'emparer des états du défunt. Maximilien d'Autriche, qui avait épousé Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire, arma contre le roi : la bataille de Guinegate et le traité d'Arras, en 1482, terminèrent cette guerre.

A un voyage qu'il fit à Chinon, Louis XI eut à table une attaque d'apoplexie. De ce moment, une noire mélancolie et d'horribles frayeurs s'emparèrent de lui. Enfermé dans le château du Plessis-la-Tour, la fin de sa vie ne fut plus qu'un douloureux supplice où le ciel semblait marquer sa ven-

geance. « La terreur siégeait sur le seuil du palais : des grilles redoublées, des barrières de fer se croisaient sur le taciturne despote ; de hautes murailles s'élevaient hérissées de pointes aiguës; les portes étaient défendues par des guérites de fer, et vingt mille chausse-trapes semées dans la campagne en interdisaient l'accès à la cavalerie..... Personne ne pénétrait dans ce château menaçant sans y être ou mandé par la défiance ou traîné par la haine ; personne ne paraissait devant Louis sans avoir été rigoureusement visité ; il n'avait auprès de lui que cinq ou six scélérats, objets de l'exécration publique. Des chaînes pesantes, scellées dans le mur, des carcans, des boulets, des instrumens de torture hérissaient la cour intérieure : elle retentissait des gémissemens des malheureux qui y étaient attachés, ou qui hurlaient sous le fouet des bourreaux..... Ce sont là les distractions de Louis XI et ses horribles passe-temps! Digne ministre de ses fureurs, le farouche Tristan-l'Hermite est attentif au moindre signe de son maître, et sa présence seule est un arrêt de mort..... Mais ces plaisirs barbares sont encore trop loin du tigre couronné : pour s'en rapprocher, il assiste derrière un rideau aux interrogatoires, aux tortures; il ne s'en tient

pas là, il veut aussi repaître ses yeux de ces affreux supplices ; il veut animer les bourreaux du geste et de la voix, pour que le plus cruel de tous les supplices soit de voir le tyran et d'en être vu. » Il faut ajouter à cette peinture si éloquente de vérité et d'horreur que Louis XI, poursuivi par les remords, la peur de mourir, et la crainte de Dieu, fit venir de Calabre un ermite nommé François de Paule, dans l'espoir que ce saint homme le guérirait. Dès qu'il l'aperçut, il se jeta à ses genoux ; mais l'ermite l'invita à se borner à purifier son âme : le moribond crut pourtant ranimer les restes éteints de son existence en s'abreuvant du sang qu'on tirait à des enfans... Vains remèdes ! il expira le 30 août 1483, en disant à plusieurs reprises : « Notre-Dame d'Em-» brun, ma bonne maîtresse, aidez-moi ! »

Ce prince avait pour maxime : *Qui nescit dissimulare nescit regnare.* Il disait que tout son conseil était dans sa tête : aussi, un jour qu'il était sur un cheval petit et faible, le maréchal de Brézé s'écria en courtisan : « Ce cheval est plus fort qu'on ne » croit, car il porte le roi et son conseil. » Louis XI était (dit Comines) humble en paroles et en habits. « Lors qu'orgueil chemine devant (répétait-il sou-» vent), honte et dommage suivent de bien près. »

Il était superstitieux. Étant dauphin, il allait joindre son père pour secourir Tartas; il tombe d'un bateau dans la rivière : au fond de l'eau, il se voue à la Sainte-Vierge et à son église de Béhuart. Sauvé comme par miracle, il ordonna « que tous les ans » les chanoines de ladite église pourraient quitter, » pardonner, remettre et abolir à tous les manans et » habitans du duché d'Anjou tous cas, homicides, » crimes et délits commis. » Il portait toujours aussi sur lui une petite vierge en plomb (1). Avare par goût, prodigue par politique, corrupteur, sanguinaire, il craignait avant tout la mort et la vérité : cependant, dans sa jeunesse, il s'était signalé par quelques exploits guerriers, notamment au siége de Dieppe, où il eut la gloire de forcer les Anglais à se retirer. Il est juste aussi, quoique pénible, d'avoir à reconnaître que ce tyran avait du talent, du savoir, de l'esprit. Il a fait subir à l'administration du royaume d'utiles améliorations; il a favorisé les communes en contribuant à les mettre à l'abri de la tyrannie féodale; il a forcé les grands-vassaux à reconnaître la supériorité du monarque. Cette conduite, il est vrai, avait pour but de satisfaire la basse

(1) Cette vierge de plomb se voit, dans son portrait, sur son chapeau.

envie dont il était dévoré, plutôt que d'ajouter au bonheur des peuples. Les peuples néanmoins furent plus tranquilles sous son règne que sous ses prédécesseurs. « Tranquilles ! oui, dit l'historien Duclos, » mais comme les galériens sous le fouet du co- » mite. »

27.

PIERRE II,

DUC DE BOURBON.

C. M.

Pierre II, duc de Bourbon et d'Auvergne, comte de Clermont, seigneur de Beaujeu, etc., pair et chambrier de France, quatrième fils de Charles I, duc de Bourbon et d'Agnès de Bourgogne, né en novembre 1439, marié en 1474 à Anne de France, fille aînée de Louis XI et de Charlotte de Savoie.

En 1472, ce prince fit une expédition en Gascogne contre le comte d'Armagnac; après un premier succès, il fut livré, ainsi que la ville de Lectoure, à son ennemi. Sorti de prison à la mort du comte d'Armagnac, le roi lui fit don du comté d'Armagnac pour l'indemniser de quinze mille écus d'or qu'il avait perdus à la surprise de Lectoure, et l'accueillit, à son retour, avec les plus grandes démonstrations de joie. Il avait de l'esprit, de la mo-

dération, et était dans un état de médiocrité de fortune que Louis XI désirait dans les princes du sang, afin de les tenir dans une plus humble dépendance. Le roi lui donna sa fille en mariage et le nomma chef de ses conseils en 1473.

Chargé de marcher contre le duc de Nemours, qui s'était révolté, il se récusa ensuite pour le juger; mais ce malheureux prince, après avoir été promené de prison en prison dans une cage de fer, fut condamné à mort en 1477. Monté sur un cheval couvert d'une housse noire, précédé du parlement en corps, il traversa toute la capitale, et monta sur un échafaud, au-dessous duquel on avait placé ses enfans vêtus de blanc....

Beaujeu, à la mort de Louis XI, demeura chargé, concurremment avec sa femme, *Madame*, de l'administration du royaume; mais on sait que c'était *Madame* qui gouvernait, et que c'est à ses hautes vertus plus encore qu'à la prudence de son époux que le royaume dut la prospérité dont il commença à jouir malgré tous les éléments de troubles et tous les dangers qui environnaient le trône.

Surpris par la fièvre à Cluny, Pierre se fit transporter dans son palais à Moulins; il soutint les approches de la mort avec ce courage que donne la

religion. Il avait obtenu du pape une bulle qui lui permettait d'avoir toujours dans ses appartemens une hostie consacrée; il l'adorait avec la même foi que son aïeul saint Louis. Ses funérailles furent célébrées avec la même pompe que celles des rois. Il emporta au tombeau le surnom touchant de *Prince de la Paix et de la Concorde*.

C'est en lui que finit, en 1503, la branche aînée de la maison de Bourbon.

28.

ANNE DE FRANCE,

DUCHESSE DE BOURBON, DAME DE BEAUJEU.

C. M.

Anne de France, duchesse de Bourbon, dame de Beaujeu, fille de Louis XI et de Charlotte de Savoie, née en 1462, mariée en 1474 à Pierre II, duc de Bourbon, quatrième fils de Charles I, duc de Bourbon, et d'Agnès de Bourgogne, gouvernante du royaume et de la personne de Charles VIII, son frère, pendant sa minorité.

Cette princesse était jeune, belle, spirituelle et sage. Un pauvre gentilhomme, croyant faire sa cour au roi, qui aimait beaucoup la chasse, lui présenta un jour un chien d'une espèce rare. Louis XI parut n'en pas faire grand cas. Le sénéchal Gaston le demanda au roi. « Qu'en ferez-vous? lui dit le prince. » — Un présent à la plus sage dame du royaume. » — Quelle est donc cette dame? — C'est Anne de

» France, votre fille. — Eh ! monsieur le sénéchal, » repartit le roi, je vous reprends sur ce point de » l'avoir nommée la plus sage; mais dites moins » folle que les autres; car, de femme sage, il n'y en a » point au monde.» Heureusement, pour l'honneur des femmes, que c'est Louis XI qui a porté ce jugement !

Le testament de Louis XI, qui confiait les rênes de l'État à cette princesse, fut confirmé par les états généraux assemblés à Tours en 1484; mais elle n'eut pas moins à lutter contre les seigneurs, jaloux de cette faveur : à leur tête se trouvait le duc d'Orléans, qui, en sa qualité de premier prince du sang, voulait avoir la principale autorité. On prétend que la galanterie ne fut pas tout-à-fait étrangère à la lutte qui s'établit entre ce prince et madame de Beaujeu; on l'attribue aussi à un propos, plus que léger, qui échappa au duc d'Orléans, un jour qu'il jouait à la paume, en présence de toute la cour. Quoi qu'il en soit, *Madame*, qui faisait les fonctions de régente sans en avoir le titre, triompha de ses ennemis, déjoua leurs complots, et gouverna sagement le royaume. Elle resta maîtresse absolue de l'autorité jusqu'au jour où Charles VIII, à son insu, fit délivrer le duc d'Orléans, qu'elle re-

tenait depuis trois ans dans les fers. Depuis cette époque (1491), le roi gouverna par lui-même; mais sa sœur fut toujours consultée dans les grandes affaires. Il lui écrivit cette lettre : « Ma bonne sœur, » m'amie, je me recommande bien fort à vous. » Loys du Peschin m'a dit que vous avez sceu que » aucunes choses m'ont été rapportées contre vous » qui touchent votre houneur : à quoi lui ai fait ré- » ponse que rien ne m'a été rapporté, et je vous » assure que l'on ne m'en oseroit parler, car, en » quelque façon que ce soit, n'y voudrois ajouter » foi, vous disant à Dieu, ma bonne sœur, m'amie, » qui vous aie en sa garde. » Ses éminentes qualités la rendaient digne de cette déférence. Parmi les historiens, quelques-uns lui ont reproché un caractère impérieux et vindicatif; mais tous s'accordent à lui reconnaître de la sagacité, du courage et même du génie.

Après la mort de son époux, elle administra sagement ses états, fit beaucoup de bien, de larges aumônes, et mourut, honorée et regrettée, au château de Chantelle, le 14 novembre 1522. Telle était la bizarrerie de ce siècle superstitieux, qu'Anne avait obtenu du pape une bulle en vertu de laquelle il lui était permis de se faire absoudre de

toute sorte de péchés avec dix personnes de sa maison, à son choix, non-seulement tous les dimanches, mais encore quarante-sept jours de l'année.

29.

CHARLES VIII,

ROI DE FRANCE.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

Charles VIII, fils de Louis XI et de Charlotte de Savoie, né à Amboise le 30 juin 1470, monta sur le trône le 30 août 1483, âgé de treize ans et deux mois. Il fut sacré à Reims le 5 juin de l'année suivante.

Louis XI, qui craignait de son fils une rébellion, dont lui-même avait donné l'exemple envers son père, avait fait élever Charles loin de la cour, et l'avait tenu dans la plus profonde ignorance. Il s'était contenté de lui apprendre ces mots latins, dont il avait fait sa devise : *Qui nescit dissimulare nescit regnare.* Le bon esprit de Charles triompha de ces mauvais principes. Arrivé au trône, il se sentit honteux de son manque d'instruction ; son heureux naturel y suppléa.

Pendant la minorité de ce prince, sa tutelle

avait été confiée à sa sœur aînée, Anne de France, dame de Beaujeu. Le testament de Louis XI lui remettait le gouvernement de la personne du jeune roi; et les états généraux, tenus à Tours, confirmèrent la volonté de Louis XI. Le duc d'Orléans, premier prince du sang, qui prétendait à la régence, irrité de voir l'autorité entre les mains d'une femme, forma un parti de mécontens, et commença la guerre civile. Les révoltés se battirent dans les provinces, et surtout en Bretagne. La lutte y fut sanglante et longue; mais la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, donnée contre l'avis du maréchal de Rieux, la termina le 26 juillet 1488. Le duc d'Orléans y fut fait prisonnier après avoir combattu à pied avec un grand courage. Le 28 août, il y eut un accommodement entre le roi et le duc de Bretagne : ce dernier mourut quelques jours après le traité. Anne, sa fille, devint l'unique héritière du duché de Bretagne : c'était un beau fleuron à réunir à la couronne de France. Charles VIII lui demanda sa main; le mariage fut célébré le 16 décembre 1491, et la Bretagne fut réunie au royaume, malgré la jalousie de l'Angleterre et l'humeur de Maximilien d'Autriche, qui avait espéré voir sa fille Isabeau assise sur le trône de France.

A cette époque, les petites souverainetés d'Italie s'agitaient les unes contre les autres. De Vers et Briçonnet, qui avaient pris beaucoup d'empire sur l'esprit du roi, lui persuadèrent que le moment était favorable pour recouvrer le royaume de Naples, qui avait appartenu à la maison d'Anjou, dont il était héritier. Charles VIII, ardent et brave, accueillit avec empressement la pensée de cette entreprise, et, pour écarter toute guerre qui aurait pu l'entraver, il rendit au roi d'Aragon la Sardaigne et le Roussillon, lui fit une remise de 300,000 écus qu'il devait, stipulant pour toute condition qu'il ne porterait aucun secours à la branche aragonaise qui régnait à Naples. Charles, après un traité secret avec Ludovic Sforce, usurpateur de Milan, partit à la tête d'une armée de trente mille hommes, sans argent et sans armée de réserve. Après un séjour forcé à Ast, où la petite-vérole le retint, il emprunta les diamans de la duchesse de Savoie pour procurer des vivres à ses soldats, et marcha en avant, soumettant l'Italie par sa seule présence. Il entra à Florence le 14 novembre 1494, s'arrêta à Sienne, où on lui rendit les plus grands honneurs, et gagna la campagne de Rome, où il fit son entrée, à la lueur des flambeaux, par la porte Flaminienne,

le 21 février 1495. Cette conquête facile, opérée en quatre mois, s'explique par les divisions qui régnaient entre les divers états d'Italie; ces divisions les empêchèrent de songer à la résistance : *la furia francese*, comme ils disaient, les terrifia. Le pape Alexandre VI, retranché d'abord au château Saint-Ange, capitula bientôt; il accorda à Charles le droit de souveraineté dans la métropole du monde chrétien, l'investit du royaume de Naples, et le couronna empereur de Constantinople. Les portes de Capoue et de Naples s'ouvrirent devant le roi de France. Il fit une entrée triomphale dans cette dernière ville, revêtu des ornemens impériaux, et prenant le titre d'empereur d'Orient. Mais, pendant qu'il commandait ainsi en vainqueur dans Naples, le pape, le duc de Milan, la république de Venise, Ferdinand d'Aragon, Isabelle de Castille, se liguaient secrètement pour s'opposer à son retour en France, et lui arracher les fruits de son triomphe. Charles partit de Naples le 21 mai, disséminant derrière lui ses troupes dans des places fortes qu'il tenait imprudemment à garder, et il n'avait plus que huit mille hommes lorsqu'il arriva devant l'armée des confédérés, qui lui fermait le passage, forte de quarante mille soldats. La bataille

fut livrée, le 6 juillet, à Fornoue, village près de Plaisance. Le roi y déploya la plus noble bravoure, s'engageant avec intrépidité au milieu des ennemis. Les Français, excités par son exemple, remportèrent la victoire, et purent continuer leur retraite. Charles rentra en France avec ce qui lui restait de ses troupes; mais sa conquête lui fut aussitôt ravie, et Ferdinand d'Aragon rentra en maître dans cette ville de Naples où Charles n'avait régné qu'un jour.

Charles VIII, revenu en France, songeait déjà à une nouvelle expédition pour reconquérir l'Italie. Le duc d'Orléans, qui avait des droits sur le duché de Milan, devait la commander; mais, le roi ayant perdu ses trois fils, et sa santé s'affaiblissant de jour en jour, le duc d'Orléans sentit combien il était important pour lui de ne pas s'éloigner, et il ne repassa point les Alpes.

Les plaisirs, le travail et les fatigues avaient épuisé la complexion délicate de Charles; il languissait à la fleur de l'âge; il cherchait, mais en vain, à se ranimer par de fréquens exercices; il aimait surtout à jouer à la paume. Le 7 avril 1498, plusieurs gentilshommes voulurent lui donner le spectacle d'une grande partie de ce jeu dans les fossés du château d'Amboise. Comme il descendait avec la reine, il

se frappa le front contre la porte d'une vieille galerie (1) mal entretenue qui avait vue sur les fossés; il assista au jeu sans paraître plus souffrant, et causa même avec abandon avec plusieurs personnes de sa cour; mais à la fin de la partie il se sentit tout-à-coup incommodé, perdit la parole, et tomba à la renverse dans cette même galerie (il était deux heures après midi). On l'y coucha sur une misérable paillasse. Il recouvra trois fois l'usage de la voix, balbutia des paroles religieuses, et expira à onze heures du soir, neuf heures après sa chute. Il était dans la vingt-huitième année de son âge, et la quinzième de son règne. Il fut profondément regretté d'Anne de Bretagne, qui refusa pendant plusieurs jours de prendre aucune nourriture. Le deuil fut général. C'était un juste hommage rendu à sa douceur, à sa bonté, à ses aimables qualités, qui l'avaient fait chérir de tous. Un sommelier et un archer de ses gardes tombèrent, dit-on, morts de douleur en apprenant qu'il venait d'expirer.

Les historiens ne sont pas d'accord sur le portrait de ce roi. Guichardin, D'Auvigny et le P. Daniel, le dépeignent comme fort laid, sans dignité,

(1) La galerie *Haque-le-Bac*. Voyez Philippe de Comines.

sans noblesse dans les manières. Brantôme dit, au contraire, qu'il avait le visage beau, doux et agréable. Charles était d'une petite taille, mais, comme il était plein de valeur, on lui donna pour devise ce vers latin qu'on attribue à un de ses contemporains :

« Major in exiguo regnabat corpore virtus. »

Il avait un grand respect pour les femmes. On cite un trait qui fait honneur à sa vertu : lorsqu'il était à Ast, il trouva un soir dans son appartement une jeune fille très-belle que ses courtisans avaient achetée pour les plaisirs de leur maître. Cette fille, en fondant en larmes, le supplia de ne pas la déshonorer. Charles manda ses parens, qui étaient pauvres, et leur rendit leur fille avec une dot.

Ce prince fut enlevé trop tôt; il avait de sérieux et d'utiles projets : il voulait mettre en bon ordre la justice et les finances, diminuer la taille et vivre de son domaine. « Il avoit mis sus une audience » publique où il escoutoit tout le monde, et par espé- » cial les pauvres, » dit Philippe de Comines. L'Italie et Naples étaient dans tous ses rêves d'ambition et de gloire; on dit même qu'il voulait aller conquérir l'empire d'Orient et s'en faire couronner roi. « Mais, ajoute Brantôme, la mort par trop cruelle » le prévint et l'en engarda. »

30.

ANNE DE BRETAGNE,

REINE DE FRANCE.

(D'après un portrait du temps qui est au Musée Royal.)

Anne de Bretagne, fille et héritière du duc François II et de Marguerite de Foix, naquit à Nantes, le 26 janvier 1476.

Sa beauté, les qualités de son esprit, la noblesse de son caractère, la firent rechercher de bonne heure en mariage par le seigneur d'Albret, par Maximilien, roi des Romains, et par le duc d'Orléans, depuis Louis XII. Ce dernier était celui qu'elle paraissait affectionner le plus : son amabilité, sa bravoure, les grâces de sa personne avaient fait impression sur son cœur, lorsque, vaincu à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, il fut fait prisonnier. Le duc François mourut : Anne, âgée de quatorze ans, recueillit le duché de Bretagne. Le désir d'obtenir la main d'une si riche héritière di-

visa les seigneurs bretons. Le maréchal de Rieux soutenait les prétentions d'Alaric d'Albret; mais Anne, pour s'y soustraire, appela à son aide le roi d'Angleterre. Charles VIII, offensé de cette démarche, fit marcher une armée contre elle. Anne eut recours alors à Maximilien d'Autriche, qui ne consentit à lui prêter son appui qu'à la condition de l'épouser. Ce mariage eut lieu par procuration (1). Charles VIII, roi de France, alarmé de cette alliance, songea lui-même à devenir son époux. Le duc d'Orléans, pour prix de sa liberté, plaida la cause du monarque auprès de la princesse, et les théologiens achevèrent de triompher de ses scrupules.

Le mariage eut lieu à Langeais (2), le 16 décembre 1491. Si le contrat fut en plusieurs points favorable aux Bretons, il leur fut très-onéreux en ces deux articles : « que, le roi venant à mourir sans » enfans, Anne serait obligée d'épouser son succes- » seur à la couronne, et que, si elle le précédait » au tombeau, le duché demeurerait aux rois de » France. »

(1) Mézeray dit : « Il l'épousa par l'entremise de Volfan, baron de Pol- » hart en Autriche, qui, pour accomplir les cérémonies de ce mariage futur, » mit une jambe dans son lit. »

(2) Ce beau château était situé sur les bords de la Loire, à cinq lieues de Tours. On en voit encore les ruines.

Après la célébration des noces, on la conduisit en grande pompe à Saint-Denis, où elle fut sacrée reine de France. Ses charmes et son amabilité captivèrent entièrement le cœur du roi; elle s'en fit chérir et respecter.

Pendant son expédition à Naples, ce fut elle qui gouverna le royaume, et on n'eut qu'à se louer de son habileté.

Lorsque Charles VIII mourut à Amboise, elle fit éclater la douleur la plus profonde. « Elle gemit, » soupira, pleura, dit d'Avrigny, et refusa pendant » plusieurs jours de prendre aucune nourriture. Et, » voulant témoigner combien elle était sensible à » la perte qu'elle venait de faire, elle s'habilla de » noir, contre la coutume des reines de France, qui » portent le deuil en blanc. »

Après la mort du roi, Anne se retira en Bretagne, où elle avait conservé tous les droits souverains; elle assembla les états à Rennes, et rendit plusieurs ordonnances dont on admira la sagesse. A peine avait-elle passé trois mois dans le veuvage, que Louis XII, qui venait de monter sur le trône, invoqua la clause du traité; mais il était marié avec Jeanne, seconde fille de Louis XI. L'amour et la politique trouvent aisément chez un roi des prétextes

pour aplanir les embarras : Jeanne fut répudiée, et, le 8 janvier 1499, Louis XII épousa à Nantes la veuve de Charles VIII.

De leurs enfans, deux filles vécurent seulement : l'aînée, Claude de France, fut mariée au duc d'Angoulême, depuis François I. Ce mariage réunit pour toujours la Bretagne à la couronne de France (1).

Anne aimait tendrement Louis XII : elle lui en donna surtout les preuves les plus touchantes dans trois grandes maladies pendant lesquelles elle ne le quitta ni le jour ni la nuit.

Anne avait une volonté ferme, et son second époux y cédait souvent, « pour ce que, disait-il, il » faut souffrir beaucoup d'une femme quand elle » aime son honneur et son mari. » Il lui résista cependant dans quelques circonstances, entre autres dans celle où, pour lui rappeler qu'elle était femme et qu'elle ne devait pas ordonner en affaires graves, il lui cita l'apologue des *Biches* qui avaient perdu leurs cornes parce qu'elles avaient voulu commander aux cerfs. Il la chérissait d'un amour sincère et fidèle. S'il l'appelait quelquefois *sa Bretonne* en riant, il l'honorait à tel point que jamais

(1) « Anne avait épousé Louis XII à la condition qu'en cas qu'elle mourût sans enfans le duché retournât aux héritiers de sa maison. »

prince étranger ou ambassadeur ne fut reçu à sa cour qu'il ne le priât d'aller faire sa révérence à la reine.

Louis XII, qui aimait les comédies, parce qu'il y apprenait, disait-il, des vérités qu'on aurait craint de lui dire en face, ayant su un jour que les clercs de la Basoche jouaient une parade où ils parlaient de lui un peu légèrement, ne s'en offensa pas; mais il défendit qu'un seul mot y fût prononcé sur la reine.

Cette princesse mourut de la pierre au château de Blois, le 13 février 1513, dit Mézeray, le 9 janvier 1514, dit Moreri. Son corps fut porté dans l'église de Saint-Sauveur de Blois, de là conduit à Saint-Denis avec la plus grande pompe. « Et y fit » faire le roy, dit Fleurange, une tombe de marbre » blanc, la plus belle que je vis oncques, sur la- » quelle a une épitaphe gravée telle qui s'en suit :

« La terre, monde et ciel ont divisé madame
» Anne qui feust des roys Charles et Louis la femme.
» La terre a pris le corps qui gîst sous ceste lame :
» Le monde aussi retient sa renommée et fame,
» Perdurable à jamais sans être blasmée dame,
» Et le ciel pour sa part a voulu prendre l'âme. »

Ses obsèques avaient été magnifiques. Brantôme en donne les détails exacts, d'après un volume d'une vieille histoire de France, qu'il *avait trouvé traînant*

dans un cabinet. Ce vieux livre disait aussi : « Ceste » reyne estoit une honorable et vertueuse reyne, » et fort sage, la vraye mère des pauvres, le sup- » port des gentilshommes, le recueil des dames et » damoiselles et honnestes filles, et le refuge des » savans hommes : aussi tout le peuple de France » ne se put saouler de la plorer et regretter. »

Le roi eut tant de douleur de sa mort, qu'il en manqua mourir au château de Vincennes ; il garda le deuil fort long-temps avec toute sa cour ; et il ne recevait nul ambassadeur qu'il ne fût habillé de noir. Aussi, quoiqu'il eût épousé en troisièmes noces, par raison d'état, Marie, sœur du roi d'Angleterre, il conserva toujours le souvenir de sa chère Anne, et voulut être enfermé dans le même tombeau.

Le cœur d'Anne, comme le voulait son testament, avait été envoyé en Bretagne, dans un vase d'or, surmonté d'une couronne d'or, sur laquelle étaient gravés entre autres ces deux vers :

« Cœur de vertus orné
» Dignement couronné ! »

« Il repose, dit Mézeray, dans l'église des Carmes, » à Nantes, sous la même voûte où gisent les corps » du duc son père et de Marguerite de Foix sa mère. »

Anne était belle, grande et très-gracieuse, quoiqu'un peu boiteuse (1). Elle avait une âme élevée, un esprit droit, une vertu et une prudence rares; ces nobles qualités se rehaussaient d'une magnificence et d'une générosité sans égales. Le train de sa maison était splendide; comme nos anciens rois, elle donnait des tournois où elle distribuait elle-même, aux plus adroits chevaliers, des prix d'une grande valeur. Elle aimait l'éclat et la représentation, elle s'entoura d'un grand nombre de demoiselles de qualité, qui prirent le titre de *filles d'honneur de la reine.*

C'est la première de nos reines qui, outre cent gentilshommes, eut encore des gardes à elle : ces gardes étaient presque tous des Bretons; ils se plaçaient ordinairement pour l'attendre sur une petite terrasse du château de Blois, qu'elle avait elle-même surnommée *le Porche aux Bretons.*

Libérale et pieuse, elle employait en bonnes actions tout le revenu de son duché qu'elle s'était réservé; elle faisait des présens aux officiers que le sort avait maltraités; elle secourait un nombre immense de pauvres; elle encourageait les lettres et les

(1) « Il est vrai qu'elle avait un pied plus court que l'autre le moins du » monde, car on s'en apercevait peu et malaisément. » (Brantôme.)

arts. Jean Marot fut son secrétaire et son poète en titre; elle lui ordonna de suivre Louis XII dans ses expéditions de Gènes et de Venise, avec mission de les célébrer; ce qu'il fit dans deux poèmes intitulés, l'un *Voyage de Gènes*, l'autre *Voyage de Venise*.

Il existe à la bibliothèque du roi un livre d'*heures* d'Anne de Bretagne, qui atteste encore son goût éclairé pour les arts. Ce livre est décoré de figures peintes avec soin, et toutes les marges sont enrichies de charmans dessins. Elle dépensait son revenu avec tant d'ordre, que son trésor n'était jamais vide. Aussi, en 1501, lors de la guerre des chrétiens contre les Turcs, elle équipa douze vaisseaux à ses frais. D'une religion solide et vraie, elle donna aux dames les plus vertueuses de sa cour l'ordre de la *Cordelière*, ordre qu'elle institua en l'honneur des cordes dont Jésus-Christ fut lié dans sa passion. Elle fit bâtir le couvent de *l'Observance* à Lyon, et donna son vieil hôtel de Bretagne, dit le château de Nigeon, près de Chaillot, pour y élever un monastère.

Tant de vertus sur le trône avaient rendu la reine Anne l'idole des Français, ils partagèrent sincèrement la douleur que sa perte causa à Louis XII.

31.

JEAN DE BOURBON II,

COMTE DE VENDÔME.

C. M.

Jean de Bourbon II, comte de Vendôme, seigneur d'Épernon, de Mondoubleau, de Montoire, de Lavardin et de Bonneval; fils aîné de Louis de Bourbon, comte de Vendôme, et de Jeanne de Laval; marié, le 9 novembre 1454, à Isabelle de Beauvau, dame de Champigny et de la Roche-sur-Yon, avait les grâces et le courage de ses ancêtres; il servit vaillamment aux siéges de Rouen et de Bordeaux, fut créé chevalier à celui de Fronsac, combattit avec intrépidité à côté de Louis XI, à la bataille de Montlhéri, en 1465; assista, en 1469, à l'assemblée des grands du royaume, réunis par Louis XI à Amboise, pour résoudre la guerre contre les Anglais; et mourut à Lavardin, près Vendôme, le 6 janvier 1477.

32.

GILBERT DE BOURBON,

COMTE DE MONTPENSIER.

C. M.

Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, archiduc de Sessa, vice-roi du royaume de Naples, dauphin d'Auvergne, etc., fils aîné de Louis de Bourbon I, comte de Montpensier, et de Gabrielle de la Tour sa seconde femme; marié, le 24 février 1481, à Claire de Gonzague, fille de Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue, et de Marguerite de Bavière.

C'est le père du connétable Charles de Bourbon.

Il eut contre le duc de Bourbon, Pierre, un procès pour faire reconnaître ses droits à la succession de la branche aînée : Pierre, par un traité signé à Chinon, le 19 mars 1488, consentit que, s'il venait à mourir sans enfans mâles, tous ses biens substitués passassent à la branche de Montpensier.

La France n'avait pas de chevalier plus intrépide. A l'âge de vingt-deux ans, il avait gagné, contre la noblesse et les communes de Bourgogne, les combats de Bussy et de Cluny; depuis, il soutint sa réputation de bravoure en Guienne, en Bretagne, en Italie, où il remplissait les fonctions de connétable sans en avoir le titre. Mais l'activité, le premier talent de la guerre, lui manquait. « Mon-
» seigneur de Montpensier (dit Comines) était bon
» chevalier et hardi, mais peu sage; il ne se levait
» qu'il ne fût midi. »

En 1494, Charles VIII le déclara vice-roi du royaume de Naples, et érigea pour lui la ville de Sessa en archiduché.

Ses derniers jours ne furent pas heureux. Après avoir essayé de conserver à son roi la conquête de Naples, il fut obligé de signer à *Attela* un traité ignominieux; il fut conduit en captif dans cette même ville de Naples où il avait exercé une autorité royale; enfin il mourut de douleur, ou de poison, à Pozzuolo, et fut enterré sans pompe sur le bord de la mer.

L'aîné de ses fils, Louis, mourut de chagrin, dans la même ville, sur le tombeau de son père.

33.

CLAIRE DE GONZAGUE.

C. M.

Claire de Gonzague, comtesse de Montpensier, fille de Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue, et de Marguerite de Bavière; mariée le 24 février 1481, à Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, fils aîné de Louis de Bourbon I, comte de Montpensier, et de Gabrielle de la Tour, sa seconde femme; morte le 2 juin 1503.

34.

FRANÇOIS DE BOURBON,

COMTE DE VENDÔME.

C. M.

François de Bourbon, comte de Vendôme, de Saint-Paul, de Conversan, de Marle et de Soissons, vicomte de Meaux, châtelain de Lille, seigneur d'Épernon, de Gravelines, de Dunkerque, de Ham, etc.; fils aîné de Jean de Bourbon II, comte de Vendôme, et d'Isabelle de Beauveau; né en 1470; marié au château de Ham, le 8 septembre 1487, à Marie de Luxembourg, comtesse de Saint-Paul, etc., veuve de Jacques de Savoie, comte de Romont, et fille unique et héritière de Pierre de Luxembourg II, comte de Saint-Paul, et de Marguerite de Savoie; accompagna le roi Charles VIII en son expédition d'Italie, à la conquête du royaume de Naples; combattit vaillamment à la bataille de Fornoue, et mourut de maladie à Verceil, le 3 octobre 1495.

A son lit de mort, il consolait ses amis affligés. Il écrivit au roi : « Je vous dis adieu, en vous recom-
» mandant trois choses principalement après ma
» mort : premièrement ma pauvre âme, ma très-
» bonne amie et loyale femme et mes petits enfans.»

Charles VIII donna des larmes à sa mémoire, et la France partagea la douleur du monarque. Les historiens contemporains ne tarissent pas sur les louanges du bisaïeul d'Henri IV. « C'était (dit l'un
» d'eux) *l'escarboucle* des princes de son temps en
» beauté, bonté, humanité, sagesse, douceur et bé-
» nignité. » Il était venu en poste à Fornoue (remarque Comines) parce qu'il devait y avoir bataille, car il n'avait point fait le voyage avec le roi.

Charles VIII lui fit faire des obsèques magnifiques.

35.

LOUISE DE SAVOIE,

DUCHESSE D'ANGOULÊME.

Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, d'Anjou, de Nemours, fille aînée de Philippe II, duc de Savoie, et de Marguerite de Bourbon, sa première femme, née le 11 septembre 1476; mariée, le 14 février 1487, à Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, dont elle eut François I, roi de France, et Marguerite de Valois, reine de Navarre.

S'il fallait en croire les poètes du temps, Louise de Savoie aurait été *l'Olympe de toutes les grâces, le paradis de toutes les vertus, l'escarboucle du trône.....* Leur reconnaissance a magnifiquement béni la main qui les avait protégés sous un prince qui se faisait gloire d'aimer et de cultiver les lettres; mais l'histoire, plus sincère que la poésie, ne peut rendre le même hommage à cette princesse. L'éclat de la couronne que la mort de Louis XII

avait fait tomber sur la tête de François I, son fils, avait ébloui ses yeux. Son ambition, qui aspirait à gouverner et son fils et le royaume, ne pouvait voir sans jalousie l'ascendant que la comtesse de Châteaubriant avait pris sur le cœur du roi; et c'est au désir d'abaisser le crédit de cette favorite qu'on attribue la conduite de Louise de Savoie dans l'affaire du Milanais.

Lautrec, frère de la comtesse de Châteaubriant, commandait dans le Milanais pour le roi de France. François-Marie Sforce, soutenu par l'empereur, leva une armée d'Italiens et d'Allemands pour l'en chasser; Lautrec avait sous ses ordres dix mille Suisses qui demandaient à grands cris de l'argent ou le combat. « Eh bien! combattez donc, » répond le général. On se battit à la Bicoque en 1522. Les Français, abandonnés par les Suisses, ne furent pas heureux, et Lautrec revint en France. Le roi se refusait à le voir; il ne le reçut que sur les vives instances de la comtesse de Châteaubriant: « Que voulez-vous? lui dit-il; puis-je voir d'un bon » œil un homme coupable de la perte de mon du- » ché de Milan? — Sire, répondit Lautrec, j'ose » dire à votre majesté que c'est elle seule qui en est » cause. Votre gendarmerie a servi dix-huit mois

» entiers sans recevoir un sou de votre épargne.
» Les Suisses, dont vous connaissez le génie, n'ont
» point été payés. Ma seule adresse les a retenus plu-
» sieurs mois dans votre armée, menaçant toujours
» de quitter. Ils m'ont forcé à donner un combat
» sanglant. J'en prévoyais l'issue, mais j'ai dû le ha-
» sarder malgré le peu d'apparence de succès ; voilà
» tout mon crime. — Eh quoi ! reprend le roi tout
» surpris, n'avez-vous pas reçu quatre cent mille du-
» cats que j'ai donné ordre de vous envoyer ? — J'en
» ai reçu les lettres, répond Lautrec, mais l'argent
» n'est pas venu. » François I fait appeler le surinten-
dant des finances, Jacques de Baulne, seigneur de
Samblançay, qu'il honorait de toute sa confiance,
et qu'il appelait ordinairement son *père*. Le surin-
tendant répond qu'il n'a pas envoyé l'argent en
Italie, parce que *madame sa mère a exigé qu'il le
lui donnât, se chargeant de pourvoir à tout*, et
qu'il a sa quittance. Le monarque eut avec sa mère
une explication, dans laquelle on prétend qu'elle
nia avoir reçu l'argent. Elle avait, dit-on, fait retirer
sa quittance des cartons de Samblançay par un
nommé Gentil, commis de confiance du surinten-
dant, qui était amoureux d'une des femmes de la
duchesse d'Angoulême. Ce qui donna à ce fait de

la probabilité, c'est que ce Gentil fut pendu quelque temps après sous de légers prétextes. Samblançay eut le même sort. Sans doute il avait eu le tort grave de faire passer par les mains de la mère du roi les fonds destinés à l'armée d'Italie; mais cette princesse, qui lui avait persuadé qu'elle était autorisée par le roi à lui faire cette demande, aurait au moins dû employer tout son crédit pour le sauver. Elle le laissa périr, croyant que sa condamnation, en le présentant comme coupable aux yeux du peuple, l'absoudrait elle-même de sa faute, et la délivrerait de ses remords !

Louise de Savoie, qui ne savait pas commander à ses passions, devint plus fatale encore au royaume dans une autre circonstance. Elle aimait le connétable Charles de Bourbon, qui s'était marié avec Suzanne de Bourbon, sa cousine. Tant que cette princesse vécut, la duchesse d'Angoulême retint dans les bornes d'une galanterie inactive son penchant pour le connétable; mais, après la mort de Suzanne, elle déclara son amour et offrit son cœur et sa main à Charles de Bourbon. Ce prince, qui était plus jeune qu'elle de douze ans, ne fut pas séduit par ses empressemens, et mêla, dit-on, quelques railleries à ses refus.

« Or, dit Mézeray, comme il n'est point d'injure » plus outrageante contre ce faible sexe que le refus » de ses poursuites, la régente, outrée des mépris » de Bourbon, se portant à une extrême vengeance, » le poussa aussi à un extrême désespoir. »

En effet, la duchesse lui fit intenter un procès pour la succession de sa femme, morte sans enfans. Le connétable, indigné de ces persécutions, auxquelles François I, qui était jaloux de Bourbon, n'était pas étranger; effrayé, d'ailleurs, de l'alternative d'être ruiné ou de devenir malgré lui l'époux d'une femme qu'il n'aimait pas, n'écouta que trop facilement la voix de Charles-Quint, qui l'appelait à la vengeance : mais, si la France a perdu ce héros, c'est à la duchesse d'Angoulême qu'elle doit demander compte de tout le sang français que l'épée victorieuse du connétable a fait répandre en guidant les Espagnols, soit à Rebec, où fut tué Bayard, soit à Pavie, où François I fut fait prisonnier.

Cette princesse mourut à Gretz, en Gâtinois, le 22 septembre 1531.

36.

LOUIS XII,

ROI DE FRANCE.

Louis XII, roi de France, surnommé *le Juste* et *le Père du peuple*, né à Blois, le 27 juin 1462, de Charles, duc d'Orléans, et de Marie de Clèves; marié en 1476 à Jeanne de France, fille de Louis XI; en secondes noces, à la reine Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII; en troisièmes noces, à Marie d'Angleterre, fille de Henri VII.

Ce prince, n'étant encore que duc d'Orléans, passait pour un des seigneurs les plus aimables et les plus galans du royaume : dans les jeux et les tournois qui eurent lieu à l'époque du sacre de Charles VIII, il remporta le prix sur tous les chevaliers. Son adresse, ses grâces, son courage, attirèrent sur lui les applaudissemens de toute la cour, et, dit-on, les regards d'Anne de France, fille de

Louis XI et dame de Beaujeu. Le dépit de n'avoir pas été chargé de la tutelle du roi et de l'administration de l'état, qu'il réclamait comme premier prince du sang, le fit mettre à la tête de la ligue formée contre madame de Beaujeu. Le sort des armes ne lui fut point favorable : fait prisonnier, par Louis de la Trémouille, à la bataille de Saint-Aubin, transporté de prison en prison, enfermé pendant la nuit dans une cage de fer, relégué enfin dans la grosse tour de Bourges, il y demeura trois ans : ce fut Charles VIII, qui, à l'insu de madame de Beaujeu, vint briser ses fers. Il accompagna le monarque, dont il était très-aimé, dans son expédition d'Italie, en 1495. Parvenu au trône en 1498, il proclama l'oubli du passé : « Ce n'est pas, disait-il » à ses courtisans, qui lui conseillaient la ven- » geance, ce n'est pas au roi de France à venger les » injures faites au duc d'Orléans. » Il composa son conseil d'hommes vénérables, amis de la justice, et choisit pour premier ministre Georges d'Amboise, qui, après avoir partagé ses malheurs, lui avait rendu de grands services. Appelé, du chef de son aïeule, Valentine Visconti, à succéder au duché de Milan, il passa les Alpes pour revendiquer ses droits contre l'ambitieux Ludovic Sforce. La con-

quête du Milanais, confiée au maréchal Trivulce, fut l'affaire de quinze jours, et le roi fit son entrée à Milan le 6 octobre 1499.

L'année 1506, il reçut aux états de Tours, par l'organe de *Bricot*, le titre de *Père du peuple*, qui fut accueilli par des applaudissemens unanimes : ce glorieux surnom lui a été conservé par la postérité.

En 1509, il gagna en personne, sur les Vénitiens, la bataille d'Agnadel, où il montra une valeur qui allait jusqu'à la témérité. « Que ceux qui ont » peur, disait-il à ses officiers, se mettent der- » rière moi ! » Ayant poursuivi les fuyards jusque sur les bords de la mer, il fit tirer cinq volées de coulevrines, à coups perdus, sur Venise, « afin, ob- » serve Brantôme, qu'il fût dit dans l'avenir que le » roi Louis XII avait canonné la ville imprenable. »

Après la bataille de Ravenne, si funeste et si glorieuse pour Gaston de Foix en 1512, celle de Novare, perdue par la Trimouille en 1514, et la *journée des éperons*, Louis XII passa deux traités, l'un avec Léon X, l'autre avec Henri VII, roi d'Angleterre, dont il épousa la fille, princesse aimable et vive, et se livra aux douceurs de la paix et aux charmes d'un nouvel hyménée. On dit que, pour plaire à sa jeune épouse, il changea sa manière de

vivre : car, « où il souloit dîner à huit heures, il » convenoit qu'il dînât à midi; où il souloit se cou- » cher à six heures du soir, souvent se couchoit à » minuit. » Les fêtes de son mariage durèrent six semaines : à peine furent-elles achevées, « que le » bon roi (dit Mézeray) finit sa vie, par manière de » dire, dans son lit nuptial, et passa des joies de ce » monde à celles du paradis. » Il mourut au palais des Tournelles, le 1er janvier 1515, à l'âge de cinquante-trois ans.

A sa mort, les crieurs de corps disaient le long des rues, en sonnant leurs clochettes : « Le bon » Louis, père du peuple, est mort! » et le peuple répondait à ces cris par ses larmes.

Louis XII avait bien mérité cet hommage de deuil et d'affection. Le bonheur de son peuple était l'objet de tous ses vœux : il diminua les impôts, adoucit la rigueur des lois, veilla au maintien de la justice, et « ôta la pillerie des gens d'armes. » Son économie ayant un jour excité quelques railleries parmi les courtisans, il dit : « J'aime mieux voir les » courtisans rire de mon avarice que le peuple » pleurer de mes dépenses. » Son axiome favori était « qu'un bon pasteur ne saurait trop engrais- » ser son troupeau. » On a blâmé ce prince d'avoir

mis trop de franchise et de loyauté dans ses rapports politiques avec les autres souverains, et de s'être laissé tromper par Alexandre VI et par l'artificieux Ferdinand; mais « il aimait mieux perdre, » s'il le fallait, un royaume, dont la perte, après » tout, pouvait se réparer, que de perdre l'honneur » qui ne se répare point. » Il aimait les lettres : Cicéron était son auteur favori. Sa piété n'avait rien d'affecté. « Il en est (disait-il un jour) des excom- » munications du pape comme de l'infidélité d'une » femme : c'est une chose terrible quand on s'en » soucie, ce n'est rien quand on ne s'en soucie » pas. » Sa dernière pensée se porta avec crainte pour l'avenir sur son successeur, François I : « Hé- » las! s'écria-t-il, nous avons travaillé en vain : ce » gros garçon gâtera tout! »

37.

MARGUERITE DE LORRAINE,

DUCHESSE D'ALENÇON.

C. M.

Marguerite de Lorraine, fille de Ferry, comte de Vaudémont, et d'Yolande d'Anjou, née en 1463, épousa, vers l'an 1488, le duc d'Alençon. On l'obligea, avant de passer le contrat, à renoncer à toute succession de père et de mère, échue ou à échoir : elle y renonça, moyennant une somme de cinquante mille livres une fois payée.

Elle passait sa vie dans les exercices de piété; pour complaire à ses inclinations, son époux lui fit bâtir, près de son palais, à Alençon, une maison de religieuses de sainte Claire, où elle se rendait lorsque le duc était à la cour. Devenue veuve en 1492, elle se retira au couvent d'Argentan, qu'elle avait fondé, et s'y engagea, en 1517, par les vœux de religion. Sa vie fut un modèle des vertus chrétiennes; elle y mourut le 1er novembre 1521.

C'est la tante de Claude I, duc de Guise.

Le tombeau de Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, ayant été ouvert le 19 octobre 1544, on trouva que son corps était entier; que ses yeux, sa bouche et ses oreilles étaient fermes : son cœur, séparé de son corps, parut sans corruption; il fut question d'en écrire au pape; mais on ne donna pas suite aux démarches projetées pour la canonisation de cette princesse.

38.

MAXIMILIEN I,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

Maximilien I, fils de Frédéric III, dit *le Pacifique* et d'Éléonore de Portugal, naquit le 22 mars 1459.

Il était dans le plus triste état de finances quand, en 1477, il épousa Marie, fille de Charles-le-Téméraire, héritière de Bourgogne. Quoiqu'il n'eût alors que dix-huit ans, il soutint avec avantage la guerre contre Louis XI, et l'obligea bientôt à signer une trève. Cette trève ne fut pas de longue durée. La lutte recommença, et Maximilien remporta, le 14 août 1479, la victoire de Guinegate (1), qui mit ses affaires dans le meilleur état; mais, le 25 mars 1482,

(1) « Le duc Maximilien y montra une extrême vaillance, et se tint, » pendant presque toute la bataille, au plus fort du danger. Dès la pre- » mière attaque, bien qu'il eût rompu sa lance en se heurtant contre un » homme d'armes, il abattit un franc archer, et fit lui-même prisonnier » un gentilhomme breton. » (Barante.)

sa femme Marie de Bourgogne mourut; les Flamands, le traitant d'étranger, lui ôtèrent l'éducation de ses enfans. Créé roi des Romains en 1486, il soumit quelque temps après la ville de Gand, et se fit déclarer tuteur de son fils et gouverneur de la Flandre; mais bientôt les Flamands s'en vengèrent par un soulèvement général. Maximilien, prisonnier dans Bruges, fut sur le point d'y être massacré, après avoir vu plusieurs de ses ministres décapités. Il n'échappa au péril qu'en renonçant à la tutelle de son fils et au gouvernement de Flandre.

Ce prince pensa à se remarier avec Anne de Bretagne, et l'épousa même par procureur en 1489; mais Charles VIII traversa ce mariage, et finit par épouser lui-même la duchesse Anne, renvoyant à Maximilien sa fille Marguerite, à qui Louis XI l'avait fiancé. Le roi des Romains indigné se ligua avec les rois d'Angleterre et d'Aragon pour faire la guerre à la France; mais, ses deux alliés ayant conclu la paix, il fut forcé peu après lui-même à accepter une trève.

En 1493, la mort de son père l'appela au trône impérial; il battit les Turcs, et épousa en secondes noces Blanche, sœur du duc de Milan, qui lui apporta une très-riche dot.

Les conquêtes de Charles VIII en Italie inquiétaient vivement Maximilien, et il se joignit à la ligue formée par le pape et les princes des divers états. Maximilien fit ensuite marcher seize mille hommes contre les cantons suisses réunis, qui refusaient obéissance à la maison d'Autriche; mais, manquant de vivres, il fut forcé de retirer ses troupes et de reconnaître l'indépendance helvétique.

L'archiduc Philippe son fils, dont Louis XII avait caressé l'ambition, finit par obtenir que Maximilien se réconciliât avec la France.

Excité par son imagination hardie et aventureuse, l'empereur voulut bientôt se mettre à la tête d'une croisade, et les préparatifs s'en faisaient activement quand une guerre lui survint contre le fils de l'électeur palatin et l'électeur lui-même.

En 1508 eut lieu la ligue de Cambrai suscitée par Jules II; Maximilien en fit partie. Après s'être allié à la France contre les Vénitiens, il se retourna contre elle, cédant aux instigations du roi d'Aragon, qui lui faisait entrevoir la possession du Milanais et la papauté.

Le trône de saint Pierre était depuis quelque temps le rêve de l'empereur. Pendant une maladie de Jules II, il en vint presque à engager les orne-

mens impériaux pour avoir les moyens d'acheter les voix du conclave (1). Jules II rétabli, il essaya d'en obtenir le titre de coadjuteur du saint-siége; mais le pape ne fit que s'amuser de cette ambition bizarre.

Après la mort de Jules II et l'élection de Léon X, Maximilien engagea contre la France le roi d'Angleterre Henri VIII, et combattit sous lui au siége de Térouane, en qualité de volontaire, avec une paie de cent écus par jour; il défit complètement, le 16 août 1513, quatorze cents hommes d'armes qui cherchaient à introduire des vivres dans la ville. Cette déroute de Guinegate fut appelée la *journée des éperons*.

Ce prince avait une haine profonde contre la France: pour l'exciter perpétuellement, il avait un registre qu'il nommait son *livre rouge*, où il écrivait toutes les mortifications qu'il essuyait de la France, et il le relisait souvent. Cette pensée de vengeance ne l'empêchait pas d'élever au-dessus de tous les autres le trône français. Il disait que, « s'il était » Dieu, et qu'il eût deux fils, le premier serait Dieu » et le second roi de France. »

(1) Il voulait être pape, devenir prêtre et être adoré comme un saint après sa mort. C'est ce que prouve sa lettre à sa fille Marguerite, publiée par Godefroy, et datée du 18 septembre 1511.

François I avait succédé à Louis XII; il avait gagné la bataille de Marignan, et revendiquait les droits de la France sur le Milanais. Maximilien, appelé en secret par le pape, et jaloux de reprendre sa puissance en Italie, accourt assiéger Milan: sa victoire paraissait certaine; mais les Suisses, qu'il commandait, se mutinèrent, parce qu'il ne pouvait leur payer leur solde: *Point d'argent, point de Suisses!* Il se vit obligé de se retirer.

Maximilien mourut à Lens, le 12 janvier 1519, pour avoir mangé avec excès du melon. Une chose singulière, c'est que son frère Frédéric III était mort de la même imprudence.

Le corps de Maximilien fut inhumé, selon sa volonté, sous un autel de l'église de Neustadt; il fut ensuite transféré à Inspruck dans un magnifique mausolée, élevé par Ferdinand I. Fleurange, dans ses mémoires, raconte comme chose fort étrange que cet empereur voyageait toujours avec un coffre où l'on croyait renfermés des objets de grande importance, et qui n'était que le cercueil où il voulait être enseveli.

Ce prince laissa de Marie de Bourgogne deux enfans, Philippe, qui épousa Jeanne d'Espagne et qui fut père de Charles-Quint, et Marguerite d'Autriche.

Maximilien signala son règne par plusieurs mesures utiles : il compléta la division de l'Allemagne en dix cercles, établit les conseils auliques, et abolit le terrible *tribunal secret* de Westphalie. C'est vers la fin de ce règne que le schisme de Luther se déclara.

Maximilien était d'une taille moyenne, mais bien fait, robuste et agile ; sa physionomie était mâle et expressive, et ses manières avaient de l'élégance. Il joignait à ces avantages physiques les plus nobles qualités de l'esprit : il était affable, bienfaisant; il parlait facilement le latin, l'allemand et le français. Pendant son enfance on l'avait surnommé *le Muet* à cause d'une grande difficulté qu'il avait à articuler; mais par ses efforts il avait triomphé de ce défaut. Il était loin d'être étranger aux sciences, aux arts et aux lettres; il les cultivait et les protégeait. Il composa, outre quelques poésies, des traités sur plusieurs branches des connaissances humaines, et l'on peut croire aussi de lui des mémoires sur sa vie (*Weiss. Kunig.*) publiés par un de ses secrétaires, Marc Treitz Saurwein. Il était d'une intrépidité, d'un courage étonnans; ses faits d'armes et plusieurs traits de sa vie sont là pour le prouver (1).

(1) A Worms un chevalier français, Claude de Batre, porta un défi à tout

Il était aussi habile que brave. Il introduisit beaucoup de perfectionnemens dans l'art de la guerre. Son irrésolution, le peu de suite de ses projets, sa légèreté, sa prodigalité furent des défauts qui firent tache sur ce noble caractère.

Voici comment en parle Olivier de la Marche, *à propos des surnoms attribués à l'empereur Maximilien d'Autriche.* « Puisque donques je trouve » cet acier plus noble qu'autre matière dont on » puisse forger ne mettre en œuvre, je demeure » qu'il aura le nom de Maximilien cueur d'acier. » Quantes paroles semées haineusement contre lui » par ce noble roy, endurées et ouies? ce que » courageusement et de grande vertu il a porté et » soutenu sans se démettre, pleyer, n'amoindrir » non plus que l'acier dont je fay comparaison. » Quants heurts de guerre, quantes batailles et » rencontres il a soustenus et portés en sa per- » sonne? et mesmement avant de ses sujets? »

Allemand qui oserait le combattre. Maximilien, sans se faire connaître, descendit dans la lice, et ne releva sa visière qu'après l'avoir vaincu.

39.

MARIE DE BOURGOGNE,

ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire, et d'Isabelle de Bourbon, seconde femme de ce prince, naquit à Bruxelles le 13 février 1457.

Charles ayant été tué au siége de Nancy, elle resta héritière de tous ses états à l'âge de vingt ans. Louis XI repoussa l'offre des ambassadeurs bourguignons qui la lui proposèrent à Péronne pour le dauphin Charles; ce fut un acte de mauvaise politique, car Marie porta plus tard à l'Autriche tous les états qu'elle possédait dans les Pays-Bas. Louis XI, qui convoitait le duché de Bourgogne, y fit entrer une armée; Marie lui envoya Hugonet et Imbercourt pour traiter avec lui; mais Louis en fit ses dupes, et se fit remettre Arras par leur ordre. De retour à Gand, ils trouvèrent le peuple soulevé et

la princesse prisonnière. Louis XI, qui voulait s'en défaire, les accusa bientôt eux-mêmes d'être d'accord avec les ennemis du pays. Ils furent mis à la torture et condamnés à mort. En vain Marie, en deuil et les cheveux épars, se jeta-t-elle, pour les sauver, au pied de l'échafaud; ces deux fidèles sujets furent exécutés, et leur sang coula sous ses yeux. Rapportée évanouie dans son palais, elle sentit bientôt combien un époux lui était nécessaire pour la défendre.

Parmi une foule de concurrens, elle se décida pour l'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III. Le mariage eut lieu à Gand le 20 août. On dit que Maximilien était si pauvre qu'elle fut obligée de faire tous les frais de la noce. Elle vécut dans la plus grande affection avec son mari, et se fit chérir par sa douceur. La ville de Gand, qui lui avait causé d'abord une si profonde douleur par l'exécution de ses ministres, mit tous ses soins à lui faire oublier cet acte de vengeance.

Marie eut trois enfans : Philippe, père de Charles-Quint, né en 1478; Marguerite de Savoie, née en 1480, et François, né en 1481, et mort peu après sa naissance.

Elle était à Bruges, avec toute sa cour, lorsqu'elle

mourut d'une chute de cheval. M. de Barante (1) raconte ainsi l'accident qui la conduisit au tombeau : « Dans les commencemens de février, elle » voulut un jour se donner le divertissement de la » chasse à l'oiseau, et sortit avec sa suite pour voler » au héron. Pendant qu'elle suivait la chasse, sa ha- » quenée voulut passer par-dessus un tronc d'arbre » abattu, les sangles se rompirent, et madame Ma- » rie tomba avec rudesse sur ce bois. On la rap- » porta blessée dangereusement; mais on ne croyait » pas que sa vie fût en péril. Pour ne pas inquiéter » son mari, ou par pudeur, dit-on, elle ne laissa » pas les médecins panser la profonde blessure » qu'elle s'était faite. Le mal s'envenima; la du- » chesse devint de plus en plus malade, et trois » semaines depuis sa chute elle mourut, le 27 » mars 1482, à l'âge de vingt-cinq ans, après une » vie si courte et agitée par tant de malheurs, que » ne méritaient point sa douceur et son inno- » cence. »

Un superbe mausolée en bronze doré lui fut élevé, à côté de celui de son père, dans l'église de Notre-Dame à Bruges. Lorsque Louis XV s'arrêta de-

(1) Histoire des ducs de Bourgogne.

vant ces deux tombeaux, après la prise de cette ville, en 1745, il dit en montrant celui de Marie : « Voilà le berceau de toutes nos guerres. »

Marie était une des plus vertueuses et des plus belles personnes de son temps. Elle excellait dans la musique et chérissait les arts, qu'elle se plaisait à encourager de sa protection.

40.

PHILIPPE I,

DIT LE BEL,

ROI D'ESPAGNE.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

Philippe I, fils de Maximilien, archiduc d'Autriche, depuis empereur, et de Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire, naquit en 1478. Il épousa en 1490 Jeanne surnommée *la Folle*, fille et héritière de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille : ce mariage le fit roi d'Espagne.

Malgré sa bonté, sa magnificence, il fût resté inaperçu dans l'histoire s'il n'eût pas été le père de Charles-Quint : c'est là son titre de gloire. Cependant on prétend qu'il eut la pensée de détruire l'inquisition, et c'est à cette pensée qu'on attribue sa mort si rapide. Étant à Burgos, il jouait à la paume; il demanda à se rafraîchir; on lui apporta un verre d'eau; cette eau, était, dit-on, empoi-

sonnée : il mourut presque subitement. Il était âgé de vingt-huit ans.

Jeanne, sa femme, l'aimait tendrement, et son cerveau, déjà affaibli, reçut de cette mort imprévue une secousse qui dégénéra en démence. Ses souvenirs se portaient souvent sur l'époux qu'elle avait perdu : un jour il lui prit envie de faire ouvrir son tombeau pour le revoir; il fallut bien satisfaire cette pieuse fantaisie. Elle contempla les traits défigurés de Philippe, les couvrit d'une étoffe d'or et de soie, et fit refermer le cercueil. Cette malheureuse princesse vécut jusqu'à l'âge de soixante-treize ans sans avoir recouvré la raison.

41.

CHARLES-QUINT.

(Peint sur bois.)

Charles-Quint, fils de Philippe I, roi d'Espagne, et de Jeanne, reine de Castille, archiduc d'Autriche, déclaré roi d'Espagne en 1516, élu empereur deux ans après, à la mort de Maximilien son grand-père, naquit à Gand, le 25 février 1500.

Ce prince occupe une grande place dans l'histoire : sa vaste puissance, sa rivalité avec François I, ses victoires contre les infidèles, ses guerres de religion, la vivacité de son esprit, son machiavélisme politique, enfin son abdication et sa retraite dans un monastère, ont donné à son nom une immense célébrité.

François I, qui fut toujours plus un héros de parade qu'un bon capitaine, contribua beaucoup par son étourderie et sa présomption à la gloire de son rival. Il voulut lui disputer l'empire, et il échoua;

lui enlever le Milanais, et il perdit la bataille de Pavie et fut fait prisonnier. Jusque là Charles-Quint n'avait triomphé que par l'épée de ses généraux : il marcha en personne contre Barberousse, le défit, s'empara de Tunis, rendit la liberté à vingt-deux mille esclaves chrétiens, et rétablit Muley-Hassen sur son trône. De là il passa en Provence, la ravagea, et ne se retira que devant la trève de Nice, après avoir perdu une grande partie de son armée. La révolte de la ville de Gand appelait sa présence : il demanda à François I la permission de traverser la France ; le roi, en ennemi généreux, la lui accorda avec une courtoisie toute chevaleresque, et lui donna au Louvre un tournoi magnifique. Charles-Quint avait été si dur pour François I pendant sa captivité, que plusieurs de ses amis ne craignirent pas de lui conseiller de profiter de l'occasion pour forcer l'empereur à révoquer le traité de Madrid. Triboulet, le fou du roi, avait déjà dit : « Si Charles-Quint osait traver-
» ser la France, pour se rendre dans les Pays-Bas,
» je lui donnerais mon bonnet. — Et si je le lais-
» sais passer? lui avait dit François I. — Sire, ré-
» pliqua Triboulet, je lui reprendrais mon bonnet
» pour vous en faire présent. » Le roi n'avait fait

que rire de cette saillie; mais il avait prêté une oreille plus attentive lorsque la duchesse d'Étampes lui avait donné le même avis. Cependant la loyauté fut plus forte que la politique; il se contenta de dire à l'empereur : « Belle dame me con-
» seille de ne point vous laisser sortir de France.
» — Si le conseil est bon, répliqua Charles-Quint
» un peu troublé, il faut le suivre. » Le soir même, comme il allait se mettre à table, il feignit de laisser tomber aux pieds de la duchesse un anneau d'un grand prix. La duchesse d'Étampes, l'ayant ramassé, le présenta à l'empereur; mais il lui dit : « Cet an-
» neau désire changer de maître, et je vous prie de
» le garder. » Cette galanterie gagna le cœur de la favorite, et les droits de l'hospitalité ne furent plus mis en question.

La victoire ne fut pas toujours fidèle aux armes de Charles : en 1541, sa flotte fut dispersée devant Alger, dont il méditait la conquête; il ne fut pas plus heureux devant Metz, dont l'habileté du duc de Guise le força à lever le siége.

Cette déroute, les maladies dont il était accablé, son orgueil froissé par l'abandon de ses alliés, les premiers succès du jeune roi Henri II, qui lui faisaient dire que la fortune était une femme qui pré-

férait les jeunes gens aux vieillards, peut-être aussi le besoin d'une célébrité nouvelle, lui firent prendre, en 1555, la résolution de descendre du trône, et d'échanger la pompe des grandeurs humaines contre les austérités du cloître. Il se retira au monastère de Saint-Just, sur les frontières de Castille et de Portugal, et en observa toutes les règles avec la plus scrupuleuse exactitude. On ne sait si le souvenir de sa grande puissance réagit sur son cerveau au point de le troubler, ou si sa raison ne céda point aux rigueurs de la discipline; mais il serait difficile d'expliquer autrement la scène étrange qui termina sa carrière. Il voulut voir célébrer ses obsèques de son vivant : enveloppé d'un linceul, il s'étendit dans un cercueil, et fit réciter pour lui l'office des morts; ce n'était qu'une comédie : le lendemain, 21 septembre 1558, ce fut une réalité; Charles-Quint n'avait survécu que de quelques heures à ce caprice funèbre.

41 bis.

LE MÊME.

(Peint d'après l'original de Holbein qui est au Palais-Royal.)

41 ter.

LE MÊME.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

42.

ISABELLE DE PORTUGAL,

IMPÉRATRICE D'ALLEMAGNE ET REINE DE PORTUGAL.

(Peint d'après un portrait de Holbein qui est au Palais-Royal.)

Isabelle de Portugal, fille d'Emmanuel, roi de Portugal, et de Marie de Castille, naquit à Lisbonne en 1503. Elle épousa, à Séville, l'empereur Charles-Quint.

Les fêtes du mariage furent magnifiques; mais, ce que l'on remarqua le plus, parmi les présens que l'empereur fit à la jeune princesse, ce fut le groupe des *trois grâces*, dont l'une portait une couronne de roses, l'autre une branche de myrte, la troisième une branche de chêne avec son fruit. « C'était, dit un historien, le triple symbole de » sa beauté, de l'amour qu'elle inspirait et de *sa* » *fécondité.* » Rien de mieux que ce galant hommage; mais il me semble que ce dernier attribut était au moins prématuré. Toutefois Isabelle s'y

montra fidèle, car, jeune encore, après avoir eu trois enfans, elle se disposait à en donner un quatrième à Charles-Quint, lorsqu'elle mourut en couches, à Tolède, en 1538. Elle était à peine âgée de trente-cinq ans.

43.

FRANÇOIS I,

ROI DE FRANCE.

François I, roi de France, arrière-petit-fils de Louis, duc d'Orléans, assassiné par le duc de Bourgogne, et de Valentine de Milan; né à Cognac, le 12 septembre 1494; sacré et couronné à Reims le 25 janvier 1515; marié en 1514 à Claude de France, fille de Louis XII; en 1530, à Éléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint.

Le titre de duc de Milan, qu'il prit à son couronnement, fit présager qu'il ne renonçait pas aux prétentions que lui avait léguées Louis XII sur le Milanais : il passa en effet les Alpes, et, au mois de septembre 1515, il gagna la célèbre bataille de Marignan; elle avait duré deux jours : le premier, le roi coucha sur l'affût d'un canon; lorsqu'à la fin du deuxième Bayard revint au camp, François I

mit un genou en terre devant lui, et voulut recevoir de ses mains l'accolade de chevalier. Le Milanais fut le prix de cette première victoire.

Cette même année le roi de France conclut, avec Léon X, un concordat, après avoir aboli la pragmatique sanction.

En 1520 il eut, avec Henri VIII, roi d'Angleterre, l'entrevue connue sous la dénomination *du champ du drap d'or*, à cause de sa magnificence. « Plu-
» sieurs (dit Dubellais) y portèrent leurs forêts,
» leurs prés et leurs moulins sur leurs épaules. »
François I y fut d'une gaîté et d'une courtoisie rares. « Mon frère (dit-il un jour à Henri VIII, qu'il
» avait surpris au lit, et qui voulait se lever), vous
» n'aurez point aujourd'hui d'autre valet de cham-
» bre que moi. » Et il lui fit présent d'un bracelet enrichi de pierres précieuses.

En 1521, étant à Romorentin, chez Louise de Savoie sa mère, le jour de la fête des Rois, il défia au combat le roi du festin : on livre au comte de Saint-Pol un assaut burlesque, dans sa maison, où il avait rassemblé ses amis ; une main imprudente lance par la fenêtre un tison ardent; François I en est atteint à la tête, et tombe évanoui. Depuis cet accident, il porta les cheveux courts et la barbe

longue; de là, une révolution dans le costume; la cour imita le roi, la ville imita la cour; la magistrature seule eut quelque peine à se mettre à la mode.

A cette époque commença la rivalité de Charles-Quint, qui devint si funeste à la France et à son roi. La défection du connétable de Bourbon, que François I aurait pu prévenir, s'il eût moins prêté l'oreille aux dangereuses insinuations de la duchesse d'Angoulême sa mère, acheva de porter le coup fatal aux armes françaises en Italie. Lautrec et Bonnivet sont battus; Bayard meurt à Rébec, en 1524. Le roi marche lui-même à Milan. Il est vaincu et fait prisonnier à la bataille de Pavie, en 1525. On raconte que Pompérant, lui ayant proposé de se rendre au connétable de Bourbon : « Non, s'écria-» t-il, non, plutôt mourir que de donner ma foi à » un traître; où est le vice-roi, où est-il? » Lannoi parut, et le monarque lui remit son épée. C'est de ce champ de bataille qu'il écrivit à sa mère ce fameux billet : « Tout est perdu, fors l'honneur. »

Transféré en Espagne, il y resta prisonnier jusqu'au traité de Madrid, en 1526. En remettant le pied sur le territoire français, il s'écria avec fierté : « Je suis donc encore roi! »

La guerre recommence en 1528; François I envoie un cartel à Charles-Quint : un nouveau traité de paix se conclut à Cambrai, en 1529.

Charles-Quint, revenu vainqueur de son expédition d'Afrique, fait entrer en Provence une armée de cinquante mille hommes. François I fait ravager cette province. Il faut gémir sur le fléau de la guerre qui entraîne un monarque à de tels excès.

En 1544 il délivra Landrecies assiégé par Charles-Quint; la paix, signée cette même année à Crépy, ne fut plus suivie d'aucun événement guerrier. Le royaume aurait joui des douceurs du repos, sans les dissensions religieuses : des cruautés furent commises, notamment en 1545 et 1546, contre les Vaudois, et l'on reproche avec raison à François I d'avoir encouragé, plutôt que modéré, l'intolérance et les persécutions : c'est une tache à la gloire du protecteur des lettres..... Lorsqu'on lui annonça la mort de Henri VIII : « Mon aîné est parti, » dit-il, mon tour ne tardera pas. » Il mourut, en effet, deux mois après, le dernier jour de mars 1547, à l'âge de cinquante-deux ans. On attribue sa mort à la passion qu'il avait concue pour la belle Féronnière et à la vengeance de son mari.

François I avait les traits nobles, le port majestueux, l'air affable, une grande adresse dans les exercices du corps. C'était une de ces âmes qu'il ne tient pas à la fortune de dégrader. Sa franchise, en politique, allait peut-être jusqu'à l'imprudence; c'était un effet de la loyauté de son caractère. Il aimait le luxe, le faste et les plaisirs : ce goût, réuni à l'influence des arts, opéra une heureuse révolution dans l'esprit et dans les mœurs des Français. Il appela auprès de lui les savans, il fonda pour eux le collége royal. « Une cour sans femmes, disait-il, » est une année sans printemps et un printemps » sans roses. » Et les femmes vinrent embellir sa cour : son amour distingua Françoise de Foix et la duchesse d'Étampes, remarquables toutes deux par les grâces de leur esprit et de leur personne. Ami des lettres, il les cultivait lui-même, non sans succès; il avait de l'éloquence, et l'on trouve une grâce naïve dans ses poésies dont l'on a conservé plusieurs manuscrits. François I est un des exemples les plus remarquables de l'intérêt d'un prince à favoriser les gens de lettres et à les mettre de son parti; car celui qui a fait incendier la Provence, livré les Vaudois à la flamme des bûchers, épuisé le trésor public, et troublé, par le scandale de ses

galanteries, le repos des familles, a été présenté, par les historiens et les poètes de son temps, comme l'émule de Léon X, le glorieux frère d'armes de Bayard, le digne rival de Charles-Quint; et cette opinion a été adoptée par la postérité!

43bis.

LE MÊME.

(Peint d'après un portrait qui est au Palais-Royal.)

44.

CLAUDE DE FRANCE.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

Claude de France, femme de François I, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, naquit à Romorentin, en 1499 : son mariage fut célébré à Saint-Germain-en-Laye, le 14 mai 1514.

Sa taille était médiocre, elle boitait un peu ; mais, si ses avantages extérieurs n'étaient pas brillans, elle était douée des plus douces vertus : le peuple l'appelait *la bonne reine*. François I eut toujours pour elle les plus grands égards. Morte au château de Blois, à l'âge de vingt-cinq ans, elle fut enterrée à Saint-Denis. Sa devise était une lune dans son plein, avec ces mots : *Candida candidis*.

45.

ÉLÉONORE D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE.

(Peint d'après un tableau qui est au Musée Royal.)

Éléonore d'Autriche, seconde femme de François I, roi de France, née à Louvain, en 1498, était la sœur aînée de Charles-Quint. Elle avait d'abord épousé Emmanuel dit le *Fortuné*, roi de Portugal : devenue veuve, son mariage fut une des conditions de la liberté de François I, prisonnier à Madrid ; il fut célébré à Captieux (dans les Landes) au mois de juillet 1530. Un poète du temps, Thomas de Bèze, lui adressa les vers latins qu'on traduisit ainsi en français :

« D'Hélène on chanta les attraits ;
Auguste Éléonor, vous n'êtes pas moins belle,
Mais, bien plus estimable qu'elle,
Elle causa la guerre et vous donnez la paix. »

Elle eut à se plaindre des infidélités de François I qu'elle aimait ; elle l'accompagnait toujours à la

chasse. Son délassement favori était la pêche; la lecture et les exercices de piété formaient ses occupations habituelles. Devenue veuve une seconde fois, elle se retira en Espagne, et mourut à Talavera, le 18 février 1558.

46.

RENÉE DE FRANCE,

DUCHESSE DE FERRARE.

Renée, seconde fille de Louis XII, née à Blois, le 25 octobre 1510, fut mariée, par François I à Hercule II, duc de Ferrare.

Elle avait de l'esprit, l'amour de l'étude, des connaissances très-variées: Brantôme dit que, « se ressentant, peut-être, des mauvais tours que les papes » Jules et Léon avaient faits au roi son père, elle » renia leur puissance, et se sépara de leur obéis- » sance, ne pouvant faire pis, étant femme.» Calvin, étant passé en Italie, l'encouragea à adopter ses doctrines; Marot, qui lui servit quelque temps de secrétaire, favorisa en elle cette même croyance.

Après la mort du duc son époux, en 1559, elle revint en France, et se retira pendant les guerres de religion, au château de Montargis. C'est de là qu'elle envoya dire au duc de Guise, qui l'avait

sommée de rendre l'illustre François d'Aubigné, « qu'elle ne le livrerait point, et que, s'il atta- » quait le château, elle se mettrait sur la brèche, » pour voir s'il aurait l'audace de tuer la fille d'un » roi. »

Sa générosité avait recueilli dans cet asile un grand nombre de protestans : son courage en sauva plusieurs du massacre de la Saint-Barthélemy.

Elle mourut, le 12 juin 1575, à Montargis.

47.

BAYARD.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

Bayard (Pierre du Terrail de), sorti d'une noble famille de Dauphiné, était fils d'Aymond du Terrail et d'Hélène Aleman, fille de Henri, seigneur de Laval. Il naquit en 1476, au château de Bayard, situé à quelques lieues de Grenoble, au fond de la vallée de Graisivaudan. Quelques jours avant sa mort, son père l'appela près de lui avec ses frères, et lui demanda ce qu'il voulait faire : — « Suivre les » armes comme mes aïeux (1), » répondit Bayard. Il fut décidé en famille qu'il serait présenté par son oncle, l'évêque de Grenoble, au duc Charles de Savoie. Après de touchans conseils de sa mère, il partit pour Chambéry, où le duc Charles l'admit

(1) La valeur était héréditaire dans cette noble famille. Le trisaïeul de Bayard mourut l'an 1356 à la bataille de Poitiers ; son bisaïeul fut tué à celle d'Azincourt en 1415, son aïeul périt à celle de Montlhéri en 1465 ; et son père fut dangereusement blessé à *la journée des Éperons*.

parmi ses pages. Il avait alors treize ans. Il accompagna ce prince lorsqu'il alla voir le roi de France à Lyon. Charles VIII, enchanté de la grâce et de la hardiesse avec lesquelles le jeune Bayard maniait un cheval, le demanda au duc de Savoie, et le confia au comte de Ligny, fils du connétable de Saint-Pol, auprès duquel il resta pendant trois ans. Dès qu'il eut atteint l'âge de dix-sept ans, le connétable le fit entrer dans sa compagnie d'hommes d'armes. Ce fut dans des tournois en l'honneur des dames que Bayard révéla d'abord cette vaillance extraordinaire, qui devait être la gloire de son pays. Bientôt une arène plus sanglante s'ouvrit devant lui : Charles VIII forma le projet de conquérir le royaume de Naples ; Bayard l'accompagna, et, à peine âgé de dix-huit ans, donna des marques du plus brillant courage à la bataille de Fornoue; il eut deux chevaux tués sous lui, et enleva à l'ennemi un drapeau qu'il présenta lui-même au roi.

Louis XII, étant monté sur le trône, résolut de recouvrer, sur Ludovic Sforce, le duché de Milan, au nom des droits qu'il tenait du chef de sa grand'-mère Valentine. Bayard, après l'affaire de Binaz, poursuivit les fuyards avec tant d'intrépidité qu'il

entra dans Milan avec eux; emporté par sa valeur, il se trouva tout-à-coup devant le palais de Ludovic, et fut fait prisonnier. Ludovic Sforce se le fit amener, fut enchanté de son courage, et le renvoya sans rançon, après lui avoir fait rendre son cheval et ses armes. Bientôt Bayard accompagna le seigneur d'Aubigny, envoyé par Louis XII à la conquête du royaume de Naples. Dans une rencontre avec des chevaliers espagnols qu'il mit en déroute, il fit lui-même prisonnier leur capitaine, don Alonzo de Soto-Mayor, qui, manquant à la foi donnée, s'échappa de Monervyne, et calomnia la conduite de Bayard. Bayard, indigné, lui demanda un combat à mort; Alonzo accepta et y fut tué, malgré son habileté et sa bravoure. Bayard défendit seul un pont, sur le Garillan, contre l'attaque de deux cents chevaliers espagnols. Ce fut cet acte extraordinaire de courage qui lui valut du roi une devise, ayant pour emblème un porc-épic avec ces mots : — « *Vires agminis unus habet.* » — Bayard marcha ensuite avec Louis XII contre les Génois. Plus tard, envoyé pour combattre les Vénitiens, en 1507, il fit des prodiges de valeur devant Padoue. Dans une sortie de Vérone, où il était en garnison, il fut pris deux fois, et deux fois sauvé. Il faillit faire prisonnier le

pape Julien; mais, en cœur loyal et généreux, il prit bientôt sa défense dans le conseil contre le duc de Ferrare, qui voulait s'en défaire par le poison. A la prise de Bresse, il fut blessé d'un coup de pique, et mis hors de combat. Porté chez l'un des plus riches habitans de la ville, il préserva la maison du pillage, et sauva du déshonneur sa femme et ses deux filles. Guéri, et sur le point de partir, son hôtesse voulait le forcer à accepter 2,500 ducats, comme un gage de sa reconnaissance; il fit venir ses deux filles, et donna à chacune d'elles 1,000 ducats, confiant les 500 autres à la mère, pour les distribuer aux maisons religieuses de la ville. Il fut reçu au camp des Français avec des transports de joie, et se battit encore comme un lion à la bataille de Ravenne, où Gaston périt pour n'avoir pas suivi son conseil. A la retraite de Pavie, il fut grièvement blessé sur le pont qu'il gardait. De là il vint à Grenoble visiter son vieil oncle l'évêque. Une fièvre violente, qui lui dura dix-sept jours, y mit sa vie en danger. Il se désespérait de mourir ainsi dans son lit, quand tout-à-coup il se rétablit. C'est peu après qu'il fit ce noble acte de vertu tant vanté par les historiens. Il avait vu dans la ville une très-jeune personne d'une grande beauté; son valet de

chambre surborna la mère, que la misère avait dégradée, et amena, une nuit, au chevalier, l'objet de ses désirs. La pauvre enfant, au désespoir, se jeta tout en larmes aux pieds de Bayard, et le supplia de ne pas la déshonorer. Touché des pleurs de cette jeune vierge et de sa noble prière, il la releva avec bonté, la rassura, la conduisit chez une de ses parentes, et la mit sous sa garde. Le lendemain, il envoya chercha la mère, lui fit d'amers reproches, et lui donna 600 livres pour marier sa fille à un honnête homme, qui n'avait désiré que cette dot pour l'épouser; puis il ajouta 100 écus pour les habits de noces : il avait alors vingt-six ans !

Quand le roi de France fit la guerre en Navarre, Bayard y fut envoyé joindre la Palisse. Il s'y montra, comme toujours, le plus brave des héros. En 1513, Henri VIII et l'empereur Maximilien assiégeaient Térouane; l'armée française s'avança contre eux jusqu'à Guinegaste, mais elle prit bientôt lâchement la fuite. Dans cette triste journée, dite *journée des éperons*, Bayard fut fait prisonnier, après avoir défendu un pont avec sa hardiesse accoutumée. L'empereur et le roi d'Angleterre l'accueillirent avec les plus grands égards, et lui ren-

dirent, sans rançon, la liberté. En 1515, François I, qui avait succédé à Louis XII, vit combattre à ses côtés Bayard, contre les Suisses, à la bataille de Marignan. Enthousiasmé de sa valeur, et rappelant les anciens usages, il voulut être fait chevalier de sa main, et le pria de lui donner l'accolade (1).

En 1521, Bayard défendit Mézières contre l'armée de Charles-Quint, forte de quarante mille fantassins et de quatre mille chevaux. La place était mal fortifiée, et le conseil du roi avait été d'avis de la brûler, mais Bayard dit à François I : « Il n'y a » point de place faible où il y a des gens de cœur » pour la défendre. » En vain le comte de Nassau le somma de se rendre, Bayard répondit : « Je ne sor- » tirai jamais d'une place que mon roi m'a confiée, » que sur un pont fait du corps de ses ennemis. » Et il soutint le siége trois semaines, contre cent dix pièces de canons, qui battaient les murailles. Le roi de France eut le temps, ainsi, de rassembler une armée assez forte pour combattre l'ennemi. Le siége levé, Bayard vint le rejoindre dans son camp, et reçut de lui le plus honorable

(1) Champier nous donne la conversation qui précéda ce solennel spectacle.

accueil. Le roi le fit chevalier de ses ordres, et lui donna cent de ses hommes d'armes à commander.

Bayard fut bientôt envoyé à Gènes. Il combattit en Italie sous l'amiral Bonnivet, et se montra toujours le même dans plusieurs affaires périlleuses. Chargé par Bonnivet de défendre Rébec avec une trop faible garnison, il en fut délogé par les Espagnols, et eut, avec l'amiral, un démêlé qui devait finir par un duel entre eux si Bayard eût vécu plus long-temps. Mais, à la retraite de Romagnano, il reçut un coup d'arquebuse, dont la pierre le frappa aux reins et lui brisa l'épine du dos. Aussitôt il chancela, et s'écria : « Jésus! hélas! mon Dieu! je suis mort! » Il prit son épée par la poignée, en baisa la croix, et dit tout haut : « *Miserere mei, Deus, secundum mag-* » *nam misericordiam tuam.* » Il se fit descendre de cheval et mettre sous un arbre, le visage tourné vers l'ennemi, « parce que, dit-il, n'ayant jamais » tourné le dos, il ne voulait pas commencer à la » fin de sa vie. » N'ayant point là de prêtre, il se confessa à son écuyer. Il pria le seigneur d'Alègre de dire au roi « *qu'il regrettait bien de ne pas lui* » *faire plus longuement service, car il en avait bonne* » *volonté.* » Bientôt les Espagnols arrivèrent à l'en-

droit où était Bayard, et le connétable Charles de Bourbon, le trouvant dans cet état, lui dit : — « Monsieur de Bayard, vrayment j'ay grand'pitié » de vous. — Ah! monseigneur, répondit Bayard, » pour Dieu, n'en ayez point de pitié, mais ayez-la » plustôt de vous, qui combattez contre vostre foy » et vostre roy ; et moy, je meurs pour mon roy et » pour ma foy (1). »

Bayard expira deux ou trois heures après, le 30 avril 1524. Il avait quarante-huit ans. Le marquis de Pescaire et les Espagnols lui rendirent les plus grands honneurs; un service solennel eut lieu pendant deux jours. La douleur fut si grande parmi l'armée française, que plusieurs officiers et beaucoup de soldats allèrent se rendre aux ennemis pour pouvoir regarder encore une fois le chevalier. On embauma son corps, et il fut porté en Dauphiné et enterré dans l'église des pères Minimes-de-la-Plaine, fondée par son oncle Laurent Aleman, évêque de Grenoble. Le duc de Savoie lui avait fait rendre, à son passage sur ses terres, les honneurs qu'on rend aux cercueils des princes.

Bayard, dans son temps, où la bravoure person-

(1) Dubellay.

nelle était si ordinaire, eut une réputation de courage au-dessus de toutes les autres, et mérita, par ses exploits héroïques et par ses nobles vertus, le surnom de *Chevalier sans peur et sans reproche*. Les plus grandes qualités du cœur rehaussaient en lui l'éclat de la vaillance. Nul n'avait jamais porté si loin le désintéressement; aussi mourut-il pauvre. Il distribuait toujours à ses soldats la rançon de ses prisonniers; il faisait beaucoup d'aumônes; il aidait de tous ses moyens les gentilshommes que le sort avait réduits à la misère; il soulageait les veuves malheureuses, et maria, en sa vie, de ses deniers, plus de cent filles pauvres. Il refusa, dans maintes circonstances, les plus riches présens, les offres les plus considérables. Vainement Jules II lui proposa d'être généralissime de ses troupes; vainement aussi Henri VIII crut, à force de promesses, l'attirer à son service : « *Son cueur estoit du tout françois.* » Bayard, malgré sa grande renommée militaire, n'eut jamais de commandement en chef d'armée; ce fut une faute des rois sous lesquels il vécut : quant à lui, il n'avait aucune ambition; il préférait rester capitaine et soldat d'aventure, se battant quand il lui plaisait. Sa franchise ne fléchissait point devant les grands ni devant les prin-

ces; il mettait la vertu au-dessus de tout. Il était très-religieux, et priait Dieu avec ferveur soir et matin; avant de se battre en duel, il avait habitude de faire dire une messe. Sa modestie était sans égale; il ne parlait de ses victoires que pour en laisser l'honneur à quelque autre. Bayard passait aussi pour le modèle des galans chevaliers; il avait pour les femmes un respect et un dévouement sans bornes. Mais *ce n'était pas un saint*, comme le remarquent les *Mémoires du loyal serviteur*. Il eut plusieurs enfans naturels, entre autres une fille, qui fut mère de Chastelard, ce jeune poète, élève et admirateur passionné de Ronsard, qui, condamné à mort pour avoir osé parler d'amour à Marie Stuart, récitait, en marchant au supplice, les vers de son maître.

« Bayard, dit Brantôme, estoit de moyenne taille, » mais très-belle et fort droite et fort dispote. »

Voici comment Symphorien Champier dépeint son caractère : « Le noble Bayard, en sa jeunesse, » fut honteulx, doulx et gracieulx, humble, cour- » tois à un chascun. Nul oncques le vit en fureur » ni en ire grande. Il estoit sobre sur tous les aul- » tres pages. Oncques ne fut abusé de femmes, » que pour elles il délaissât ses affaires, ni choses » licites. Il tenoit quelque peu de la nature mélan-

» colique. Si estoit-il à toutes gens joyeulx, aymant
» compagnies, esbattemens et choses plaisantes.
» Quant à sa gravité, elle estoit toujours meslée de
» doulceur et affabilité, et en tout gardoit ordre. Il
» estoit benin, humain et charitable. »

48.

L'AMIRAL DE BONNIVET.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

Guillaume Gouffier, seigneur de Bonnivet, amiral de France, était fils de Guillaume Gouffier, chambellan de Charles VIII, et de Philippine de Montmorency. Après s'être fait remarquer par son courage dans plusieurs circonstances, il fut envoyé, par François I, en Angleterre, comme ambassadeur extraordinaire; il y capta, par ses manières agréables, le monarque et son ministre Wolsey, et obtint la restitution de Tournay. Le succès qu'il avait eu à Londres revint au souvenir de François I, l'année suivante, lorsque ce roi se mit sur les rangs pour être élu empereur, et Bonnivet fut dépêché secrètement par lui à Francfort, avec des sommes considérables qui devaient acheter les suffrages

des électeurs. Sa prodigalité et son indiscrétion servirent mal les intérêts du roi de France, et le roi d'Espagne Charles-Quint fut élu, le 28 juin 1519. Bonnivet de retour à Paris trouva néanmoins la même amitié dans François I; et, dès que son frère Boisy fut mort, il devint son favori. La mère du roi lui portait aussi une grande affection, parce qu'il obéissait en esclave à toutes ses volontés. Lorsqu'en 1521 la cour de France crut facile la conquête de la Navarre sur l'Espagne, en révolte contre son gouvernement, l'amiral fut chargé du commandement de l'armée. Il enleva le château de Poignant, celui de Béhaubie, et se rendit maître de Fontarabie. La paix fut sur le point d'être conclue alors avec Charles-Quint; mais Bonnivet, emporté par sa vanité, étourdi des avantages qu'il avait remportés, s'opposa vivement à ce qu'on rendît Fontarabie, et la guerre continua.

La duchesse d'Angoulême avait, comme on sait, une haine profonde contre le connétable de Bourbon; Bonnivet ne fit qu'envenimer cette haine par jalousie du connétable. Quand Bourbon, irrité par les injustices de François I, par la suppression de ses pensions et par le séquestre mis sur l'héritage de sa femme, traita en secret avec Charles-

Quint et en vint à trahir son pays, Bonnivet commandait l'armée française, destinée à reconquérir le Milanais. Il obtint d'abord des succès, et mit le blocus devant Milan; mais son armée fut bientôt décimée par la famine et les maladies; sans secours, pressé par le connétable de Bourbon et le marquis de Pescaire, il se vit obligé de songer à la retraite. Poursuivi avec fureur par les impériaux, il fut blessé d'un coup d'arquebuse au bras, sur les bords de la Sésia; la violence de la douleur le força à quitter le combat, et il confia la retraite à Bayard, qui soutint la charge ennemie, mais qui fut frappé à mort. Après cette campagne, Bonnivet revint à la cour, où la défaite qu'il venait d'essuyer ne changea rien au bienveillant accueil du roi et de sa mère. Il conseilla bientôt à François I d'aller lui-même en Italie. Ce fut encore lui dont l'avis l'emporta au camp devant Pavie, et qui fit accepter la bataille malgré La Trémouille, La Palice et tous les anciens capitaines. On trouve dans Brantôme le discours qu'il prononça pour persuader le roi. La bataille se donna; il y combattit avec le plus grand courage; voyant enfin que la victoire tournait du côté de l'ennemi, après d'inutiles efforts pour rallier les fuyards, il dit : « Non, je ne sçaurois sur-

» vivre à cette grand' desadventure ni destruction » pour tout le bien du monde; il faut aller mourir » dans la meslée. » Et, haussant la visière de son casque, il se précipita au milieu des ennemis. Son corps fut trouvé, percé de coups, parmi les morts. Le connétable de Bourbon, qui le détestait, et qui voulait l'avilir par quelque affront, avait recommandé aux siens de tâcher de le prendre vif; il s'écria en regardant son cadavre : « Ah! malheu- » reux, tu es cause de la perte de la France et de la » mienne! »

Bonnivet, malgré son manque de jugement, son entêtement et son amour-propre, avait de nobles qualités : il était extrêmement brave, courtisan plein de charmes dans l'esprit et d'agrémens dans les manières; sa galanterie le faisait bien venir de toutes les femmes de la cour. Il paraîtrait, si ce que dit Brantôme est vrai, qu'il ne conseilla à François I de passer en Italie que pour y revoir une Milanaise renommée par sa beauté, dont il était tendrement aimé. La faveur dont il jouissait à la cour, son élégance et son amabilité le rendaient présomptueux jusqu'à l'audace : on raconte qu'amoureux de Marguerite de Valois, sœur de François I, il ne craignit pas d'entrer la nuit par une trappe secrète

dans la chambre de cette princesse, qui se réveilla fort à propos pour appeler ses dames d'honneur. François I avait tant de faible pour ces sortes d'aventures et tant d'affection pour Bonnivet, qu'il ne fit que rire quand sa sœur vint se plaindre à lui de tant de présomption.

Bonnivet était splendide jusqu'à la prodigalité. Lorsqu'il alla en ambassade en Angleterre, sa suite était magnifique. « Il avoit vingt-cinq mulets de » coffres harnachez très-superbement, et les cou- » vertes toutes de velours cramoisy, avecques ses » armes toutes en broderies d'or et d'argent. » (Brantôme.) Il avait fait bâtir à trois lieues de Poitiers un des plus superbes châteaux qui fussent en France; ce château dominait la maison du connétable de Bourbon, *qui ne semblait qu'un petit nid auprès*. On rapporte que le roi, allant avec la cour à Bonnivet, y conduisit Bourbon pour le mortifier, et lui demanda son avis sur ce bel édifice. « Je » n'y connais qu'un défaut, répondit le connétable : la cage me paraît beaucoup trop grande » pour l'oiseau. — C'est apparemment la jalousie » qui vous fait parler de la sorte, reprit le roi. — » Moi jaloux ! répondit Bourbon; je ne puis jamais » le devenir d'un homme dont les pères tenoient

» à honneur d'être écuyers dans ma maison. »
Comme on le pense, cette aventure n'avait fait qu'irriter la haine que se portaient Bonnivet et Bourbon.

49.

PHILIPPE CHABOT,

AMIRAL DE FRANCE.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

Philippe Chabot, seigneur de Brion, d'une famille illustre, originaire du Poitou, amiral de France, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et de la Jarretière, gouverneur de Bourgogne et de Normandie, naquit en 1489.

Il était fort avant dans les bonnes grâces de François I; il l'accompagna à la bataille de Marignan; il fut fait prisonnier avec lui à la bataille de Pavie. Quelques années plus tard, il fut chargé de soumettre le Piémont. Déjà les villes de la Bresse, de la Savoie, lui avaient ouvert leurs portes, il marchait en vainqueur sur Turin, lorsque le connétable de Montmorency, jaloux sans doute de sa gloire, se ligua avec le cardinal de Lorraine pour l'accuser hautement de malversations. François I

chercha à le soustraire à cette accusation ; mais, dans un entretien qu'il eut avec l'amiral, celui-ci mit tant de hauteur dans sa réponse, il repoussa avec tant de dédain et les reproches qu'on lui adressait, et les offres de bienveillance que lui faisait le roi, qu'une commission fut nommée pour le juger ; elle était présidée par le chancelier Poyet. Chabot fut condamné à perdre ses charges, à payer une amende de 70,000 écus, et à être banni pour toujours. Heureusement pour lui, la duchesse d'Étampes était dans ses intérêts : quelques-unes de ses belles larmes attendrirent le roi, et Chabot fut rappelé.

« Me vanterez-vous encore votre innocence ? lui » dit le roi. — Sire, répondit-il, j'ai trop appris » que nul n'est innocent devant son Dieu et devant » son roi ; mais j'ai du moins cette consolation, que » toute la malice de mes ennemis n'a pu me trou- » ver coupable d'aucune infidélité envers votre » majesté. » François I l'embrassa devant toute sa cour, mais il ne lui rendit pas cette première affection qui l'avait fait passer pour son favori.

Philippe Chabot mourut en 1543. Sa postérité masculine s'éteignit avec son fils, qui ne laissa que des filles.

50.

LAURENT DE MÉDICIS.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

Laurent de Médicis, fils de Pierre de Médicis, naquit à Florence en 1448.

Digne héritier des talens et de la faveur de Côme de Médicis, Laurent donna, comme lui, l'exemple d'un négociant qui, de la même main dont il réglait ses affaires de commerce, dirigeait le timon des affaires publiques; il sut se concilier l'amour de ses compatriotes, qui lui remirent leurs destinées. Sa puissance excita la jalousie de Ferdinand, roi de Naples, et du pape Sixte IV, qui suscitèrent contre lui la fameuse conjuration des Pazzi. Le complot éclata le 26 avril 1478, dans l'église de Sainte-Réparate; mais il ne réussit qu'à moitié. Julien de Médicis, frère de Laurent, fut seul assassiné; Laurent, légèrement blessé, échappa aux meurtriers, et la ville de Florence trouva, dans le

danger qu'il avait couru, une nouvelle occasion de lui témoigner son attachement. Il méritait la reconnaissance de ses concitoyens : il faisait le plus noble usage de son immense fortune; il l'employait à donner des fêtes au peuple, des asiles aux malheureux, des pensions aux savans, et à faire élever de superbes édifices, qu'il décorait de tous les chefs-d'œuvre des arts. Sa cour était le rendez-vous de tous les hommes distingués de l'époque; et le surnom de *Père des lettres*, qui lui a été décerné, atteste la haute protection qu'il ne cessa de leur accorder. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans : c'était trop tôt pour la gloire et le bonheur de sa patrie !

51.

CHARLES DE BOURBON III,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(Peint d'après une gravure du tableau du Titien.)

Charles de Bourbon III, duc de Bourbonnais, d'Auvergne et de Châtellerault, comte de Clermont en Beauvoisis, de Montpensier, de la Marche, de Forez, de Gien et de Clermont en Auvergne, Dauphin d'Auvergne, etc., pair, chambrier et *connétable de France*, fils aîné de Gilbert de Bourbon, comte de Monpensier, et de Claire de Gonzague; né le 17 février 1489, marié au château du Parc-les-Moulins, le 10 mai 1505, à Susanne de Bourbon, fille unique et héritière de Pierre II, duc de Bourbon, et d'Anne de France, fille aînée de Louis XI et de Charlotte de Savoie. Ce prince annonça de bonne heure qu'il serait un jour un grand homme de guerre. Il était brave, adroit dans tous les exercices; sa taille haute et majestueuse, ses grâces

fières et martiales, sa magnificence dans les tournois, attirèrent sur lui les regards de toute la cour. Il avait pris pour enseigne un cerf-volant avec ce mot pour devise : *penetrabit!* Il se couvrit de gloire dans l'expédition de Gènes, en 1507; en 1509, à la bataille d'Agnadel. Il s'attendait au commandement de l'armée d'Italie, en 1512; mais le roi ne le lui donna pas; il disait, en parlant du caractère sombre de Bourbon : « Rien n'est pire que l'eau qui » dort. »

François I le créa connétable à son avénement à la couronne. En 1515 il signala sa vaillance et son habileté à la célèbre bataille de Marignan; le roi écrivit à la régente sa mère : « Je vous veux assurer » que mon frère, le connétable, a aussi bien rompu » bois que gentilhomme de la compagnie; j'en parle » comme celui qui l'a vu, car il ne s'épargnait non » plus qu'un sanglier échauffé. »

En 1516, François I revint en France, laissant en Lombardie le connétable en qualité de son lieutenant-général. Il soutint avec honneur la guerre en Italie jusqu'au moment où il fut rappelé du Milanais, dont le commandement général fut alors confié au comte de Lautrec. Enveloppé dans une intrigue de cour dirigée par la duchesse d'Angou-

lême, mère de François I; devenu l'objet de la jalousie du monarque, qui ne l'appelait plus que le *mal endurant;* dépossédé de son apanage par l'arrêt du mois d'août 1522, il céda aux artificieuses promesses de Charles-Quint, qui lui offrait le commandement de ses armées et la main d'Éléonore, sa sœur, veuve du roi de Portugal; quitta secrètement la France en 1523, passa au service de l'empereur, qui le fit son lieutenant-général en Italie; contribua au gain de la bataille de Pavie en 1525; eut le soir une entrevue avec François I, et lui présenta la serviette à souper. Il fut tué d'un coup de mousquet à la cuisse, le 6 mai 1527, en montant à l'assaut de la ville de Rome, à la tête des troupes autrichiennes. Avant de tenter l'assaut, il avait, selon son habitude, harangué son armée : « Chers com-
» pagnons, leur disait-il, si je m'en rapporte aux
» astrologues qui ont tiré mon horoscope, c'est ici
» que mon destin fatal m'attend. Ils ont prédit que
» je périrais à l'attaque d'une ville fameuse; j'ac-
» cepte l'oracle, pourvu que la trace de mon sang
» vous conduise à la victoire, et que mon nom soit
» inscrit dans les fastes de la postérité. » L'armée lui consacra cette épitaphe célèbre :

Aucto imperio,

Gallo victo,
Superatâ Italiâ,
Pontifice obsesso,
Româ captâ,
Borbonius hìc jacet.

Charles de Bourbon avait un mérite élevé, de brillans talens militaires, une rare vaillance, et un grand art de manier l'esprit des soldats. Il avait choisi pour devise ces mots remarquables : *omnis salus in ferro est.* Les soldats espagnols chantaient en son honneur une chanson dont voici le refrain :

« Calla, calla, Julio-Cesar, Hannibal, Scipion :
« Viva la fama de Bourbon ! »

Ils avaient aussi composé une harangue en vers où ils le faisaient parler ainsi :

Decia les, mis señores, yo soi pobre cavallero,
Y tanbien, como vos ostros, no tengo un denaro.

« Je suis un pauvre chevalier; je n'ai pas le sou, » non plus que vous. »

Brantôme nous a conservé la traduction d'un ancien sonnet italien, fait en l'honneur du connétable :

« D'assez, d'assez a fait Charlemagne le preux,
» Alexandre de peu fit bien plus grande chose :
» Mais de néant a fait plus que n'ont fait les deux,
» Charles duc de Bourbon qui ci-dessous repose. »

Il faut regretter que d'injustes persécutions aient rendu fatales à la France des qualités qui en au-

raient fait la gloire : il ne faut pas moins blâmer le connétable d'avoir tourné contre sa patrie l'épée qu'il avait reçue pour la défendre... C'était une grande leçon que lui donnait Bayard mourant à Rébec !

La multitude, à Paris, teignit de jaune le seuil de sa porte pour apprendre à la postérité qu'il était mort traître à son pays !.... Mais (dit Désormeaux), la postérité, juge incorruptible des accusations des hommes, condamne aussi hautement la mémoire de la duchesse d'Angoulême et du chancelier Duprat que celle du héros infortuné qu'ils forcèrent à devenir criminel.

52.

SUSANNE DE BOURBON.

C. M.

Susanne de Bourbon, duchesse de Bourbon et d'Auvergne, etc.; fille unique et héritière de Pierre II, duc de Bourbon, et d'Anne de France, fille aînée de Louis XI et de Charlotte de Savoie; née le 10 mai 1491; mariée, le 10 mai 1505, à Charles III, duc de Bourbonnais, comte de Montpensier, connétable de France (le connétable de Bourbon).

Elle était tendrement aimée de son époux, qui faisait son bonheur et sa gloire; mais elle eut le malheur de perdre son fils, qui avait été fait chevalier au berceau par Bayard : cette perte lui causa un profond chagrin qui la conduisit au tombeau, à l'âge de trente ans. Elle mourut à Châtellerault le 28 avril 1521.

Elle avait déclaré le connétable son héritier : c'est cet héritage qui devint l'occasion des intrigues de la duchesse d'Angoulême, des prévarications du chancelier Duprat, et de la perte du connétable.

53.

LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE LA ROCHE-SUR-YON.

C. M.

Louis de Bourbon I, prince de la Roche-sur-Yon, seigneur de Champigny-sur-Veude, de Leuse, de Condé, etc.; second fils de Jean de Bourbon II, comte de Vendôme, et d'Isabeau de Beauveau; marié, à Moulins, le 21 mars 1504, à Louise de Bourbon, comtesse de Montpensier, dauphine d'Auvergne, veuve d'André de Chauvigny, seigneur de Châteauroux, et fille aînée de Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, et de Claire de Gonzague de Mantoue; mort vers 1520.

C'est de lui que sont issus les ducs de Montpensier, éteints en 1608.

Tuteur du comte de Montpensier, depuis le connétable de Bourbon, il plaida les intérêts de ce prince, en 1504, auprès de la duchesse de Bour-

bon (Anne de France), et décida son mariage avec Suzanne de Bourbon. Le contrat fut discuté dans une assemblée solennelle, et les deux époux se firent une donation mutuelle et générale de tous leurs biens en faveur du survivant.

Le prince de la Roche-sur-Yon joignait à l'adresse d'un négociateur la connaissance des hommes et un grand art de plaire.

Compagnon des victoires de Charles VIII et de Louis XII, il contribua également à celles de François I. Il commandait à la bataille de Marignan la troupe des gentilshommes pensionnaires de la maison du roi, qui fit des prodiges de valeur.

54.

LOUISE DE BOURBON,

PRINCESSE DE LA ROCHE-SUR-YON.

C. M.

Louise de Bourbon, comtesse de Montpensier et dauphine d'Auvergne, en son propre droit, princesse de la Roche-sur-Yon, fille de Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, et de Claire de Gonzague, et sœur du connétable de Bourbon; mariée en premières noces, à Saint-Pierre-le-Moustier, le 17 juillet 1499, à André de Chauvigny, seigneur de Châteauroux, dont elle n'eut point d'enfans; et en secondes noces, à Moulins, le 21 mars 1503, à Louis de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, second fils de Jean de Bourbon II, comte de Vendôme, et d'Isabeau de Beauveau; morte le 3 juillet 1561.

Cette princesse hérita d'une partie des biens du

connétable son frère, parmi lesquels se trouvait compris le duché de Montpensier, dont les forêts, attenantes à Randan, appartiennent, depuis la mort de mademoiselle de Montpensier, à la famille d'Orléans.

55.

CHARLES DE BOURBON,

COMTE DE VENDOME.

C. M.

Charles de Bourbon, premier du nom, duc de Vendôme, comte de Soissons, de Marle, etc., pair de France, gouverneur de Paris, de l'Ile-de-France et de Picardie; fils aîné de François de Bourbon, comte de Vendôme, et de Marie de Luxembourg; né à Vendôme, le 2 juin 1489; armé chevalier par Louis XII, à la bataille d'Agnadel, en 1599; marié à Châteaudun, le 18 mai 1513, à Françoise d'Alençon, veuve de François d'Orléans, premier duc de Longueville, et fille aînée de Réné, duc d'Alençon, et de Marguerite de Lorraine; fut chef du conseil de France, sous la régence de Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, pendant la captivité du roi François I, en Espagne, combattit vaillamment à Gènes, à Marignan, à Mézières, à Lan-

drecies et à Hesdin; força les Impériaux à lever le siége de Péronne en 1536, et mourut à Amiens, le 25 mars 1537. François I eut toujours pour lui une amitié mêlée de respect. Il lui donna le gouvernement de Paris, et érigea, en sa faveur, le Vendômois en duché-pairie. Il permettait que ce prince, dans le commerce de la vie, ne l'appelât que *Monsieur*.

Les historiens du temps lui ont donné le surnom de *Magnanime*. « Il avait fait, disent-ils, de » grands services à l'État : il conserva toutes les » places (1) de son gouvernement, sans que l'on » pût lui en *écornifler* une seule. »

(1) Par le mot *places*, il faut entendre des *forteresses*, et non des *emplois*. L'observation n'a point paru tout-à-fait inutile dans un temps où les places sont si sujettes à être *écorniflées*.

56.

MAGDELEINE DE FRANCE,

REINE D'ÉCOSSE.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

Magdeleine, fille de François I et de Claude de France, née à Saint-Germain-en-Laye, le 10 août 1520.

Elle était d'une grande vertu, d'une beauté et d'un esprit remarquables. Sa réputation fit beaucoup désirer sa main à Jacques V, roi d'Écosse, qui était un des princes les plus accomplis de son temps. Dans le but de mériter les bonnes grâces de François I, lorsque le roi de France craignait un envahissement de l'empereur Charles-Quint, il avait armé une flotte pour venir le secourir avec 16,000 hommes. La tempête la dispersa, mais Jacques aborda à Dieppe, et vint demander à François I sa fille Magdeleine. François la lui accorda, et Magdeleine, malgré les avis qui la détournaient

d'aller habiter une contrée sauvage, consentit à cette union, répondant : « Pour le moins tant que » je vivrai, je serai reine, ce que j'ai toujours dé- » siré. » Le mariage se fit à Paris le 1er janvier 1537. « Mais quand Magdeleine fut en Écosse, dit Bran- » tôme, elle en trouva le pays tout ainsi qu'on luy » avoit dict et bien différent de la douce France. » Toutesfois, sans autre semblant de sa repentance, » elle ne disoit autre chose, sinon : « Hélas ! j'ay » voulu estre reyne ; » couvrant sa tristesse et le feu » de son ambition d'une cendre de patience le » mieux qu'elle pouvoit. »

Elle y mourut de la fièvre, dès le 7 juillet suivant. Ronsard lui avait été donné comme page par le duc d'Orléans, et l'avait suivie en Écosse. Ce poète a consacré ces vers à sa mémoire :

« La belle Magdeleine, honneur de chasteté,
» Une grâce en beauté, Junon en majesté,
» A peine de l'Écosse avait touché le bord,
» Quand, au lieu d'un royaume, elle y trouva la mort.
» Ni larmes du mari, ni beauté, ni jeunesse,
» Ni vœu, ni oraison ne fléchit la rudesse
» De la parque ! ô cruel et pitoyable sort ! »

57.

MARGUERITE DE FRANCE,

DUCHESSE DE SAVOIE.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

Marguerite de France, duchesse de Savoie, fille de François I et de Claude de France, naquit à Saint-Germain-en-Laye, le 5 juin 1523.

Comme son père et sa tante Marguerite de Valois, elle aima, protégea et cultiva les lettres. Dès son jeune âge, elle savait les langues grecque et latine. Chaque jour, après le dîner, elle se livrait avec constance à l'étude, et recevait des leçons des savans de son temps. L'Hôpital la dirigeait dans ses lectures. Elle faisait grand cas des poètes. Elle honora de sa bienveillance et de son estime Ronsard, Dubellay, Jodelle, Dorat et Belleau; aussi vantaient-ils à l'envi sa beauté, et les aimables qualités de son esprit et de son cœur.

Marguerite avait des sentimens élevés. Le roi

Henri, son père, voulut la marier à M. de Vendôme, premier prince du sang. Elle répondit qu'elle n'épouserait jamais *le sujet du roi son frère.*

Par le traité de paix de Cateau-Cambrésis, l'an 1591, elle fut accordée à Emmanuel Philibert, duc de Savoie, et l'épousa le 9 juillet. C'était un prince digne d'elle, et qui se montra glorieux des grandes qualités de Marguerite.

Elle attira, à l'université de Turin, les plus célèbres jurisconsultes de son siècle, et chercha à répandre l'éclat des arts et des sciences sur cette cité. Elle était généreuse, affable, pleine de bonté et de vertu. Elle se fit tellement chérir de ses sujets, qu'ils lui donnaient le surnom de *Mère des peuples.*

Elle conservait une tendre affection pour les Français; et, quand il en passait par Turin, elle leur faisait offrir toutes sortes de secours :

« J'ai ouy dire à un de ses maistres d'hostel, dit » Brantôme, qu'elle mestoit en un coffre tous les » ans en réserve le tiers de son revenu pour don- » ner aux pauvres François passans. »

Le journal de Pierre de l'Estoile raconte que, quand elle avait prêté de l'argent à ceux qui en avaient besoin, elle leur disait en les renvoyant :

« Je vous donne de bon cœur ce que vous m'avez
» demandé à prester; car je suis fille de roys si
» grands et si libéraux, qu'ils m'ont appris, non à
» prester, mais à donner libéralement. »

Le roi Henri III, en revenant de Pologne, étant venu voir Marguerite à Turin, elle se donna tant de peine pour veiller à ce que lui et sa tante fussent convenablement traités, qu'elle gagna une pleurésie, dont elle mourut, le 14 septembre 1574, en l'absence de son mari, qui était allé conduire le roi jusqu'à Lyon.

Barthélemy d'Elbène et divers autres savans lui avaient dédié leurs ouvrages; et on fit un volume in-8° des vers composés sur sa mort.

58.

HENRI D'ALBRET II,

ROI DE NAVARRE.

C. M.

Henri d'Albret II, roi de Navarre, comte de Foix, gouverneur et amiral de Guienne, né à Sanguesse, en 1503, épousa, en 1527, Marguerite d'Orléans-Angoulême, sœur de François I, dont il eut pour fille unique Jeanne d'Albret, mère de Henri IV. Il mourut en 1555.

Voyant sa fille près d'accoucher, il lui montra une grosse boîte d'or, entourée d'une longue chaîne de même métal, dans laquelle était renfermé le testament de ce roi. Jeanne, curieuse de voir ce testament, lui demanda la boîte : « Elle sera » tienne, lui répondit-il, dès que tu m'auras mon- » tré l'enfant que tu portes; et, afin que tu ne fasses » pas une pleureuse ou un rechigné, je te promets » le tout, pourvu qu'en accouchant tu chan-

» tes une chanson béarnaise. » Entre minuit et une heure, le 13 décembre 1553, Jeanne sentit les douleurs de l'enfantement; elle entendit venir son père, et se mit à chanter : « *Nostre Donne deou cap* » *deou Pon, adjouda me in aquesta houra.* -- Notre-» Dame du bout du Pont, aidez-moi à cette heure.» Aussitôt qu'elle fut délivrée, Henri d'Albret lui mit la chaîne au cou, et lui donna la boîte promise, en lui disant : « Voici qui t'appartient; mais ceci est » à moi, » ajouta-t-il en montrant l'enfant; et il l'emporta dans sa chambre, lui fit avaler quelques gouttes de vin, et lui frotta les lèvres avec une gousse d'ail : ainsi naquit Henri IV.

58bis.

LE MÊME.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

59.

MARGUERITE DE VALOIS,

REINE DE NAVARRE.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

Marguerite de Valois, reine de Navarre, fille de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême, et de Louise de Savoie, née à Angoulême le 21 décembre 1492, mariée en 1509 à Charles, duc d'Alençon, connétable de France, qui mourut en 1525; remariée à Henri d'Albret, roi de Navarre, dont elle eut Jeanne d'Albret, mère de Henri IV.

L'histoire, la peinture, la poésie se sont plu tour à tour à immortaliser la beauté, les grâces et l'esprit de cette princesse : c'est en son honneur qu'on a ajouté à la mythologie une quatrième grâce et une dixième muse. S'il faut en croire ses panégyristes, elle réunissait, comme femme et comme reine, toutes les qualités qui inspirent l'amour et toutes les vertus qui commandent le respect. Amie

des arts qu'elle protégeait, des lettres qu'elle cultivait, généreuse, bienfaisante, noble de caractère, elle n'employait son pouvoir qu'à faire bénir son nom. Elle aimait tendrement François I, son frère, qui l'appelait *sa mignonne*. Lorsqu'elle sut qu'il était tombé malade dans sa prison de Madrid, elle s'écria : « Quiconque m'annoncera la » guérison du roi, tel courrier, fût-il las, harassé, » malpropre, j'irai l'embrasser et l'accoler comme » le plus gentil chevalier ! »

Mais elle ne borna pas à cette saillie son inquiétude, elle se rendit à Madrid, fit rougir Charles-Quint de la dureté avec laquelle il traitait son prisonnier, et prodigua à son frère les plus aimables soins, les plus douces consolations.

Cette princesse a laissé plusieurs écrits qu'on a recueillis sous le titre des *Marguerites de la Marguerite des princesses*. La galanterie s'y présente sous les formes les plus transparentes de la naïveté; le bon La Fontaine n'a pas dédaigné d'y puiser quelques sujets, notamment celui de la *Servante justifiée*. Mais la poésie n'occupait pas seule ses loisirs : *le Miroir de l'âme pécheresse*, qu'elle composa, atteste que les matières théologiques avaient aussi quelque attrait pour elle. Elle y défendait

les intérêts des protestans, dont elle avait embrassé la foi; mais ce n'était pas la peine de se faire consacrer par la Sorbonne pour abjurer ensuite ces mêmes principes, et revenir à la religion catholique. Elle mourut dans cette religion, le 2 décembre 1549; elle était âgée de cinquante-sept ans.

Le nom de Marguerite aidait trop bien au goût du temps pour ne point avoir donné lieu à diverses allusions. On admira surtout la devise où elle était représentée au milieu d'une couronne de perles d'Orient, avec ces mots : « Notre Marguerite (*Margarita*) surpasse toutes les autres. »

60.

PAUL IV,

JEAN-PIERRE CARAFFA.

Paul IV (Jean-Pierre Caraffa), né à Naples le 27 juin 1476, archevêque de Chiéti, cardinal en 1536, élu pape le 23 mai 1555. Les papes Alexandre VI, Jules II et Léon X l'employèrent dans plusieurs négociations; mais il quitta tout pour suivre saint Gaëtan de Thienne, qui venait de fonder les Théatins. Il reprit sous Paul III l'archevêché de Théate, auquel il avait renoncé. Parvenu au pontificat, il l'exerça avec une vigueur qui allait jusqu'à la violence. Il menaça tour à tour de ses foudres Charles-Quint, qui ne s'opposait pas avec assez de zèle aux luthériens; Ferdinand, qui avait accepté l'empire sans consulter le saint-siége; Élisabeth, qui était montée au trône d'Angleterre sans le consentement de la cour de Rome. Sa bulle de 1559

appelait les plus grands supplices sur les hérétiques; il mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Dès qu'on apprit sa mort, on abattit une prison nouvelle qu'il avait fait élever pour l'inquisition, et l'on jeta sa statue dans le Tibre après l'avoir mutilée.

61.

GUSTAVE I

(GUSTAVE WASA),

ROI DE SUÈDE.

(Tableau copié à Stockholm par Grégorius sur un portrait original.)

Gustave, fils d'Éric Wasa, duc de Gripsholm, naquit en 1490, au château de Lindholm. Élevé sous les yeux de Sténon Sture, administrateur du royaume, il fut de bonne heure initié aux affaires du gouvernement; mais, lorsque Christian II, roi de Danemark, vint mettre le siége devant Stockholm, afin de s'emparer de la couronne de Suède, Gustave Éricson Wasa lui fut livré comme otage. Christian, au mépris de tous les droits, l'emmena prisonnier; il était alors âgé de vingt-cinq ans, et déjà renommé pour son courage et son génie. Il s'échappe de sa prison, apprend la mort de son père, qui avait été compris dans le massacre ordonné par le farouche Danois, et jure de la venger

et de délivrer son pays du joug de l'étranger. Il se réfugie d'abord à Lubeck, puis revient en Suède, déguisé en paysan : là, prenant le chemin de la Dalécarlie, il s'enfonce dans les mines, y travaille pour subvenir à son existence, se fait connaître dans une fête à *Mora :* son éloquence, ses malheurs, l'horreur qu'inspirait Christian, entraînent les paysans; ils s'arment, ils suivent Gustave. De ce moment, c'est un héros : sa vie n'est qu'un enchaînement de triomphes : le plus remarquable de ses exploits est l'assaut donné de pied ferme, en pleine mer, à la flotte danoise, surprise et enchaînée par les glaces devant le port de Stockholm.

En 1521, les états lui confèrent le titre d'administrateur du royaume; en 1523, ils le proclament roi. En 1527, Gustave, pour mettre un terme aux troubles qui s'étaient élevés à l'occasion des prétentions du clergé, fait rendre le décret connu dans l'histoire de Suède sous le nom de *recès de Vesteras*, décret par lequel une partie des biens du clergé était réservée pour son entretien et le reste dévolu à l'État.

En 1532, il soutint Frédéric, prince de Damark, contre Christian II, qui, dépossédé du trône, termina ses jours dans la captivité.

Enfin il déclara la guerre à Iwan Wasiliewicz, czar de Russie, dont les vues ambitieuses se portaient vers la Finlande et la Livonie; et, après avoir érigé la Finlande en grand-duché, il conclut avec le czar une trève de quarante ans. Il aspirait au repos; il fit un testament, par lequel il laissait la couronne à Éric, assembla les états, fit lire ce testament par un de ses ministres, et donna sa bénédiction à ses enfans et à toute l'assemblée. Depuis cette cérémonie touchante, il cessa de s'occuper de l'administration, dont il remit le soin à son fils Éric : il expira le 29 septembre 1560, après trente-sept ans de règne.

Gustave Wasa avait une de ces âmes fortement trempées que la nature semble former pour commander aux hommes. Grand capitaine et intrépide soldat, administrateur habile et sage législateur, aucun titre ne manque à sa gloire. Sa taille était haute, sa voix forte et sonore, et dans tout son extérieur régnait une imposante majesté. C'est à l'ascendant de son génie que la Suède doit d'avoir pris rang parmi les puissances de l'Europe.

Il fut le premier monarque du Nord avec lequel la France eût contracté alliance. En 1542, François I lui envoya un ambassadeur, qui lui

porta de sa part l'ordre de Saint-Michel. C'est cette même année que les états de Suède avaient aboli l'élection, et rétabli, en faveur de Gustave et de sa famille, la loi de succession, appelée *union héréditaire*.

62.

CLAUDE DE LORRAINE,

PREMIER DUC DE GUISE.

C. M.

Claude de Lorraine, *premier duc de Guise*, pair et grand-veneur de France, comte d'Aumale, marquis de Mayenne et d'Elbeuf, baron de Joinville, gouverneur de Champagne, de Brie et de Bourgogne, fils de René II du nom, duc de Lorraine, et de Philippe de Gueldres, sa seconde femme; né le 20 octobre 1496; marié, le 18 avril 1513, à Antoinette de Bourbon, fille de François, comte de Vendôme, et de Marie de Luxembourg.

Ce prince fit des prodiges de valeur à la bataille de Marignan, en 1515, où il commandait les lansquenets, que le duc de Gueldres avait amenés au secours de François I. Il reçut, dans cette sanglante journée vingt-deux blessures, et fut renversé de cheval. Son écuyer, le voyant dans ce danger, se

jeta sur lui pour couvrir de son corps les jambes de son maître, qui n'étaient pas, comme le reste, couvertes de fer : par cette courageuse présence d'esprit, le prince ne fut pas écrasé sous les pieds des chevaux. Trouvé après la bataille sous un tas de morts, il fut porté à la tente du duc Antoine son frère. A son retour de Lorraine, pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, il fit un pélerinage à Saint-Nicolas, près de Nancy, avec les mêmes armes qu'il avait à Marignan, et fit mettre son effigie, en pierre, à genoux à droite de l'autel du saint. Vers la même époque, le duc Antoine fit un pélerinage à Sainte-Barbe, près de Metz. Voici comme *la chronique en vers des antiquités de Metz* raconte le retour de ce prince :

« Par mil cinq cens ving trois
Passa par-dessus le Pont-Tieffroy
Tout du long Antoine de Lorraine
Et sa noblesse et beau domaine.
En retournant de Sainte-Barbe
Son armée et son avant-garde
A Moulin feirent leur desjeun
Par un neufviesme jour de jun.
Et après lui vint la duchesse,
Aornée de grande richesse,
A Metz entra bien noblement
Et fut receutte honorablement.
En passe-tems oultre Moselle
La princesse et ses damoiselles
En soulas et grands déduicts
Y furent deux jours et deux nuicts.

Et quand print son département
Alla disner à Saint-Clément,
Après disné monta aux arsons
Et retorna au Pont-à-Mousson. »

En 1522, à la tête de six mille Allemands, Claude attaqua à Fontarabie une armée espagnole qui menaçait la France d'une irruption : une rivière très-profonde séparait les deux camps : Claude s'y précipita le premier pour la traverser. Effrayés de cet acte de bravoure, les Espagnols se jetèrent dans la ville, où le duc de Guise les força bientôt à coups de canon. Il ne signala pas moins sa vaillance sous les remparts de Péronne, dont il obligea Charles-Quint à lever le siége.

Le testament de René II avait donné lieu à des contestations entre Claude, duc de Guise, et Antoine, son frère aîné, duc de Lorraine : elles se terminèrent par un traité conclu le 27 octobre 1530, qui assura en partage à Claude le comté de Guise, le comté d'Aumale, les baronnies de Joinville, Elbeuf, etc., et des terres en Provence. Ce fut pour lui qu'après son établissement en France on érigea le comté de Guise en duché-pairie.

Ce prince était à Fontainebleau lorsqu'il fut attaqué de sa dernière maladie : il se fit transporter dans son château de Joinville, où ses fils et ses pe-

tits-fils s'étaient rendus : il leur donna sa bénédiction, se jeta à bas de son lit quand on lui apporta le saint viatique, communia à genoux, et expira à l'âge de cinquante-cinq ans.

Claude de Guise était d'une taille avantageuse, très-bien proportionnée, d'un air *qui sentait son grand prince*, mais mêlé de douceur; son abord était agréable et aisé. Dans les combats, son regard était terrible, et ses ennemis lui avaient donné le surnom de *boucher*, « parce que, dans l'action, il » n'épargnait personne. » Il protégeait les gens de lettres; il encourageait les arts; il aimait la musique, et, dans les jours de fête, il se plaisait à chanter lui-même les louanges du Seigneur. Il n'était pas moins passionné pour la chasse. Telle était sa magnificence, que tous les jours, il avait sept tables ouvertes. Sa jeunesse avait été fort dissipée : sur la fin de sa vie, pour expier ses premières erreurs, il portait toujours sur la chair, au haut du bras gauche, un cercle de fer qui l'incommodait extrêmement.

La faveur dont il jouissait à la cour de France excitait la jalousie de quelques seigneurs. L'un d'eux, pour jeter sur lui quelque ridicule, disait : « Claude de Lorraine parle allemand en français :

» toutes fois qu'il voudra s'appeler *prince*, pour » parler proprement français, il devra ajouter de » *Lorraine.* »

Claude, premier duc de Guise, fut le chef d'une famille qui devint assez puissante en France pour balancer la fortune des rois.

63.

ANTOINETTE DE BOURBON,

DUCHESSE DE GUISE.

C. M.

Antoinette de Bourbon, duchesse de Guise, fille de François de Bourbon, comte de Vendôme, et de Marie de Luxembourg; née à Ham, le 25 décembre 1494; fut mariée à Paris, en 1512, à Claude de Lorraine, duc de Guise. Lorsqu'elle perdit son époux, elle lui fit construire, dans la chapelle de Joinville, un mausolée de marbre, où elle fut aussi ensevelie, après avoir vécu quatre-vingt-huit ans, « toujours occupée de l'idée de sa dernière » heure, et parlant de la mort de ses fils comme » du plus grand bonheur qui pût leur arriver, de » mourir pour la religion dans les guerres civiles. »

64.

JEAN,

CARDINAL DE LORRAINE, ÉVÊQUE DE METZ.

C. M.

Jean, cardinal de Lorraine, sixième fils de René II, duc de Lorraine, et de Philippe de Gueldres; évêque de Metz, de Toul, de Luçon, d'Alby, de Cluny; archevêque de Narbonne, de Reims, de Lyon; né à Bar, le 9 avril 1498; fut d'abord agréé à l'évêché de Metz par le pape Léon X, qui l'associa au sacré collége sous le titre de saint Onuphre. En 1518, il fut fait légat du saint-siége dans les états de Lorraine, et il exerça cette légation jusqu'à sa mort. Il résidait habituellement à Rome, où il était chargé des affaires du roi de France, « dont il était si bien » venu, que Sa Majesté ne lui refusait jamais rien. » C'est à sa recommandation que Claude, duc de Guise, son frère, obtint le gouvernement de Champagne et de Brie. Il figura dans la guerre que ses

frères firent aux luthériens, qui tentaient de faire triompher leur croyance en Lorraine; et sa prudence n'eut pas moins d'influence pour apaiser les troubles que le courage des autres princes de sa famille. Lorsque, vers l'an 1519, Philippe de Gueldres se fut retirée dans le couvent des sœurs de Sainte-Claire du Pont-à-Mousson, elle employa Jean, cardinal de Lorraine, son fils, pour obtenir du pape Léon X « un bref qui l'exemptait pour sa » vie entière de toutes dignités et charges de la re- » ligion, et qui imposait défense aux religieuses de » l'inquiéter jamais à cet égard. » Cette princesse avait cru devoir prendre cette précaution pour refuser le titre d'abbesse, que la communauté lui avait conféré après la mort de Jeanne d'Apremont : telle était son humilité, qu'elle ne pouvait souffrir qu'on l'appelât *Madame*. Lorsqu'elle écrivait à ses supérieurs ecclésiastiques, elle finissait ses lettres par ces mots : *Votre pauvre fille et sujette, sœur Philippe;* d'autres fois elle signait : *Sœur Philippe, petit ver de terre.* Elle portait les vêtemens les plus grossiers; elle ne quittait jamais l'habit de l'ordre, même en maladie, et ne mangeait que les mets du réfectoire. Elle renvoya un petit rideau de serge que le cardinal son fils lui avait donné

pour mettre autour de sa couche, disant que, « l'ayant voulu mettre, elle n'avait pu dormir, se » voyant mieux accommodée que ses sœurs. » Lorsque ce prélat fut informé des approches de sa mort, il accourut au Pont-à-Mousson, entra dans sa cellule, la trouva à demi morte, sur une chétive couche, revêtue de l'habit de la religion, le crucifix en main et les yeux fermés. Il lui demanda si elle le connaissait : « Oui, mon enfant, répon- » dit-elle, je vous connais : eh! pourquoi venir ici » pour voir mourir une pauvre pécheresse? » Elle mourut peu d'instans après, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Les chroniques du temps disent qu'elle avait prédit le jour de sa mort, comme, en 1525, « Dieu, qui la favorisait de révélations, lui ayant » fait voir la bataille de Pavie, elle s'était écriée : » *Mon petit-fils de Lambesq est mort, et le roi, mon* » *cousin, est fait prisonnier.* » Cette princesse avait été d'une grande beauté : à la cour, elle portait dans ses armoiries une feuille de chardon avec cette devise : *Ne mi toqués, il point!*

Jean, cardinal de Lorraine, était fort lettré; il aimait les savans, et les faisait participer à ses libéralités. Sa fortune était considérable; il jouissait d'un très-grand nombre de bénéfices, et cepen-

dant ses dépenses excédaient ses revenus. Dom Calmet lui reproche d'avoir emprunté à la bibliothèque de la cathédrale de Metz une chronique manuscrite en vélin, *qu'il n'a jamais restituée :* « C'est une perte, dit-il, pour l'histoire de cette » église et de la ville de Metz. » Pierre Arétin, qui ignorait probablement ce larcin, fait, dans plusieurs de ses Lettres italiennes, le plus grand éloge du cardinal. Ce prélat mourut le 10 mai 1550, les uns disent à Noyon, les autres à Neuvy-sur-Loire, ou à Nevers. Son corps, déposé d'abord à Joinville, fut ensuite apporté à Nancy, où il fut enterré dans l'église des Cordeliers, après avoir reçu avec pompe les honneurs funèbres.

65.

LOUIS DE LORRAINE,

COMTE DE VAUDÉMONT.

C. M.

Louis de Lorraine, septième fils de René II, duc de Lorraine, et de Philippe de Gueldres; né en 1500; fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, posséda l'abbaye de Saint-Mihiel, et fut postulé, en 1508, à l'évêché de Verdun: mais, ne se sentant pas de vocation pour le saint ministère, il résigna, en 1522, son évêché à Jean, cardinal de Lorraine, son frère. Le roi de France essaya de retenir Louis dans la prélature en lui offrant l'évêché de Luçon; mais le prince le remercia, prit le titre de comte de Vaudémont, et fit, en 1524, le voyage d'Italie, avec l'armée française, qui marchait pour recouvrer le Milanais, dont les Espagnols s'étaient emparés après la bataille de Pavie. Il se distingua dans cette guerre, et revint à Mézières, auprès de

Claude, duc de Guise, pour le prier de faire marcher les troupes qu'il avait sous ses ordres au secours du duc Antoine, leur frère, contre les luthériens allemands, prêts à faire une irruption en Lorraine. La bataille s'engagea à Chenonville. Le comte de Vaudémont commandait « les gens à pied, lesquels marchaient aussi vite que les cavaliers. » Avant la mêlée, il voulut recevoir du duc Antoine l'accolade et la dignité de chevalier, et pendant le combat il fit des prodiges de valeur. Il eut un de ses gantelets emporté, avec son casque, par les coups de pique et de hallebarbe qu'il reçut. On craignit même qu'il ne perdît un œil : un lansquenet, le voyant dans ce danger, lui mit promptement sa *secrette* (1) sur la tête; et, comme le comte voulait se servir de son épée pour combattre, après avoir mis sa lance en pièces, un capitaine polonais lui dit : *Prince, une épée n'est pas propre à combattre tant d'ennemis, prenez ma pique.* Le comte la saisit, et fit un carnage affreux dans les rangs ennemis; mais, accablé par le nombre, il fut renversé sous les pieds des chevaux, et ne dut la vie qu'à l'intrépidité d'un de ses lieutenans. La victoire

(1) Espèce de casque.

demeura aux princes lorrains; les luthériens perdirent plus de douze mille hommes; et l'on a vu long-temps, aux environs de Châtenoy, des tas d'os de leurs morts, dans les chapelles où on les avait ramassés.

Dans cette guerre de religion, le fanatisme faisait conduire à la mort ceux qui osaient prêcher les dogmes de Luther, et ceux qui, dans un moment d'imprudence, avaient insulté à l'image des saints. On lit dans la *Chronique en vers* que deux luthériens

« Qui preschoient et lisoient assez,
Puis se sont tous rebaptisés,
Ce qui leur fut en préjudice
Devant messieurs de la justice.

Ils sont été mis en prison
Et ont confessé leur intention,
En après sont été noyés
Dans l'eau où n'y avoit pas piés. »

On voit aussi, dans ce recueil d'antiquités, que

« L'an mil cinq cent vingt-six,
Comme il se trouve par écrit,
Au champ samaille place commune,
Il advint grande amertume;

Un jeune fils qui fut brûlé,
Qui avoit rompu et brisé
La teste d'un image parée
Qui n'estoit que pierre dorée.

Ce fut devant saint Éloy
Qu'il a conquesté cet émoy,

Dont il perdit très-bien la vie
Pour avoir sui mauvaise compagnie.

Iceluy pour mal advisé
Disoit n'avoir rien offensé
De rompre une pierre taillée
Que n'a ny force ny d'année;

Mais les seigneurs qui furent prudens
Sans faire plus grands démènemens,
Le feirent prendre et en prison mettre,
Et en après au gibet mettre. »

Cette guerre terminée, le comte de Vaudémont se rendit à la cour de France dans l'intention de faire valoir les prétentions de sa famille sur le royaume de Naples. Il commanda l'armée navale dans la première campagne, et dix mille lansquenets dans la seconde, sous les ordres de Lautrec. Ils passèrent par Rome, et se rendirent devant la ville de Naples, dont ils formèrent le siége. Les maladies, la famine et la peste, que les ennemis introduisirent, dit-on, dans le camp français, par le moyen de quelques habits infectés, firent périr une grande partie de l'armée. Lautrec en mourut, et le comte de Vaudémont ne fut pas plus heureux. Il expira l'an 1528, regrettant beaucoup, en ses derniers momens, d'avoir quitté l'état ecclésiastique. Son corps fut enterré dans le monastère de Sainte-Claire, devant Naples; et son cœur, apporté en Lorraine par ses domestiques, fut déposé dans

l'église des Claristes du Pont-à-Mousson, où sa mère, Philippe de Gueldres, vivait encore sous l'habit de la religion.

65bis.

LE MÊME.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

66.

HENRI II,

ROI DE FRANCE.

(Peint par F. Clouet, dit Jeanet.)

Henri II, fils de François I, né à Saint-Germain-en-Laye le 31 mars 1518, monta sur le trône à l'âge de vingt-neuf ans.

Les fêtes données à l'occasion de son couronnement furent magnifiques. « On y remarqua, dit » Brantôme, que le duc de Nemours, monté sur un » roussin qu'on nommoit le Réal, descendit au » grand galop les degrés de la Sainte-Chapelle de » Paris. » Le roi avait pris pour devise un croissant en l'honneur de Diane de Poitiers, sa maîtresse, avec ces mots : *Donec totum impleat orbem.*

Henri ne tarda pas à se trouver placé entre quatre factions : celle du connétable de Montmorency, celle des Guises, celle de Diane de Poitiers, et celle de la reine Catherine de Médicis. « Rien n'échap-

» poit à ces factions, dit un auteur du temps, non » plus que les mouches aux hirondelles, que tout » ne fust englouti. » Henri, qui n'était pas doué d'une grande force de caractère, se laissa tour à tour dominer par ces diverses influences, dont la plus puissante sur son cœur fut toujours l'empire de la duchesse de Valentinois. Sous son règne, Boulogne fut rendu par les Anglais en 1550 : Henri II fit en personne la conquête des trois évêchés : Metz, Toul, Verdun lui ouvrirent leurs portes, et furent réunis à la France en 1552. En 1553, François de Lorraine, duc de Guise, enfermé dans Metz, força Charles-Quint à lever le siége de cette place. En 1554, les impériaux furent défaits à Reinti, où Henri II cherchait avec ardeur Charles-Quint pour le combattre en personne. Le 10 août 1557, l'armée française, commandée par le connétable de Montmorency, perdit contre Philippe II la funeste bataille de Saint-Quentin, qui répandit la terreur en France. En 1558, l'assemblée des notables fut convoquée et tenue dans une chambre du parlement : ce fut dans ces états que la magistrature prit séance pour la première fois, et forma un quatrième ordre. Jusque là elle n'y avait pas pris place : elle n'y a point reparu depuis ; elle n'assista ni aux

états de Blois ni à ceux de Paris. Dans cette même année, le duc de Guise fut fait lieutenant-général du royaume, et rétablit la confiance par la prise importante de la ville de Calais, qui était entre les mains des Anglais depuis le règne de Philippe de Valois. Enfin la paix entre la France et l'Espagne fut signée à Cateau-Cambrésis le 3 avril 1559 : c'est cette paix que les Guises appelaient la *paix malheureuse*, soit parce qu'elle enchaînait leur courage, soit parce qu'elle forçait la France à rendre les places dont elle s'était emparée.

Henri, qui avait aspiré au repos, n'en jouit pas long-temps. Dans un tournoi qui fut donné à l'occasion du mariage de Marguerite, sœur du roi, avec le duc de Savoie, il aperçoit Montgommery, capitaine de ses gardes, qui tenait la lance haute; il court contre lui, baissant seulement sa visière, sans se donner le temps de l'attacher. Montgommery brise sa lance dans le plastron du roi; du tronçon qui lui restait à la main, il le frappe involontairement à l'œil droit : un éclat y pénètre jusque derrière la tête; le monarque chancelle, tombe; la blessure était mortelle. Il vécut cependant encore quinze jours, mais dans une léthargie perpétuelle.

Mézeray a dit de Henri II « qu'il était bon maî-

» tre pour ses domestiques, libéral, facile à par-
» donner, franc, très-attaché à la religion; mais
» faible d'esprit, et plus propre à être conduit qu'à
» gouverner. » On ne peut pas lui refuser d'avoir été brave dans les combats; mais on lui reproche avec raison d'avoir levé sur le peuple d'énormes impôts, et d'avoir trop multiplié en France les tribunaux et les *porte-sacs*, espèce de gens que Louis XII ne rencontrait jamais sans frémir, quand, monté sur sa petite mule, il se rendait au parlement. Henri II, qui ne l'avait pas imité sur ce point, voulut du moins suivre, pour son intérieur, un plan de conduite conforme à celui que ce monarque pratiquait; ce fut le connétable de Montmorency qui le lui traça : « Le lever du roi était à sept
» heures. Les seigneurs habitués de la cour avaient
» liberté d'y entrer. Il se retirait ensuite avec les
» quatre secrétaires, se faisait lire les dépêches des
» ambassadeurs, les rapports des gouverneurs de
» provinces; prenait lui-même séance au conseil,
» qui se tenait près de son cabinet; entendait la
» messe à dix heures; dînait à midi ; recevait les re-
» quêtes : la porte n'était refusée à personne; il pas-
» sait ensuite dans son cabinet avec des favoris choi-
» sis pour faire la conversation; il allait de là dans

» l'appartement de la reine; il y décidait les amuse-
» mens de la soirée; il allait jouer soit à la paume,
» soit aux bagues; on soupait: nouveau cercle chez
» la reine, danses, retraite, et coucher à dix heures. »

La poésie, qui « commençait à paraître avec plus
» de grâces et de beauté, mais pas toujours vierge, »
contribuait à l'ornement des fêtes de la cour. La *Cléopâtre* de Jodelle, la première de toutes les tragédies françaises, fut représentée, en 1552, devant Henri II, qui honora l'auteur de ses bienfaits. Mais ce poète, qui n'était pas courtisan, finit sa vie dans la misère. Théodore Agrippa d'Aubigné, dans son hommage funèbre à Jodelle, s'exprimait ainsi.

« Jodelle est mort de pauvreté:
La pauvreté a eu puissance
Sur la richesse de la France.
O dieux! quel trait de cruauté!
Le ciel avoit mis en Jodelle
Un esprit tout autre qu'humain.
La France lui nia le pain,
Tant elle fut mère cruelle. »

66bis.

LE MÊME.

(Peint par Ducornet (avec les pieds), d'après, un portrait qui est au Musée Royal.)

67.

CATHERINE DE MÉDICIS.

Catherine de Médicis, fille unique de Laurent de Médicis II, duc d'Urbin, nièce du pape Clément VII, née à Florence l'an 1519, épousa, en 1533, le dauphin de France, depuis Henri II. Sa beauté devint un des ornemens de la cour de François I. Malgré ses intrigues, elle n'exerça qu'une autorité secondaire sous Henri II, entièrement dominé par la duchesse de Valentinois; sous François II, son crédit fut éclipsé par les Guises; elle ne commença à jouer le premier rôle que comme régente, pendant la minorité de Charles IX, son second fils; elle conserva sa pernicieuse influence sous Henri III. Fine jusqu'à l'artifice, tour à tour impérieuse ou caressante, tantôt légère et galante, tantôt vindicative et sanguinaire, toujours prête à changer d'intérêts et d'amis, tous les moyens lui

semblaient bons pour assouvir l'insatiable ambition qui la dévorait. Embarrassée dans un labyrinthe de difficultés insurmontables, partagée entre deux religions et les factions qui se disputaient le pouvoir souverain, cette princesse employa tous ses soins à les détruire par leurs propres armes; elle nourrit la haine des Condés et des Guises, excita celle des catholiques et des protestans. Ne s'occupant que d'étendre et de consolider sa puissance, elle fomentait elle-même les troubles, lorsqu'elle se flattait de paralyser par la guerre civile les forces de ceux dont elle redoutait l'ascendant. On trouve dans les mémoires de la Ligue une lettre de Catherine de Médicis au prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour. On rapporte aussi que, lorsqu'elle crut la bataille de Dreux perdue et les protestans vainqueurs, elle s'écria: « Eh bien ! nous prierons Dieu en français. » Cependant, lorsqu'elle crut pouvoir impunément se défaire des huguenots, elle ordonna le massacre de la Saint-Barthélemy, dans la nuit du 23 au 24 août 1572 (1). C'est elle qui présida à cette san-

(1) Quelques heures auparavant, Charles IX ayant mal accueilli quelques seigneurs protestans, elle l'en blâma en lui disant: « Mon fils, lorsqu'on veut prendre les guêpes dans le guêpier, on met un masque sur son visage. »

glante tragédie; c'est elle qui arma le bras de Charles IX de l'homicide carabine; c'est elle qui sourit à la tête coupée de l'amiral de Coligny !...

Catherine avait du courage et en faisait vanité. Pendant le siége de Rouen, en 1562, « les canon-» nades et arquebuses, dit Brantôme, pleuvoient » autour d'elle, qu'elle s'en soucioit autant que de » rien. » Elle riait des sollicitudes que témoignait pour elle le duc de Guise. Elle aimait à se montrer aux soldats, qui pourtant n'en parlaient pas toujours avec respect. Un jour le cardinal de Lorraine, qui en avait entendu quelques-uns tenir sur elle des propos plus que légers, lui dit que, si la chose lui était agréable, il allait les faire pendre : « Non, » reprit-elle, je suis bien aise de faire voir qu'une » Italienne a su commander à son ressentiment. »

Elle transporta en France le goût des arts, qu'elle avait puisé à la cour des Médicis; enrichit la Bibliothèque d'un grand nombre d'ouvrages; favorisa les gens de lettres, les savans et les artistes; fit élever les Tuileries; mais son luxe, et son goût pour les plaisirs et la dépense, épuisèrent plus d'une fois le trésor. Lorsqu'on se hasardait à lui en faire l'observation : « Il faut bien vivre, » répondait-elle.

On l'accuse d'avoir elle-même corrompu l'âme

de ses enfans, soit en leur donnant pour récréations des combats de coqs, de chiens, et aütres animaux, ce qui les accoutumait à la vue du sang; soit en les faisant servir quelquefois à table par ses filles d'honneur, couronnées de fleurs, afin de leur inspirer le goût des voluptés.

Elle était à Blois, lors des fameux états de ce nom, en 1588, retenue au lit par des infirmités qui la conduisirent bientôt au tombeau. Après l'assassinat du duc de Guise, Henri III descend aussitôt chez sa mère : « Le roi de Paris n'est plus, madame, » lui dit-il, et je suis roi désormais. — Vous avez » fait mourir le duc de Guise, reprit-elle en soupi- » rant : Dieu veuille que cette mort ne vous rende » pas roi de rien! C'est bien coupé, mon fils, mais » il faut coudre. » Catherine ne survécut pas longtemps à cette catastrophe; elle mourut, en 1589, à l'âge de soixante-dix ans; et tel était le désordre où se trouvait le royaume, que la mort de celle qui sous quatre règnes avait occupé l'attention de toute la France fut comme inaperçue, et ne causa aucune sensation.

On trouva dans sa chambre et même sur son corps divers talismans, qui prouvent qu'elle croyait à la magie.

Henri III, malgré les malheurs du temps, lui fit faire de magnifiques funérailles.

67bis.

LA MÊME.

(Peint sur bois par Janet.)

67ter.

LA MÊME.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

68.

DIANE DE POITIERS.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, née le 21 mars 1500.

Le comte de Saint-Vallier, convaincu d'avoir favorisé l'évasion du connétable de Bourbon, allait périr sur l'échafaud, lorsqu'une femme d'une beauté admirable va se jeter aux pieds de François I : c'était Diane, sa fille, épouse de Louis de Brézé, grand-sénéchal de Normandie. Le roi lui accorda la grâce de son père, mais ce fut, dit-on, au prix d'une autre faveur. Henri II ne fut pas moins sensible à tant d'attraits; elle avait déjà quarante ans lorsque ce prince, âgé seulement de dix-huit ans, en devint amoureux. Elle ne tarda pas à prendre sur lui un souverain empire : c'est pour elle qu'il donnait, avec tant de faste, des fêtes et des tournois; c'est pour elle qu'il fit bâtir Anet;

c'est pour entrelacer son chiffre à ses attributs qu'il décora le Louvre et Fontainebleau; c'est par elle seule qu'il gouvernait la France. Source de toutes les faveurs et de toutes les grâces, elle n'employait sa puissance qu'à faire le bien, à protéger les lettres, à faire fleurir les arts. Elle aimait sincèrement Henri II. Lorsque Catherine de Médicis, qui ne pouvait souffrir Diane, vit que le roi allait expirer, elle lui envoya l'ordre de rendre les pierreries de la couronne, et de se retirer dans l'un de ses châteaux (1).

« Le roi est-il mort? demanda-t-elle au messager. » — Non, madame, pas encore, mais il ne passera » pas la journée. — Eh bien! répliqua-t-elle avec » fierté, je n'ai pas encore de maître; et, si j'ai le » malheur de lui survivre long-temps, mon cœur » sera trop occupé de la douleur de sa perte pour » que je puisse être sensible aux chagrins qu'on » voudra me causer. »

Elle choisit pour retraite le château d'Anet, que Philibert de Lorme avait reconstruit pour elle et où Henri avait prodigué toutes les richesses des arts et toutes les richesses du goût. C'est là qu'elle termina ses jours, le 26 avril 1566.

(1) Chenonceaux.

Les historiens du temps s'accordent à faire le plus grand éloge de sa beauté, de sa grâce, qui triomphèrent du temps, car Brantôme dit « qu'il » ne la vit pas sans *émotion* six mois avans sa mort, » c'est-à-dire à l'âge de soixante-cinq ans. Les charmes de son esprit ne le cédaient en rien à ceux de sa figure : on a trouvé d'elle, dans les manuscrits de la Bibliothèque royale, des vers à Henri II qui sont fort agréablement tournés.

Voici vrayment qu'Amour un beau matin
S'en vint m'offrir fleurette très-gentille ;
Là se prit-il à orner votre teint
Et vistement marjelaine et jonquille,
Me rejetoit, à tant que ma mantille
En estoit pleine et mon cœur se pasmoit,
Car voyez-vous fleurette si gentille
Étoit garçon frais, dispot et jeunet.
Ains tremblotant et détournant les yeux,
Nenni ! disois-je. — Ah ! ne serez déçue,
Reprit Amour ; et soudain à ma vue
Va présentant un laurier merveilleux.
Mieux vaut, lui dis-je, être sage que reine.
Ains me sentis et frémir et trembler....
Et Diane faillit, et comprendrez sans peine
Duquel matin je praitends reparler.

Son tombeau était à Anet; mais, lorsque le duc d'Orléans (aujourd'hui le roi Louis-Philippe) vendit les restes de ce château, il fit transporter ce mausolée à Neuilly, où on le voit dans un pavillon que le prince a fait construire pour le recevoir.

69.

MICHEL DE L'HOPITAL.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

Michel de L'Hôpital naquit à Aigue-Perse, en Auvergne, l'année 1503.

Destiné au barreau, vers lequel sa vocation le portait, il se livra de bonne heure à l'étude du droit, et y fit de tels progrès, que sa réputation, soutenue du crédit de son père, qui était médecin du cardinal de Bourbon, lui ouvrit facilement la carrière de la haute magistrature, et bientôt celle de la politique.

En 1560, il succéda, dans la charge de chancelier de France, à Olivier de Leuville, qui n'avait pu survivre à la condamnation d'Anne du Bourg. La conjuration d'Amboise venait à peine d'être étouffée; les Guises voulaient profiter de la stupeur des calvinistes pour leur porter un dernier coup, et, de concert avec l'Espagne, ils préparaient dans l'ombre

l'établissement de l'inquisition en France. L'Hôpital les prévint, et son début dans les affaires fut l'œuvre d'un maître. Comme il était bien convaincu que les Guises ne manqueraient pas d'user tous les moyens de répression ordinaire, et de prouver en quelque sorte aux yeux de la nation l'insuffisance des parlemens et des cours de justice pour mettre un frein à l'hérésie, il n'attendit pas qu'on leur eût laissé le pouvoir d'implanter en France les tribunaux de dominicains et de cordeliers, que Rome et l'Espagne avaient déjà organisés. Il savait que le clergé national était aussi jaloux de ses franchises que le parlement de ses droits; et, en attribuant aux évêques la connaissance du crime d'hérésie, il éleva pour toujours une barrière insurmontable devant les prétentions de Rome et de Madrid, en même temps qu'il assura aux nouveaux religionnaires des juges que le caractère national et l'esprit d'indépendance éloignaient du fanatisme et des rigueurs de l'inquisition. Cet acte de profonde politique ne fut compris que par ceux dont il déconcerta les projets; les parlemens méconnurent eux-mêmes la pensée qui l'avait conçu, ou bien ne s'élevèrent pas à sa hauteur, et ils regardèrent la juridiction des évêques comme attentatoire à celle

des magistrats laïques. Aussi eut-on beaucoup de peine à faire enregistrer l'édit de Romorantin, dont plusieurs articles reçurent des modifications de la part des tribunaux séculiers.

L'Hôpital venait de préserver la France du coup terrible qu'on lui portait du dehors, mais il fallait aussi lui arracher des mains l'épée dont elle se déchirait elle-même. La guerre civile était loin d'être finie, nulle part on ne posait les armes; les catholiques ne cessaient de crier au scandale, les protestans à la persécution. Afin d'éviter un éclat décisif entre les deux partis, on assembla à Fontainebleau un conseil extraordinaire, composé des principaux ordres du royaume, et présidé par le roi et la reine mère. Les Guises, qui parlèrent les premiers, firent un tableau pompeux de leur administration; l'amiral de Coligny plaida chaudement les droits et la liberté de la réforme; le chancelier vint à son tour; d'une main ferme et hardie il souleva le voile qui cachait les plaies de la France; il montra le désordre et la corruption envahissant tous les ordres de la société. Il ne se fit le champion ni l'antagoniste d'aucun état, d'aucune secte, d'aucun parti; mais il les appela tous à sa barre; il prit les hommes en bloc, les fit voir tous préoccupés de

leurs intérêts, de leurs ambitions, de leurs haines, et tous indignes de ce nom de chrétien qu'ils osaient se disputer. Sa vertueuse indignation en alluma quelques autres, et de généreux évêques ne voulurent pas assumer tous les torts de l'époque sur une secte réprouvée. Mais tout se passa en manifestes et en professions de foi, et l'assemblée se sépara sans avoir rien décidé autre chose que la convocation des états à Orléans.

Sur ces entrefaites, François II mourut, et Charles IX, à peine âgé de dix ans, hérita de tous les fermens de discordes qui s'étaient amassés dans les faibles mains de son frère et devaient éclater entre les siennes. Les religions étaient moins inconciliables que les partis, et autour du trône il y avait trop d'ambitions capables de s'y asseoir ou de le renverser pour qu'il ne fût pas sans cesse ébranlé. Il y avait une telle fièvre de pouvoir dans tous ces princes de Lorraine et de Bourbon, que jamais la lutte ne recommençait plus forte que lorsque ces grands rivaux s'étaient embrassés sur le champ de bataille. Le chancelier, qui avait été chargé de l'éducation du jeune roi, redoublait d'efforts et de zèle pour concilier les croyances et les intérêts de chacun. Plus il y avait d'irritation dans

les partis, plus il apportait de calme au sein des débats. Il tentait par tous les moyens possibles de reculer les mesures extrêmes; plus d'une fois il parvint à son but, et suspendit les persécutions; mais il fallut sans cesse convoquer de nouvelles assemblées, et rendre de nouveaux édits, qui restaient sans efficacité, parce qu'ils étaient sans conclusion. Ce fut ainsi que ni les états d'Orléans, ni les divers édits de pacification rendus à Saint-Germain, ni le colloque de Poissy, où l'église réformée se défendit par l'organe de ses ministres, ne purent éteindre la guerre civile. A force de tolérance, L'Hôpital était devenu suspect aux catholiques; on l'accusait sourdement de pencher vers les nouvelles doctrines; bientôt il fut exclu du conseil. Se voyant désormais impuissant à retenir la France sur le bord de l'abîme, et convaincu que la raison du fer était celle du siècle, il ne voulut pas que les sceaux du royaume fussent compromis entre ses mains, et il les rendit l'année 1568, en disant que les affaires du monde étaient trop corrompues pour qu'il lui fût possible de s'en mêler.

Après deux ans de retraite passés au sein de sa famille, après quelques jours paisibles partagés entre l'éducation de ses enfans et le culte de la

poésie latine, L'Hôpital vit arriver la Saint-Barthélemy, qu'il avait en quelque sorte pressentie, et lui-même fut sur le point d'être enveloppé dans cette horrible exécution. Il avait osé prêcher la tolérance en face des Guises, on n'oublia pas ce crime, et les bourreaux de Coligny prirent le chemin de sa maison. On lui conseillait de barricader ses portes : « Non, non, répondit-il; mais, si la petite n'est bat-» tante, que l'on ouvre la grande. » Les égorgeurs allaient entrer, lorsqu'ils furent atteints par d'autres cavaliers qui leur annoncèrent que L'Hôpital n'avait pas été compris dans la proscription. « On lui pardonnait, disaient-ils, ses anciennes » oppositions dans le conseil. — J'ignorais, re-» partit le chancelier sans changer de visage, que » j'eusse jamais mérité et la mort et le pardon. »

Peu de temps après, il mourut à Vignac, près d'Étampes (1), encore sous l'impression de la Saint-Barthélemy, et il répétait à ses derniers instans ce mot fameux qui est devenu le jugement de la postérité : « *Illa dies excidat ævo.* »

Tout adonné qu'il était aux affaires de l'adminis-

(1) En 1836, M. Dupin, président de la Chambre des Députés, a ouvert une souscription pour relever le tombeau de ce grand homme, et la munificence du roi s'est empressée de s'associer à cette bonne pensée.

tration politique, ce grand homme de bien ne perdit pas un seul instant de vue la justice particulière. Tantôt il donnait des louanges publiques au président Christophe de Harlay, parce qu'étant conseiller au parlement ce magistrat avait accommodé à l'amiable toutes les affaires dont il avait été rapporteur; tantôt il s'élevait contre les mœurs du siècle. « Tous les ordres, disait-il, sont corrompus; » le peuple est mal instruit, on ne lui parle que de » dîmes et d'offrandes, rien des bonnes mœurs; » chacun veut voir sa religion approuvée, celle des » autres persécutée : voilà en quoi consiste aujour- » d'hui la piété. »

Il n'avait qu'à paraître dans les conseils de guerre pour que toutes les délibérations cruelles prises contre les protestans y fussent suspendues. Le connétable de Montmorency osa lui déclarer un jour que les gens de robe n'avaient pas à se mêler du fait des armes. « Monsieur, répliqua vive- » ment le chancelier, nous autres magistrats nous » avons autre chose à faire de mieux que de con- » duire les armées, nous savons quand et comment » il faut s'en servir pour le bien de l'État. »

Il ne fallait rien moins que la vertu courageuse de L'Hôpital pour porter dans un temps de troubles

et de guerre civile la responsabilité dont il se chargea. Un magistrat faible et corrompu qui eût biaisé entre le despotisme des Guises et la politique de la reine mère, et qui, faisant abjuration de ses devoirs et de son caractère, eût récusé la loi en présence des partis, était pour la France un aussi grand fléau que les princes ambitieux qui se la déchiraient en se la disputant.

Quoique Michel de L'Hôpital sentît intérieurement combien il serait difficile de prendre pied au milieu d'un chaos d'ambitions et de haines, combien il aurait à combattre ou à défendre entre le crime et la faiblesse, il ne voulut pas faillir à sa mission. Il vint pur de tout excès religieux ou politique, sans autre parti que la France et l'humanité, sans autre arme que la vertu : il vint, aussi calme, aussi majestueux que la justice qu'il représentait, se poser sur la cime la plus haute et la plus orageuse, ne regardant pas si c'était là la place où l'on était le plus exposé. Si les fils de Henri II eussent été assez hommes d'âge ou de cœur pour mettre la royauté au-dessus des partis comme L'Hôpital y avait mis la loi, la France n'aurait pas connu la guerre civile.

Michel de L'Hôpital est l'un des hommes qui prou-

vèrent, de la manière la plus éclatante, l'empire de la vertu, non-seulement sur les passions individuelles, mais encore sur les passions politiques; et ce fut au milieu d'un siècle et d'un pays où il n'y avait d'autres armes que l'intrigue, la force et quelquefois l'assassinat! Seul avec ses pieuses convictions, il se présenta en face d'hommes ambitieux et fanatiques; il invoqua les lois divines et humaines, le droit sacré des gens, la clémence et la majesté royales; et, sa parole étant soutenue d'ailleurs par des prêtres et des magistrats, vrais apôtres de la charité chrétienne, vrais défenseurs des libertés publiques, il repoussa l'influence étrangère, déconcerta les ambitieux, rappela les turbulens à l'ordre, et contraignit le faux zèle religieux et politique à se mettre aux pieds de la loi, ou à jeter le masque. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il ait accompli cette tâche sans peine et sans obstacles. Il devait être effrayé de son triomphe, car il n'avait autour de lui que des ennemis. Quand il parlait de tolérance et de charité, les catholiques disaient : « Dieu nous » garde de la messe du chancelier! » Quand, pour mettre un frein à la réforme, il proposait les conciles nationaux, les protestans criaient à l'inquisition. Mais L'Hôpital était insensible aux murmures des

partis comme il l'avait été à leurs caresses. Il ne craignait plus rien d'eux ; il leur avait d'avance voué sa tête, et son dernier soupir, comme tous ses jours, ne fut que pour la patrie.

70.

CLAUDE D'ANNEBAUT,

AMIRAL ET MARÉCHAL DE FRANCE.

(Peint d'après un portrait qui est dans la galerie du palais de Versailles.)

Claude d'Annebaut, amiral et maréchal de France, baron de Retz et de la Hunaudaye, commandeur de l'ordre de Saint-Michel et favori de François I, était d'une famille ancienne de Normandie, et descendait de Jehan d'Annebaut, qui avait suivi Robert Courte-Hense, duc de Normandie, à la Terre-Sainte, en 1097. Il était fils de Jean, deuxième du nom, seigneur d'Annebaut, et de Marie Blosset, sa première femme. Il se fit remarquer de bonne heure par son courage à la défense de Mézières, qu'assiégeait le comte de Nassau. A la bataille de Pavie, indigné de la fuite du duc d'Alençon, il vint se jeter au milieu de la mêlée, et fut fait prisonnier avec François I. Ce roi eut toujours pour lui, depuis ce moment, la plus haute estime et la plus vive

amitié. Il le fit bientôt capitaine-général des chevau-légers. D'Annebaut se signala par ses talens militaires dans toutes les occasions qui lui furent offertes. Il acquit beaucoup de gloire en secourant la ville de Térouenne. Le roi, qui appréciait dignement ses services, le nomma maréchal de France, en 1538. La même année, il lui donna le gouvernement du Piémont, après la mort du maréchal de Montejean, son lieutenant-général à Turin. En 1540, il le rappela près de lui, et le chargea de la conduite des affaires; en 1542, il lui confia la direction du dauphin, qu'il envoyait dans le Roussillon; et, l'année suivante, il l'éleva à la charge d'amiral, après la mort de Philippe Chabot. C'est en cette qualité que Claude d'Annebaut commanda l'armée navale que François I envoya contre l'Angleterre en 1545. Ce roi, plein de courage, et qu'animaient les grandes idées, avait résolu d'opérer une descente en Angleterre, et avait confié la réussite de l'expédition à d'Annebaut. L'amiral battit trois fois les Anglais, débarqua des troupes sur plusieurs points; mais, dans un grand conseil de tous les capitaines assemblés, il fut décidé que les difficultés étaient trop nombreuses et presque insurmontables, que l'approche de la mauvaise

saison rendait l'entreprise très-périlleuse; et l'on conclut à la différer. Quelque temps après l'amiral d'Annebaut négocia la paix avec Henri VIII, roi d'Angleterre.

La disgrâce du connétable de Montmorency lui avait ouvert la route aux premiers honneurs de l'État; il fut chargé de l'administration des finances avec le cardinal de Tournon. Principal ministre de François I, il ne sut point abuser de sa haute position pour s'enrichir; aussi le roi, sur le point de mourir, lui légua, par reconnaissance et par justice, *en considération de ses services et de sa probité*, une somme de 100,000 livres. De plus, il engagea vivement le dauphin à laisser le maniement des affaires à d'Annebaut; mais Henri II, qui conservait à Montmorency la plus grande affection, ne pouvait suivre ce conseil : il remit le connétable à la tête des affaires de l'État, en lui donnant plus de pouvoir qu'il n'en avait encore eu. Il lui sacrifia l'amiral, à qui même il ôta la charge de maréchal de France. L'estime publique suivit d'Annebaut dans sa disgrâce, et Catherine de Médicis le rappela bientôt à la cour, et l'admit dans son conseil.

Claude d'Annebaut mourut à la Fère en Picardie,

le 2 novembre 1552. Il fut enterré à Annebaut en Normandie.

Il avait épousé Françoise de Tournemine, dame de La Hunaudaye et de Retz, et en avait eu un fils et une fille : Jean, baron d'Annebaut, tué à la bataille de Dreux, en 1562, dernier rejeton de cette famille célèbre; et Madeleine d'Annebaut, mariée d'abord à Gabriel, marquis de Saluces, et puis à Jacques de Silly, comte de La Rochepot, morte sans enfans.

Le maréchal d'Annebaut fut un grand guerrier et un administrateur habile; il joignait à ces hauts mérites une incorruptible probité. Brantôme dit qu'*outre qu'il fut un bon capitaine, il estoit un très homme de bien et d'honneur;* et le président de Thou donne à son désintéressement les plus grands éloges.

71.

CHARLES DE COSSÉ,

(PREMIER DU NOM),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(Peint d'après un portrait qui est dans la galerie du palais de Versailles.

Charles de Cossé, premier du nom, comte de Brissac, maréchal de France, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, grand-pannetier et grand-fauconnier de France, gouverneur de Picardie, lieutenant-général des armées du roi en Piémont, était fils aîné de René de Cossé, seigneur de Brissac en Anjou, et de Charlotte Gouffier.

Il naquit vers l'année 1506.

Il fut élevé enfant d'honneur près de François, dauphin de Viennois et duc de Bretagne, dont son père était le gouverneur, et fut ensuite son premier gentilhomme, d'autres disent son premier écuyer. Après la mort de ce prince, il se livra uniquement aux armes. Il servit d'abord avec distinc-

tion dans les guerres de Naples et de Piémont, et se signala ensuite, en 1541, au siége de Perpignan, où il était colonel de l'infanterie française. Il y fut blessé au cou d'un coup de pique, après avoir repris, lui septième, l'artillerie dont l'ennemi s'était emparé. Le dauphin Henri de France, témoin de sa valeur, dit hautement que, *s'il n'était le dauphin de France, il voudrait être le colonel Brissac.*

Il fut ensuite colonel-général de la cavalerie légère de France, et il s'acquitta de cette charge avec tant de bravoure et de talent, qu'on se faisait gloire d'avoir appris sous lui le métier des armes. En 1543, il jeta des secours dans Landrecies, qu'assiégeait Charles-Quint, et protégea, par une attaque hardie et périlleuse, la retraite de l'armée française, commandée par le roi lui-même. Fait deux fois prisonnier, et deux fois repris par les siens, il rejoignit le soir l'armée, couvert de sang et de poussière. Au moment où il arriva, François I finissait de souper; ce monarque l'embrassa, le fit boire dans sa coupe, et le créa chevalier de son ordre. Quelque temps après, Brissac défit l'arrière-garde de l'armée de l'empereur, à la levée du siége de Guise. En 1544, il secourut la ville de Luxembourg, et se couvrit d'honneur à la retraite de Châlons. L'année suivante,

il tailla en pièces deux mille Anglais à un combat près de Calais.

Henri II, étant monté sur le trône, lui donna la charge de grand-maître de l'artillerie de France, qu'il avait ôtée à Jean de Taye par mécontentement de quelques propos imprudens. Il l'envoya bientôt en ambassade à l'empereur pour négocier la paix. Brissac remplit avec habileté sa mission. Les hostilités devenant imminentes, le gouvernement du Piémont était de la plus haute importance : Brissac, que ses services avaient mis en grande estime, y succéda, comme lieutenant-général, au vieux prince de Melphe, à qui la duchesse de Valentinois avait fait exprès demander sa démission; il reçut aussi le bâton de maréchal en 1550. Brissac, petit de taille et délicat de figure, avait l'extérieur le plus agréable. Il était rempli d'esprit et de grâces; les dames l'avaient surnommé *le beau Brissac*. « Il était » le seigneur de la cour le plus aimable, dit Mézerai, » et aussi le plus aimé de Diane de Poitiers. » Ce fut autant peut-être à la protection de la belle duchesse qu'à son mérite personnel qu'il dut sa haute fortune. On a dit que Henri II était jaloux de lui, et l'avait nommé gouverneur en Italie pour l'éloigner.

Le maréchal, dès son arrivée à Turin, établit dans les troupes la discipline la plus sévère, et aguerrit les soldats et les officiers par des exercices militaires qui les tenaient chaque jour en haleine. Il leur avait appris à respecter les propriétés : les villageois pouvaient labourer en paix leurs champs, et rien ne leur était pris de force. Il se rendit maître de Quiers et de Saint-Damian, secourut le duc de Parme contre Ferdinand de Gonzague, enleva Verceil, où était le trésor du duc de Savoie, conquit tout le pays des Langhes, s'empara d'Yvrée, surprit Casal, et força, la nuit même, à capituler toute la noblesse de l'armée impériale, qui y était venue assister à un tournoi. Il donna devant la citadelle l'exemple du courage et de la persévérance en travaillant lui-même à descendre l'artillerie dans les fossés pour battre les voûtes.

Le roi lui fit le glorieux cadeau de l'épée qu'il avait coutume de porter à la guerre. Nul autre avant lui n'avait encore obtenu cet honneur. Henri II, en la lui envoyant, lui écrivait que l'empereur, étant à table, entouré du duc de Savoie, du duc d'Albe, et d'autres seigneurs, avait dit, en parlant de la cavalerie française : « Si j'avais cela à mon » commandement, et le sieur de Brissac pour se-

» conder mes armes et mes desseins, je me ferais » monarque du monde. »

Quoique la plupart du temps sans secours et sans argent, malgré ses plaintes réitérées de l'état où on laissait les affaires du Piémont et de la négligence qu'on mettait à fournir l'armée des chose nécessaires, le maréchal poursuivit ses succès. Il démantela le château de San-Salvadore, défit les troupes du capitaine *La Trinité*, marcha au secours de Santia, attaquée par le duc d'Albe, et le força de se retirer. Il se fit porter malade à l'armée quand elle assiégeait Vulpian; la ville capitula, et il ordonna qu'on la démolît; il enleva Vignal d'assaut et la rasa.

Une trève ayant été conclue au mois de février 1556, Brissac vint en France trouver le roi. Ce fut alors qu'il donna une grande preuve de patience et de modestie, en souffrant, sans s'indigner et sans rappeler ses services, l'ingratitude du roi, qui, tout en le recevant avec honneur, ne lui accorda aucune récompense, tandis que « ceux, dit Du » Villars dans ses mémoires, qui avoient perdu » souvent et des villes et des batailles, plustost par » inconsidération que par infortune, estoient traic- » tez et recompensez des plus clairs deniers de la

» France. » Le maréchal, n'étant d'aucun des partis puissans à la cour, n'y avait aucun appui. La duchesse de Valentinois, qu'il avait négligée, ne le soutenait plus de son crédit; et il y avait pour ennemis les Guises, dont il s'était plaint, et le connétable, qui ne lui pardonnait pas d'avoir eu le commandement du Piémont, qu'il avait en vain demandé pour son neveu Coligny.

De retour en Italie après cette absence, il passa le Pô à Valence, et jeta l'effroi dans Milan, prit Valfenières, et saccagea de fond en comble Cairas. Il en était là de ses nouveaux succès quand il reçut la nouvelle de la bataille de Saint-Quentin et l'ordre de renvoyer en France une partie de ses troupes. Il adressa au roi un mémoire sur ce qu'il y avait à faire dans les circonstances périlleuses où l'on se trouvait, et des remontrances contre le projet d'évacuer l'Italie; et il vint lui-même à la cour de France, où il reçut, malgré la froideur des Guises et les accusations dont on l'avait noirci, des marques publiques d'estime de Henri II. Il espérait encore mener à bien les affaires dans le Piémont, quand il apprit la conclusion du traité de paix de Cateau-Cambresis. Sa douleur fut si grande, qu'elle alla jusqu'au désespoir, lorsqu'il se vit forcé de dé-

molir les places qu'il avait défendues pendant neuf ans. Il fut alors, comme en d'autres circonstances, abreuvé de dégoûts et blessé par des injustices.

François II, à son avénement au trône, se plut, comme ses prédécesseurs, à reconnaître ses services. Mais le maréchal trouva les mêmes difficultés à obtenir de lui le paiement des troupes du Piémont. Enfin il pria qu'on envoyât quelque autre y commander à sa place, et écrivit même à la reine qu'il était décidé à se retirer s'il ne recevait pas un peu d'argent pour donner à ses soldats. Il emprunta cent mille livres, qu'il leur distribua. Remplacé dans sa charge de lieutenant du roi en Piémont par M. de Bourdillon, il vint à Paris, et demanda au roi qu'on acquittât cet emprunt; n'ayant pu l'obtenir, il le paya lui-même avec la dot destinée à sa fille aînée. Cet acte généreux, qui prouvait si bien que l'honneur et la fidélité à ses engagemens lui étaient plus chers que toutes les richesses, fit sensation à la cour, et fut admiré de tous. François II en acquit une telle estime pour le maréchal, que, s'il n'eût pas été gouverné par les Guises, qui dominaient sa jeunesse, il l'eût élevé à la conduite des affaires de l'État.

Brissac fut nommé en 1559 gouverneur de Picardie.

Lorsque Charles IX, encore enfant, eut succédé à François II, lorsque les jalousies des grands et les querelles religieuses étaient sur le point d'allumer de toutes parts la guerre civile, les Guises voulurent ramener à eux le maréchal de Brissac, dont le nom et l'influence devaient servir leur parti. Il se rangea de leur côté contre les calvinistes, mais il se montra très-modéré, et cette modération l'empêcha de jouer alors un grand rôle.

On l'avait fait successivement commandant de Paris en 1562, et lieutenant-général du roi dans toute la Normandie en 1563. L'amiral de Coligny était maître d'une grande partie du pays. Brissac, renfermé dans Rouen, sans hommes ni argent, se désolait de son inaction forcée, et envoya demander au roi que l'armée du duc de Guise quittât le siége d'Orléans et vînt arrêter les progrès des Anglais et des huguenots en Normandie. Le roi trouva ses avis justes, mais le duc de Guise voulut rester devant Orléans, et le roi l'approuva. Après l'assassinat du duc, il prit le commandement de son armée.

Quand la paix de 1563 eut été conclue à Or-

léans entre les deux partis, le maréchal de Brissac, quoique très-cassé et très-incommodé par la goutte, assista au siége du Hâvre, qu'occupaient les Anglais, y surveilla avec activité les travaux, et contribua beaucoup à la prise de la place. Il en revint plus souffrant, et mourut à Paris le 31 décembre 1563, âgé de cinquante-sept ans.

Si les durs travaux du gouvernement du Piémont et les fatigues de la guerre l'avaient usé, les plaisirs auxquels il se livrait trop volontiers avaient été pour quelque chose aussi dans sa prompte vieillesse.

Il avait épousé Charlotte d'Esquetot, fille de Jean, seigneur d'Esquetot, et de Madeleine Picart, dame d'Estelan. Il en eut quatre enfans, deux garçons, Timoléon et Charles de Cossé, et deux filles, Diane et Jeanne de Cossé. Il fut toujours plein d'égards, d'affection et de respect pour sa femme; mais, comme il était très-galant et cédait facilement aux attraits des autres femmes, il laissa encore trois enfans naturels : Artus de Cossé, évêque de Coutances; N..... de Cossé, demoiselle de Beaulieu; et N..... de Cossé, abbesse d'Estival, née de la signora Novidalle, Piémontaise, « l'une des belles dames, » à mon gré, dit Brantôme, qui fust de par delà, et » de la meilleure apparence et grâce. »

Il ajoute : « Il eut de cette belle Novidalle une » fille très-belle comme la mère; laquelle fille fut » vouée à Dieu, et voilée d'un voile à cacher sa » grand beauté pour n'en faire envie au monde. »

Brissac avait de grands talens et les plus nobles qualités ; il était au-dessus des faiblesses et des passions viles. Son cœur était généreux, ses habitudes somptueuses. Il avait en mépris l'avarice, la haine et la flatterie. Il était religieux et pur de conscience; il aimait à secourir les malheureux, sans faire distinction de ses propres ennemis. Actif et prudent, il ne prenait jamais son repos qu'il n'eût terminé tout ce qu'il croyait devoir faire. Il était rempli de courage et de résolution. Les succès ne l'enorgueillissaient jamais, et l'adversité ne l'abattait point. Malgré qu'il eût eu presque toujours à lutter contre des forces supérieures, il n'éprouva jamais de défaite. Il savait l'art de manier l'esprit des soldats, de s'en faire aimer et obéir; par une parole il les excitait et les poussait au danger. La sagesse de son administration, son affabilité envers tous, sa justice inébranlable lui avaient concilié l'affection des Piémontais, et leur avaient rendu douce la domination française. Il fut politique adroit et grand capitaine, et jouit, malgré les ca-

lomnies de ses ennemis, d'une des plus belles réputations de son temps. (Voyez l'éloge qu'en fait Du Villars dans ses mémoires.)

De Thou dit dans son Histoire : « Il a été le plus » illustre capitaine de son siècle, et il a surpassé » tous les capitaines français qui ont fait la guerre » en Italie, par le bonheur qui l'accompagna dans » ses entreprises et par sa prudence à conserver ce » qu'on avait gagné dans la guerre, selon le consen- » tement universel des Français et des étrangers. »

On raconte une foule de traits de lui qui font autant d'honneur à son caractère ferme qu'à sa bonté. François de Guise, qui gouvernait l'État, l'abandonnait sans secours à ses faibles forces dans le Piémont : Brissac écrivit au roi avec franchise pour s'en plaindre. Le duc vit sa lettre, et, froissé des termes qui s'y trouvaient, il envoya un homme de confiance au maréchal pour l'engager à dire qu'il l'avait signée sans l'avoir lue : « Mon ami, répondit- » il à cet homme, je ne connais de protecteur à la » cour que le roi. Il ne fallait pas venir de si loin » pour me faire une proposition semblable. J'ai lu » ma lettre avant de l'envoyer, et je l'approuve. » Les soldats qui avaient vaincu tant de fois sous lui furent réformés; indignés de cette injustice, ils de-

mandèrent avec irritation où ils trouveraient du pain : « Chez moi, tant qu'il y en aura, » répliqua-t-il.

Il était d'une sévérité extrême sur la discipline. Il fit déclarer *privé* d'armes, d'honneur, de condition et sujet à la taille, un jeune gentilhomme, lieutenant de cinquante hommes d'armes, qui s'était absenté de l'armée après le refus d'un congé. Il fit condamner et exécuter six Gascons qui étaient les auteurs de la reddition de Ville-de-Dix. Après une sédition, il fit massacrer une cinquantaine de soldats de deux compagnies qui avaient été les plus mutines. Mais il était aussi juste que sévère. A l'assaut de Vignal, Boissy s'était élancé à la brèche contre l'ordre militaire, et avait cependant par sa valeur causé la prise de la place. Il le fit garrotter, renfermer en prison et condamner à mort, pour le punir de son infraction à la loi. Puis, lorsqu'on allait le conduire au supplice, il ordonna aux troupes de se retirer, et lui donna sa grâce : « Approchez, lui dit-il; j'ai pitié de votre jeunesse. La loi » a jugé l'action; je veux être clément en faveur du » motif. Je vous pardonne, et, pour honorer l'in- » trépidité que vous avez montrée, je vous donne » cette chaîne d'or, que je vous prie de porter pour

» l'amour de moi. Recevez des mains de mon écuyer
» un cheval et des armes, avec lesquels vous com-
» battrez auprès de moi désormais. »

72.

FERDINAND ALVAREZ DE TOLÈDE,

DUC D'ALBE (1).

(Peint sur bois par Porbus.)

Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, né en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne, fit ses premières armes à la bataille de Pavie et au siége de Tunis, sous l'empereur Charles-Quint. Ce monarque ne conçut pas d'abord de ses talens militaires une haute opinion : il lui accorda des grades éminens, à cause de son nom, de sa fortune, de l'influence de sa famille; mais il fut longtemps sans le charger d'un commandement général. Cette prévention s'était assez accréditée pour

(1) Ce tableau, acheté à une vente publique sur la fin de 1822, était annoncé pour un portrait du duc d'Albe, par Antoine Vandyck. Il n'est pas bien certain que cela soit exact, mais il y a d'autant plus lieu de le présumer, que, quoique Vandyck soit né dix-sept ans après la mort du duc d'Albe, on sait qu'il y a à Amsterdam un portrait du duc d'Albe par ce grand peintre.

qu'un grand seigneur de la cour de Madrid osât adresser au duc une lettre avec cette suscription : « A monseigneur le duc d'Albe, général des armées » du roi dans le duché de Milan en temps de paix, » et grand-maître de la maison de S. M. en temps » de guerre. » On dit que la hardiesse de cet avis contribua à réveiller une énergie qui n'était qu'assoupie, et qui a fait du duc d'Albe un des plus grands capitaines, comme un des hommes les plus remarquables du seizième siècle. Élevé, en 1546, au poste de généralissime des troupes impériales, il marcha contre les protestans d'Allemagne, les battit complètement en 1547, à Muhlberg, où l'électeur de Saxe, qui les commandait, fut fait prisonnier, ainsi que le duc de Brunswick. C'est à l'occasion de cette fameuse bataille que Charles-Quint disait « que le soleil s'était arrêté ce jour-là » sur l'horizon pour lui donner le temps de dé- » truire ses ennemis. » On demanda au duc d'Albe ce qu'il en pensait. « J'étais, répondit-il, si occupé » de ce qui se passait sur la terre, que je ne pris » pas garde à ce qui se passait dans le ciel. » Après avoir réduit les protestans en Allemagne, il suivit l'empereur au siége de Metz, en 1553; mais là son génie échoua contre l'infatigable activité du

duc de Guise, qui eut la gloire de voir Charles-Quint lever le siége avec les débris de son armée. En 1557, le duc d'Albe, encore opposé au duc de Guise en Italie, n'eut pas des succès importans; mais il parvint souvent à entraver ses opérations.

Lorsqu'en 1567 les habitans des Pays-Bas, froissés dans la liberté de leurs opinions, parurent décidés à recourir aux armes, Philippe II se hâta de leur opposer le duc d'Albe : il comptait tout à la fois sur son habileté et sur la sévérité de son caractère. On se rappelait que le duc, consulté sur la conduite à tenir envers les Gantois révoltés en 1539, avait répondu à Charles-Quint : « Il faut » ruiner toute ville rebelle; » et ce souvenir ne présageait rien d'heureux pour les Pays-Bas. Le duc d'Albe y déploya en effet un appareil terrible de puissance et de rigueur : il fit périr sur l'échafaud Philippe de Montmorency, comte de Horn, et le comte d'Egmont, « soupçonnés d'avoir des liaisons » avec le prince d'Orange et de favoriser l'hérésie! » C'est ce même comte d'Egmont qui, général de la cavalerie sous Philippe II, s'était distingué à la bataille de Saint-Quentin, en 1557, et avait défait le maréchal de Termes à Gravelines, en 1558. Il mourut avec beaucoup de résignation. L'ambassa-

deur de France écrivit à sa cour « qu'il avait vu » tomber avec courage cette tête qui deux fois avait » fait trembler la France. » Comme on témoignait quelque surprise au duc d'Albe de ces exécutions sanguinaires : « Peu de têtes de saumons, répon- » dit-il, valent mieux que plusieurs milliers de gre- » nouilles. » Mais, ajoute un historien du temps, « il n'épargnait non plus les grenouilles. » Il avait établi, pour juger les rebelles, un conseil souverain de douze juges. De ce nombre était Jacques Hessels, qui dormait toujours à l'audience : quand on le réveillait pour donner son avis, il disait encore tout endormi : *Ad patibulum! ad patibulum* (1)!

Le succès couronna les armes du duc d'Albe dans cette guerre contre les religionnaires, connus sous

(1) Ce tendre magistrat ne semblait-il pas avoir servi de modèle, entre autres, au Dandin des *Plaideurs* de Racine?

LÉANDRE.

Mon père !

DANDIN, *s'éveillant en sursaut.*

Eh bien! eh bien! quoi? qu'est-ce? ah! ah! quel homme! Certes, je n'ai jamais dormi d'aussi bon somme.

LÉANDRE.

Mon père, il faut juger.

DANDIN.

Aux galères!

(ACTE III, SCÈNE III.)

le nom de *gueux*, qui s'opposaient à l'établissement de l'inquisition. Après s'être rendu maître de Harlem en 1574, il quitta les Pays-Bas, dont il laissa le gouvernement à don Louis de Requesens, commandeur de Castille, et il retourna à la cour. L'éclat de ses services lui attira d'abord la faveur du monarque et les hommages de tout ce que l'Espagne avait de plus illustre; mais Philippe II, jaloux en secret de sa gloire, ne lui pardonna point surtout d'avoir contrarié les projets d'hymen qu'il avait formés pour Frédéric de Tolède, fils du duc d'Albe, et il l'envoya prisonnier à Uzeda.

Vers cette même époque, don Henri, cardinal, âgé de soixante-dix ans, fils du grand Emmanuel, roi de Portugal, venait de succéder à Sébastien, son petit-neveu, vaincu et tué le 4 août 1578, dans dans la bataille qu'il avait livrée à Molucco, souverain de Maroc. La couronne du roi septuagénaire et sans enfans ne pouvait manquer d'être enviée. Philippe II se mit au rang des compétiteurs, en sa qualité de neveu de Henri du côté de sa mère : d'autre part, un chevalier de Malte, Antoine, prieur de Crato, voulut succéder au roi-cardinal, qui était son oncle paternel : le pape Grégoire III tourna aussi ses vues vers le Portugal.

« Le prieur de Crato, dit Voltaire, eut en vain re-
» cours à l'appui du grand-seigneur. Il ne man-
» quait plus que de voir aussi le pape implorer le
» Grand-Turc pour être roi de Portugal. Une ar-
» mée de vingt mille hommes prouva le droit de
» Philippe. Le vieux duc d'Albe, exilé depuis deux
» ans, après ses longs services, rappelé comme un
» dogue enchaîné qu'on lâche encore pour aller à
» la chasse, termina sa carrière de sang en battant
» deux fois la petite armée du roi-prieur, qui, aban-
» donné de tout le monde, erra long-temps dans
» sa patrie. Philippe vint se faire couronner à Lis-
» bonne. »

Le duc d'Albe ne survécut pas long-temps à ses nouvelles victoires; il expira le 12 janvier 1582.

« Il avait la démarche grave et le maintien aus-
» tère, l'air noble et le corps robuste, le discours
» mesuré et le silence expressif. Il était sobre et dor-
» mait peu, travaillait beaucoup, écrivait lui-même
» toutes ses affaires. » Sa franchise dans les conseils allait jusqu'à l'audace, sa justice dans l'administration jusqu'à la cruauté; sa politique était digne de l'école de Charles-Quint et de Philippe II. L'Espagne n'a pas eu de capitaine plus habile à faire la grande guerre avec de petites armées, à gagner la

confiance du soldat, à étouffer ses murmures. Sa prudence était extrême, sa discipline sévère. Un jour, le jeune Frédéric de Tolède, son fils, l'envoya supplier d'attaquer le prince d'Orange, qui était à la tête d'une armée considérable : « Allez » dire à mon fils, répondit le duc d'Albe, que je » lui pardonne sa demande à cause de sa jeunesse » et de son inexpérience; mais qu'il se garde bien » de me presser davantage de m'approcher de l'en- » nemi : il en coûterait la vie à celui qui se charge- » rait de ce message. » Le duc aurait tenu parole; et peut-être, si son fils eût enfreint ses ordres, aurait-on vu se renouveler le célèbre et terrible exemple de Manlius Torquatus ! Son orgueil égalait sa dureté. Lorsqu'il était gouverneur des Pays-Bas, il avait fait construire à Anvers une citadelle qui avait cinq bastions : il en avait désigné quatre par son nom et ses qualités, *le Duc*, *Ferdinand*, *Tolède*, *d'Albe* : on donna au cinquième le nom de l'ingénieur, sans faire aucune mention du roi d'Espagne. Il fit ensuite placer dans la citadelle sa statue en bronze, au pied de laquelle la noblesse et le peuple étaient représentés demandant grâce, avec des écuelles aux oreilles et des besaces au cou, pour rappeler le nom de *gueux* donné aux insurgés. Sa

conduite dans la conquête du Portugal laisse croire qu'il aimait l'argent, et qu'il était enclin à abuser de la victoire pour augmenter ses richesses. Il fit à Lisbonne un énorme butin, encore augmenté par l'arrivée dans le port de la flotte des Indes, et permit aux Espagnols de se livrer aux plus affreuses spoliations. Philippe II, qui devait pourtant avoir quelque indulgence pour les injustices et les violences, nomma des commissaires pour informer contre les auteurs des exactions et juger la conduite du général et de son armée. Comme on demandait compte au duc d'Albe de l'argent des vaincus : « Je n'en dois compte qu'au roi, répon-
» dit-il avec fierté : s'il me le demande, je lui met-
» trai en ligne de compte les royaumes que j'ai con-
» servés ou conquis, les siéges où j'ai réussi, les
» victoires que j'ai remportées, et soixante ans de
» services. » Philippe trouva sans doute la balance dangereuse à établir, et fit cesser les poursuites. « Quel homme que le duc d'Albe, dit Raynal, s'il
» n'eût point terni l'éclat de tant de talens par un
» excès de sévérité ! »

C'est le duc d'Albe qui, en 1559, vint à Paris épouser, au nom de Philippe II, roi d'Espagne, la princesse Élisabeth de France. « Il la trouva, dit

» Brantôme, extrêmement agréable et advenante » pour son maistre, et dit que cette princesse fe- » roit bien aisément oublier au roi d'Espagne le » regret de ses dernières femmes, et de l'Angloise » et de la Portugoise. » Le jour de mariage de cette princesse, célèbre par sa beauté, ses vertus et ses malheurs, on lui avait adressé ces vers :

Heureux le prince à qui le ciel ordonne
D'Élisabeth l'amiable accointance !
Plus vaut que sceptre ou hautaine couronne
D'un tel trésor l'heureuse jouissance.

Le ciel en elle a mis le meilleur de son mieux ;
Aussi doit-on changer le nom de sa naissance ;
Au lieu que l'on la nomme Élisabeth de France,
On la devrait nommer Élisabeth des cieux.

73.

FRANÇOIS DE LORRAINE,

DUC DE GUISE.

C. M.

François de Lorraine, duc de Guise, prince de Joinville, marquis de Mayenne, pair, grand-maître, grand-chambellan, et grand-veneur de France, ministre et lieutenant-général de l'État; fils aîné de Claude de Lorraine, duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon; né le 17 février 1519, épousa, le 4 décembre 1549, Anne d'Est, comtesse de Gisors, et dame de Montargis. Ce prince, brillant d'éclat, de valeur et de beauté, doué d'un génie vaste, audacieux, dévoré d'ambition, impatient d'un maître, était un de ces hommes extraordinaires qui imposent leur influence au siècle qui les voit naître, et qui, placés près du trône, en sont tour à tour l'effroi ou le soutien : il joua sous trois règnes ce rôle imposant et terrible. Sous Henri II, en 1553, il força

l'empereur Charles-Quint à lever le siége de Metz, et se couvrit de gloire dans cette célèbre défense, soit par sa vaillance, soit par les soins généreux qu'il prodigua aux ennemis qui tombèrent en son pouvoir après le départ de l'empereur; en 1557, il passa en Italie; rappelé en France après la malheureuse bataille de Saint-Quentin, il fut déclaré lieutenant-général du royaume; en 1558, il s'empara de la ville de Calais, que les Anglais occupaient depuis l'an 1347. Sous François II, en 1559, il s'appropria la charge de grand-maître de la maison du roi; en 1560, il déjoua la conspiration d'Amboise. Sous Charles IX, il forma avec le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André cette alliance connue sous le nom de *triumvirat;* en 1562, les catholiques lui ayant écrit, comme à leur chef, de venir à leur secours, il partit de Joinville : en passant par Vassy, petite ville sur la frontière de Champagne, il fut témoin du massacre des réformés. (Le duc de Guise s'excusa toujours, même au lit de la mort, de toute préméditation dans cet affreux événement.) Il enleva le roi du château de Fontainebleau, et le ramena à Paris, où Guise fut reçu en triomphateur; il gagna, en 1552, la bataille de Dreux, quoiqu'il n'eût point de com-

mandement. « On a remarqué, dit le président Hé-
» nault, que François, duc de Guise, général de
» plusieurs armées et deux fois lieutenant-général
» du royaume (ce qui lui donnait le commande-
» ment sur le connétable même), n'avait d'autre
» grade militaire que celui de capitaine de gen-
» darmes, et était obligé d'obéir lui-même aux ma-
» réchaux de camp : il est vrai que personne n'en-
» treprit jamais de lui donner des ordres, et qu'il
» fut toujours, pour ainsi dire, le général de ses
» généraux. » L'année suivante, il alla mettre le siége devant Orléans, qui était devenu le boulevart de l'hérésie, disant que, *le terrier étant pris où les renards se retiraient, on les courrait à force par toute la France.* C'est là qu'il fut assassiné par Poltrot de Méré, qui lui tira un coup de pistolet par derrière. On lui amena le coupable, qui se vantait d'avoir voulu le tuer pour défendre sa religion : Guise lui répondit : « Votre religion vous a porté à
» me vouloir tuer, et la mienne fait que je vous
» pardonne ! » Paroles sublimes que Voltaire a transportées dans sa belle tragédie d'Alzire, où Gusman dit à Zamore :

« Des dieux que nous servons connais la différence :
» Le tien t'a commandé le meurtre et la vengeance ;

» Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
» M'ordonne de te plaindre et de te pardonner. »

Il mourut au mois de février 1563.

La vie de ce prince est remplie de traits qui attestent son courage et sa magnanimité. Au siége de Boulogne, en 1545, frappé près de l'œil droit par une lance, tout le fer avec un tronçon de bois resta dans la plaie. Ambroise Paré, célèbre chirurgien du temps, fut obligé de prendre des tenailles de maréchal pour l'arracher : tous les spectateurs frémissaient; Guise seul était tranquille. La cicatrice qui lui resta de cette blessure l'a fait surnommer le *Balafré;* mais ce surnom désigne plus communément son fils Henri, duc de Guise.

Pendant le siége de Metz, un esclave appartenant à un officier espagnol s'était sauvé dans la ville avec un cheval qu'il avait dérobé à son maître : l'officier fit redemander son esclave au duc de Guise : le duc fit renvoyer le cheval après en avoir payé le prix à celui qui l'avait acheté : « Mais, quant à l'esclave, » ajouta-t-il, ce serait violer les priviléges du » royaume de France, qui consistent à laisser la » liberté à tous ceux qui viennent la chercher sur » ses terres. »

Un jour qu'il visitait son camp, le baron de Lu-

nebourg, chef des reîtres, piqué de quelques observations, s'emporta jusqu'à présenter au duc de Guise le bout de son pistolet. Le duc tira froidement son épée, fit tomber le pistolet, et dit au baron de Lunebourg : « Je vous pardonne l'injure » que vous m'avez faite; il n'a tenu qu'à moi de » m'en venger; mais, pour celle que vous avez faite » au roi de France, que je représente ici, c'est à lui » d'en faire justice. » Et il l'envoya en prison, et continua tranquillement la revue des reîtres.

Telle était l'autorité dont jouissait le duc de Guise, qu'à en croire quelques historiens et les mémoires du temps « il recevait assis et couvert » Antoine, roi de Navarre, qui se tenait debout et » tête nue, et que le connétable de Montmorency » le traitait de *Monseigneur*, tandis que lui n'appe- » lait le connétable que *Monsieur.* »

Henri II le créa duc d'Aumale en 1547, et érigea en 1552 sa terre de Joinville en principauté; mais le plus beau titre qu'il ait reçu est celui de *Conservateur de la patrie*, qui lui fut décerné par le parlement.

« François, duc de Guise, dit l'auteur de l'his- » toire de Lorraine, était d'une taille au-dessus » de l'ordinaire, ayant le visage long, les yeux

» grands et bien fendus, le teint olivâtre, la barbe
» et les cheveux ras et châtains. Il était d'une
» modération étonnante dans l'une et l'autre for-
» tune (1); indulgent pour ses amis, clément en-
» vers ses ennemis, infatigable dans les travaux de
» la guerre, et si peu délicat pour sa personne,
» qu'il n'y avait point de soldat dans l'armée qui
» s'épargnât moins que lui. Il appelait ses blessures
» *les marques d'honneur des gens de guerre.* La na-
» ture lui avait donné une certaine éloquence mâle
» et militaire, et un ascendant qui le rendait maî-
» tre de ceux avec qui il traitait; il parlait peu et
» par sentences. Son plus grand plaisir était de ré-
» compenser les belles actions de ceux qui se dis-
» tinguaient par leur valeur. Il dormait très-peu à
» l'armée; après midi, lorsqu'il avait disposé et vi-
» sité les gardes, il prenait un peu de sommeil; la
» nuit, il se faisait déshabiller comme pour se cou-
» cher; puis, lorsqu'on était retiré, il se faisait rha-
» biller, et visitait les principaux postes, de peur de
» surprise; vers le point du jour il dormait tout vêtu.

(1) Cependant il montrait s ouvent un caractère si impérieux et si turbulent, qu'il fut remarqué même par un enfant. « Il ne peut durer en pa-
» tience qu'il ne fasse toujours du mal à quelqu'un, disait naïvement de
» lui Marguerite de Valois, alors très-jeune, à Henri II son père; il veut
» toujours être le maître. »

» Il était si exact observateur de la discipline mi-
» litaire, que les peuples chez lesquels il devait
» passer l'attendaient avec joie; ses ennemis seuls
» ne le voyaient pas venir avec assurance. »

Le corps de ce prince fut déposé à Joinville, dans le tombeau de Claude de Guise, son père; et Ronsard, *le prince des poètes de son temps*, composa en son honneur cette prosopopée :

« A moy qui ay conduict en France tant d'armées,
» Issü de ces vieux rois des terres Idumées;
» A moy qui dès jeunesse aux armes ai vescu
» Des ennemis vainqueur, et non jamais vaincu;
» A moy qui fus la crainte et l'effroi des batailles,
» Qui pris et qui gardai tant de fortes murailles;
» A moy qui eus le cœur de prouesse animé,
» A moy qui ai l'Anglois en sa mer renfermé,
» A moy qui ai fait teste aux peuples d'Allemagne,
» A moy qui fus l'horreur de Naples et d'Espagne,
» A moy qui sans fléchir, d'une invincible foy,
» Fus serviteur de Dieu, de France et de mon roy:
» A moy de qui le nom en France se voit estre
» Tel qu'il ne peut jamais augmenter ni décroistre,
» Ne dressez un tombeau par artifice humain,
» Et tant de marbre dur ne polissez en vain.
» Pour tombe dressez-moy de Metz la grande ville,
» Les grands murs de Calais et ceux de Thionville;
» Et dessus mon sépulchre en deux lieux soit basti
» Dreux à vostre senestre, et à dextre Reinti.
» Gravez-y mes assauts, mes combats et mes guerres;
» Fleuves, forêts et monts, mers, campagnes et terres
» Qui tremblèrent sous moy; et des peuples vaincus
» Pendez-y les harnois, les noms et les escus;
» Puis, afin que ma gloire ici vive accomplie,
» Assemblez sur mon corps la France et l'Italie,

» Et toutes les cités qui sentirent les coups
» De ma dextre invaincüe.... et m'enterrez dessous! »

N. B. Comme Claude de Guise, il est représenté avec un chien à ses pieds.

73bis.

LE MÊME.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

74.

ANNE D'EST FERRARE,

DUCHESSE DE GUISE ET DE NEMOURS.

C. M.

Anne d'Est ou de Ferrare, duchesse de Guise, puis de Nemours, comtesse de Gisors, dame de Montargis, etc.; fille d'Hercule d'Est II du nom et de Renée de France, fille de Louis XII; fut mariée, le 4 décembre 1549, en premières noces à François de Lorraine, duc de Guise.

Elle jouit de la gloire de son illustre époux, et reçut avec douleur ses derniers soupirs. Le duc de Guise à sa dernière heure, après l'avoir conjurée de veiller à l'éducation de leurs enfans, lui dit : « Nous avons été long-temps conjoints ensemble » par le saint lien de foy et d'amitié, avec une en- » tière communion de toutes choses. Vous savez » que je vous ai toujours aymée et estimée autant » que femme peut estre. Je ne veux pas nier que

» les conseils et fragilités de la jeunesse ne m'ayent
» quelques fois conduit à choses dont vous avez
» peut estre été offensée; je vous prie me vouloir
» les pardonner. Si veux-je bien dire que je ne suis
» pas en cet endroit des plus grands pescheurs, ni
» aussi des moindres. »

Un mémoire du temps ajoute qu'il reprocha quelques coquetteries à la duchesse; le sceptique Bayle, qui rapporte ce discours, doute de l'authenticité du reproche ; mais il semble regretter de n'en avoir pas trouvé la preuve.

Trois années après (en 1566), Anne d'Est se remaria à Jacques de Savoie, duc de Nemours.

Elle vivait encore lorsque ses fils, le duc Henri *le Balafré* et le cardinal de Guise, furent assassinés à Blois : elle redemanda, mais en vain, leurs corps à Henri III (1). Elle était à cette époque révérée dans Paris comme la mère de deux saints martyrs; et « le petit Feuillant, prêchant un jour en sa présence, » fit, en se tournant vers elle, une apostrophe au » feu duc de Guise en ces termes : O saint et glo-

(1) Lorsque Henri III fut assassiné, la duchesse de Guise se promena dans Paris avec sa fille, madame la duchesse de Montpensier, dont elle partageait la joie ; puis, s'en étant allée aux Cordeliers, elle monta sur les degrés du grand autel, et harangua le peuple sur la mort de Henri de Valois, « montrant en cela la rage d'une femme, de mordre après la mort. »

» rieux martyr de Dieu, béni est le ventre qui t'a » porté et les mamelles qui t'ont allaité. »

Au milieu des factions civiles, ayant été conduite prisonnière au château de Blois, où l'on voyait la statue de Louis XII : « O mon père, s'écria-t-elle, » vous ne fîtes pas élever ce château pour y voir » gémir et périr les enfans de votre fille. »

Elle mourut le 17 mai 1607 ; son cœur fut déposé à Joinville, à côté des restes du duc de Guise, son premier époux. C'est à cette princesse que Ronsard a consacré ces vers :

« Vénus la sainte en ses grâces habite;
» Tous les amours logent dans ses regards :
» Pour ce à bon droit cette dame mérite
» D'avoir été femme de notre Mars. »

Pierre Mathieu, dans sa Guisiade, tragédie qu'il a composée sur les états de Blois, fait ainsi parler, au cinquième acte, la duchesse de Nemours, mère de Henri *le Balafré :*

« Tu m'as donque ravi, homme avide de sang,
» Celui que j'ai nourri et porté en mon flanc?
» Tu as, ô Lestrigon ! ô barbare ! ô Sarmate !
» Caché sous ta promesse une âme tant ingrate !
» Tu as donc, déloyal, sous la couleur d'amour,
» Attiré mon enfant pour le perdre à la cour !
» O parjure ! est-ce ainsi que d'un œil favorable
» Tu lui voulois donner l'estat de connétable?
» Cruel ! tu présentois tes subjects à ces loups
» Qui demandoient la peau de mon enfant sur tous.

» O perte déplorable ! est-ce ainsi que les rois,
» Mes ayeux, ont bâti pour un tel meurtre Blois ?
» Va, mon Dieu justicier ne lairra impunie
» Ta fière cruauté, ta blesme tyrannie.
» Comme un second Caïn tu auras à tes pas
» L'ombre de mon enfant, en prenant ton repas ;
» Le sang de ce grand duc fera bouffir tes veines,
» Tu seras escorché et mis entre les geines
» D'un renaissant remords : les paniques terreurs
» Combleront ton cerveau de craintes et d'horreurs ;
» Et, te mussant couard en un fort, la vengeance
» Ira toujours sommer ta pasle conscience ! »

75.

CHARLES,

CARDINAL DE LORRAINE.

C. M.

Charles, cardinal de Lorraine, second fils de Claude, premier duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon; archevêque duc de Reims; né le 17 février 1524, mort à Avignon, le 26 décembre 1574.

Charles avait de l'érudition, de l'éloquence; il était ardent pour les affaires de l'Église, habile à faire servir la religion aux soins de sa grandeur. Il partagea les projets, les dangers, le pouvoir de François, duc de Guise, son frère : déjà puissant sous Henri II, par l'influence de la duchesse de Valentinois, dont il avait gagné les bonnes grâces, il le devint encore plus sous François II. Il ambitionna la tiare, et le voyage de son frère à Rome avait pour objet principal le succès de cette secrète

prétention : le duc de Guise lui reprochait sans cesse d'avoir été la cause de la guerre d'Italie. Il aimait à parler en public : il prononça de fort beaux discours dans le colloque de Poissy : il parlait pour les catholiques, et Théodore de Bèze pour les protestans. « Les deux antagonistes, dit Brantôme, se » firent des complimens sur leur science et élo- » quence respectives, comme deux beaux chevaux » qui s'entre-regardent l'un l'autre, et non pas » comme deux ânes, ce qui seroit malhonnête. » Il se distingua dans le concile de Trente. Il y arriva accompagné d'un grand nombre d'évêques, et y prit une telle autorité, que le pape, en ayant conçu quelque jalousie, l'appelait entre ses familiers *le petit pape d'au-delà des monts*. La nouvelle qu'il y reçut de la mort du duc de Guise, son frère, l'empêcha de soutenir dans cette assemblée les libertés gallicanes avec toute la vigueur qu'il avait d'abord déployée à la nouvelle de la victoire de Dreux : ce fut au concile de Trente qu'il concerta, dit-on, le premier plan de la ligue. On raconte que, suivant l'usage de l'Église orientale, on voulut clore le concile par des acclamations et des prières, et que le cardinal, cédant à un mouvement de vanité, prit soin de composer ces acclamations, et de les en-

tonner lui-même : « Fonctions : dit Fra-Paolo, tout » au plus bonnes pour un diacre, et peu décentes » pour un cardinal prince. »

Il mettait de l'ostentation dans les aumônes qu'il faisait. « Très-libéral, dit Brantôme, puis-je l'ap- » peler, puisqu'il n'eut son pareil de son temps. » Ses dépenses, ses dons, ses gracieusetés, en font » foi, et surtout sa charité envers les pauvres. Il » portoit ordinairement une grande gibecière que » son valet-de-chambre, qui lui manioit son argent » des menus plaisirs, ne failloit d'emplir tous les » matins de trois à quatre cents écus; et tant de » pauvres qu'il rencontroit, il mettoit la main à la » gibecière. Ce fut de lui que dit un pauvre aveugle, » ainsi qu'il passoit dans Rome, jetant une grande » poignée d'or : *O tu sei Christo, o veramente il car-* » *dinal di Lorrena.*— Ou tu es le Christ, ou le car- » dinal de Lorraine. »

Il n'était pas moins magnifique avec les dames, « et, dit encore Brantôme, il n'y avoit guère de » dames ou filles résidentes à la cour qui ne fussent » attrapées par les largesses de M. le cardinal. »

Quelques frayeurs superstitieuses lui ayant fait croire que l'on voulait attenter à ses jours, il obtint de Charles IX une permission, scellée du grand

sceau, d'avoir des gardes qui fussent armés; et, par une faveur qui fut depuis accordée au cardinal de Richelieu, les gardes destinés pour la sûreté du cardinal de Lorraine reçurent ordre « de ne l'ac-
» compagner pas seulement jusque dans le Louvre,
» mais même de ne pas le quitter à l'autel, et de
» mêler ainsi l'odeur de la poudre à canon et de la
» mèche parmi l'odeur de l'encens et des autres
» parfums sacrés. »

Un jour (c'était au mois de janvier 1565) qu'avec cette escorte armée il voulait entrer à Paris, le maréchal de Montmorency, qui en était gouverneur, lui envoya l'ordre de faire poser les armes à ses gens. « Le cardinal ne laissa pas de passer outre :
» le maréchal bien accompagné alla à sa rencontre,
» le chargea dans la rue Saint-Denis, et l'obligea à
» se sauver dans sa maison de l'hôtel de Cluny,

» Tout honteux de dépit qu'en abaissant sa corne
» Montmorency lui fit recevoir telle escorne! »

Cette aventure fut publiée par toute l'Europe. Le prince de Condé disait à cette occasion : « Si
» Montmorency ne voulait que se divertir, il en
» fit trop; s'il y allait tout de bon, il n'en fit pas
» assez. »

Les formes hautaines du cardinal, le ton de per-

sécution qui dominait quelquefois dans ses sermons, ses aventures galantes, l'exposèrent aux haines du parti opposé à la ligue, et une foule d'écrits injurieux parurent contre lui. De ce nombre on distingua surtout *le Tigre*. « Cet écrit, dit » Brantôme, parloit des amours d'une très-grande » et belle dame et d'un grand son proche : le grand » et la grande en furent si estomaquez, qu'ils en » cuidèrent désespérer (1). »

Dans une assemblée des notables, le cardinal avait dit fièrement « qu'il se faisait honneur de la » haine et des emportemens des huguenots, et qu'il » conserverait soigneusement leurs libelles, comme » des marques éclatantes de son zèle pour la reli- » gion et de sa fidélité au service du roi. » Ce noble dédain ne tint pas contre la virulence de ce libelle du *Tigre*. La cour de parlement prescrivit, par ordre du cardinal, des perquisitions pour en découvrir l'auteur. « Un conseiller nommé *du Lion* accepta » cette charge *pour la promesse d'un estat de prési-* » *dent au parlement de Bordeaux*. On trouva l'im- » primeur, nommé *Martin Lhommet;* enquis qui le » lui avoit baillé, il répond que c'étoit un homme

(1) Des mémoires du temps prétendent qu'il avait existé une étroite liaison entre le cardinal de Lorraine et Catherine de Médicis.

» inconnu... On le mène pendre. Ainsi qu'on le » menoit, il se trouve un marchand de Rouen, le- » quel, voyant le peuple de Paris fort animé contre » le patient, leur dit seulement : « Eh quoi, mes » amis, ne suffit-il pas qu'il meure? laissez faire le » bourreau. » Quelques prestres l'appellent hugue- » not, se jettent sur lui et le battent outrageuse- » ment. Sur ce bruit, ceux qu'on nomme la jus- » tice approchent, et, pour le rafraîchir, le mènent » prisonnier en la conciergerie du palais. Ce pauvre » marchand jure ne savoir ce que c'étoit, ne con- » noître le patient, ni avoir ouï parler de messieurs » de Guise.... Du Lion, sans autre forme de procès, » fait son rapport à la cour, qui *condamne le mar-* » *chand de Rouen à estre pendu et estranglé en la* » *place Maubert, au lieu même où avoit été attaché* » *cet imprimeur.* Quelques jours après l'exécution, » Du Lion, à qui l'on remonstroit l'iniquité du » jugement : « Que voulez-vous, dit-il, il falloit bien » contenter M. le cardinal de quelque chose, puis- » que nous n'avons pu pendre l'auteur. »

On voit de quelle liberté la presse jouissait dès le seizième siècle. Puisse le ciel, pour l'honneur de la magistrature, épargner à la France les Du Lion, ces complaisans atroces du pouvoir, qui,

moins juges que bourreaux, trafiquent par ambition du sang de l'innocence!

Le cardinal de Lorraine continua à jouir de la plus grande influence jusqu'en 1574, époque où il mourut. On raconte que, pendant son séjour à Rome, un magicien lui avait prédit *qu'il mourrait de mort violente et de bastons à feu :* depuis ce moment, il intrigua beaucoup pour faire défendre le port d'armes sous François II; et dans une circonstance où, sortant de chez une femme célèbre par sa galanterie, « il avoit failli d'être maltraité par » certains ruffians qui cherchent volontiers les » chappe-chuttes à l'entour de telles proies, il » traîna la cour à Saint-Germain, et fit rendre un » édit qui interdisoit spécialement les pistolets et » bastons à feu, et même les manteaux longs, d'au- » tant que là-dessous pouvoient se cacher des ar- » mes. » La prédiction de l'astrologue ne se réalisa pas : le cardinal ne mourut point d'une blessure, mais de la fièvre. Il était à Avignon. « Il assista à la » procession des Battus ou Flagellans, le crucifix à » la main, la teste peu couverte et les pieds à moitié » nuds. » Il fut saisi au cerveau par le froid, et mourut presque subitement. Sa fin précipitée fit dire qu'il avait été empoisonné. Jean de Serre rap-

porte « qu'en ce temps-là on assuroit que ce pré-
» lat, passant à Lyon pour se rendre à Avignon, y
» avoit été empoisonné par l'odeur d'une bourse
» pleine de rares pièces d'or, dont la reine (Cathe-
» rine de Médicis) lui avoit fait présent. » On débita
également des fables de tout genre à l'occasion du
terrible orage qui désola presque toute la France
le lendemain de sa mort; mais ne sait-on pas tout
ce que peuvent inventer le fanatisme et l'esprit de
parti, et avec quel art ils exploitent tous les événe-
mens selon leurs intérêts?

Dans l'excès de la fièvre il avait le transport au
cerveau, et, suivant quelques historiens, il faisait
des actes de folie, et jurait. L'archevêque de Reims,
son neveu, disait en riant, à cette occasion : « Je
» ne vois rien en mon oncle pour en désespérer :
» il a encore toutes ses paroles et actions natu-
» relles. »

Catherine de Médicis, qui, comme on sait,
croyait à la magie, fut très-frappée de la mort de ce
prélat. « Ce jour, disent les mémoires de l'Estoile,
» la reine étant à souper, demanda à boire; comme
» on lui eut donné son verre, elle commença à
» tellement trembler, qu'il lui cuida tomber des
» mains, et elle s'écria : « Jésus! voilà M. le car-

» dinal de Lorraine que je vois! » Les nuits aussi » elle en avoit des appréhensions; en sorte que, » pour complaire à la reine, dès qu'il fut mort » on ne parla non plus du cardinal de Lorraine » qu'on n'eût fait d'un curé de village. »

Il voulut mourir revêtu de la pourpre romaine. On fit à cette occasion les vers suivans :

« Purpureo fuerat quondam qui tectus amictu,
Omnia quæ imbuerat sanguine purpureo :
Purpureæ vitæ fertur non dispare fato,
Abstulit huic animam purpura purpuream. »

Il avait adopté pour emblème et pour devise une colonne droite, avec un lierre attaché à la colonne, avec ces mots : *Te stante virebo.* On y ajouta, pour faire allusion au lierre, qui fait périr les corps auxquels il s'attache : *Teque virente, peribo.*

Un auteur du temps (Gillet), meilleur catholique que bon poète, composa pour le cardinal cette épitaphe :

« Celui qui surpassa les peuples et les langues
En esprit, en conseil, en savoir, en harangues,
Ce Charles de Lorraine, issu du sang royal
De France et Palestine, et ce grand cardinal,
Celui qui rayonna le concile de Trente
De zèle, de vertu, d'industrie savante ;
Le pasteur qui rangea l'hérétique mutin,
Soutint la foy, la loy, le service divin ;
L'Apollon des François, le trophée de Guise,

L'objet des étrangers, l'ornement de l'église,
Ayant dressé son âme au plus secret des cieux,
Laisse sous ce tombeau pour gage précieux
Son corps tant honoré (lorsqu'il vivoit) des princes,
Papes, rois, cardinaux, royaumes et provinces. »

76.

CLAUDE DE LORRAINE,

DUC D'AUMALE.

C. M.

Claude de Lorraine, troisième fils de Claude, premier duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon, né à Joinville le 1er août 1526, épousa à Fontainebleau, le 1er août 1547, Louise de Brézé, fille de Louis de Brézé, comte de Maulevrier, et de Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois. Henri II, qui avait protégé cette union, créa Claude, à cette occasion, duc d'Aumale.

Claude était d'un caractère bouillant : son courage à la guerre allait jusqu'à la témérité. En 1552, il accompagna Henri II dans son expédition de Lorraine en qualité de colonel-général de la cavalerie de France, et se trouva au siége de Metz. Albert, marquis de Brandebourg, qui était à la solde du roi de France, ayant fait un accommodement

secret avec l'empereur Charles-Quint, le duc d'Aumale, indigné de cette perfidie, résolut de la punir. Suivi de deux cents hommes d'armes et des sept cents chevau-légers qu'il avait sous ses ordres, il chargea brusquement le corps d'armée du marquis de Brandebourg, rompit le premier régiment et mit les autres en désordre; mais, accablé par le nombre, il fut blessé, fait prisonnier et conduit en Allemagne. Le duc de Guise, qui défendait Metz, craignant que cet échec n'intimidât les assiégés et n'eût trop vivement mécontenté le roi, envoya vers Henri II un de ses confidens pour excuser l'impétuosité de son frère, et fit publier dans la ville qu'il avait encore assez de troupes et de munitions pour tenir pendant dix ans. Guéri de ses blessures, le duc d'Aumale racheta sa liberté, et revint en France. Il n'y fit pas un long séjour : son impatience de combattre lui fit prendre la poste pour se trouver en Piémont à une bataille que l'on regardait comme inévitable entre les impériaux et l'armée française, commandée par le maréchal de Brissac : l'affaire n'eut pas lieu, ou plutôt elle se borna à la prise d'une petite ville près de Turin, dans laquelle on massacra la garnison impériale.

En 1555, le duc d'Aumale fut chargé du commandement général des troupes françaises en Italie, à la place du maréchal de Brissac. Le duc d'Albe, qui commandait l'armée espagnole, se trouva en sa présence, mais il crut prudent de ne point engager le combat. « Il aima mieux lui laisser pren- » dre Ulpian que de se frotter à un si rude joueur. » A l'assaut de cette place, le duc d'Aumale fit des prodiges de valeur, et fut parfaitement secondé par le prince de Condé et les ducs d'Enghien et de Nemours, qui exposèrent leur vie comme de simples soldats. Claude conduisit ensuite son armée victorieuse devant Moncalquier, *qu'il emporta d'emblée.*

Il montra la même intrépidité aux batailles de Dreux, de Saint-Denis et de Moncontour. Ce fut lui qui, à la bataille de Dreux, fit le prince de Condé prisonnier, et le présenta, le soir, au duc de Guise, son frère.

Sur la fin de l'année 1568, Catherine de Médicis, voyant que, par l'influence du cardinal de Lorraine, elle commençait à perdre la confiance de son fils, chercha à gagner le cardinal, et, pour lui plaire, donna au duc d'Aumale, son frère, le commandement de l'armée destinée à croiser les Alle-

mands que le duc des Deux-Ponts envoyait au secours des réformés. Le duc d'Aumale se rendit sur les frontières de la Lorraine, et défit, près de Saverne, les reîtres et les lansquenets : le capitaine Coche, qui les commandait, fut pris, amené à Metz et mis à mort. Dans cette expédition, le duc d'Aumale paya tribut aux idées fanatiques du temps, en faisant renverser plusieurs temples bâtis par les huguenots. Charles IX s'était rendu lui-même à Metz, afin de surveiller de plus près les opérations du duc d'Aumale : il assista avec toute sa cour au fameux sermon qui fut prêché dans la cathédrale par le cardinal de Lorraine. « Ce prélat avait pris » pour texte ces paroles d'Isaïe : *Dites à la fille de* » *Sion: Voici ton roi qui vient à toi, débonnaire et* » *monté sur une ânesse*, et prouva la royauté de » Jésus-Christ. Le soir, à onze heures, un cour- » rier apporta la nouvelle de la victoire remportée » à Jarnac par le duc d'Anjou sur les protestans. » A cette nouvelle, le roi, transporté de joie, se » jeta à bas de son lit, et ordonna que l'on sonnât » la cloche nommée *Mute* (qui pesait quinze mil- » liers), pour annoncer cette victoire à toute la » ville, et donner aux catholiques le signal et l'or- » dre de démolir le temple des protestans. »

En 1573, le duc d'Aumale se rendit au siége de la Rochelle, chargé d'un commandement sous les ordres du duc d'Anjou. S'étant exposé avec sa témérité ordinaire, il reçut du haut des remparts un coup de feu qui le tua, le quinzième jour du mois de mars. Son corps fut transporté du camp de la Rochelle au château d'Anet. Henri II avait fait don à Diane de Poitiers de ce château, dont Voltaire parle ainsi dans sa Henriade :

« Il (l'Amour) voit les murs d'Anet, bâtis au bord de l'Eure :
Lui-même en ordonna la superbe structure ;
Par ses adroites mains avec art enlacés
Les chiffres de Diane y sont encor tracés.
Sur sa tombe, en passant, les plaisirs et les grâces
Répandirent les fleurs qui naissent sous leurs traces. »

Ce château passa de la duchesse de Valentinois à Louise de Brézé, sa fille et épouse de Claude duc d'Aumale.

Les restes du duc Claude furent, en 1576, déposés à Aumale, dans le caveau destiné à la sépulture des princes de la maison de Lorraine; mais on lit dans une histoire manuscrite des ducs d'Aumale, par un officier de cette maison, « qu'en 1694 d'impies » scélérats ayant ouï dire que, lorsqu'on mettait les » princes et princesses dans le cercueil, c'était avec » une bague au doigt annulaire, enrichie de pierres

» précieuses, entrèrent dans ce tombeau, ouvri-
» rent les cercueils de plomb des princes et des
» princesses qui y reposaient, lesquels ils trouvè-
» rent encore tout entiers, les en tirèrent dehors
» et en emportèrent le plomb : ces corps sont ainsi
» demeurés spoliés de leurs cercueils et nus dans
» leurs tombeaux. Je voudrais, ajoute l'auteur,
» être un Tanneguy-Duchâtel, afin de rendre la
» sépulture à mes princes, comme ce bon et loyal
» seigneur revint tout exprès de Bretagne pour so-
» lenniser à ses dépens la pompe funèbre du roi
» son maître. Dans mon impuissance, je me suis
» contenté de recouvrir ce tombeau, en attendant
» que son altesse sérénissime (1), comme un autre
» Josias, répare ces profanations. »

(1) M. le duc du Maine, auquel le château d'Anet avait été transmis; il passa depuis au duc de Penthièvre.

77.

LOUIS DE LORRAINE,

CARDINAL DE GUISE.

Louis de Lorraine, cardinal de Guise, fils de Claude, premier duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon, naquit à Joinville le 21 octobre 1527. Destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, il reçut une éducation conforme à ce but; ses progrès furent si rapides, il acquit de si brillantes connaissances, qu'il fut chargé, tant à Rome qu'en Espagne, de plusieurs négociations importantes, dont il s'acquitta avec honneur. Il fut élu évêque de Troyes en 1545, évêque d'Alby en 1550. Le pape Jules III le nomma cardinal-diacre en 1553. Il quitta l'église d'Alby en 1560 pour prendre la direction de l'archevêché de Sens dont il se démit, en 1562, en faveur du cardinal de Pelevé : en 1568, il fut pourvu de l'évêché de Metz; on lui donna aussi l'abbaye de Saint-Victor à Paris.

Son zèle pour la religion allait quelquefois jusqu'à la persécution. Les protestans du pays de Metz avaient obtenu un décret par lequel on leur accordait le libre exercice de leur religion au village de Courcelles. Le cardinal de Guise envoya une députation à la cour pour obtenir la révocation de ce décret, qui fut en effet annulé par une lettre du roi du 10 mai 1571.

C'est dans cette année que le cardinal de Guise, qui n'avait pas encore vu son église depuis sa promotion à l'évêché de Metz, prit possession du siége épiscopal. « Le chapitre et le clergé vinrent le cher-
» cher en son palais, et le conduisirent solennelle-
» ment à l'église et au chapitre, où, après avoir
» fait une longue harangue, dans laquelle il s'excusa
» d'avoir tant différé de se rendre à son troupeau,
» il prêta le serment *de s'acquitter de tous les devoirs*
» *d'un bon pasteur, et de ne rien entreprendre contre*
» *les priviléges des chanoines.* Il fit distribuer cinq
» cents livres aux pauvres de Metz, et fit présent à
» l'église cathédrale d'une belle chapelle de cristal,
» enrichie d'or et d'argent doré, avec deux riches
» tapis pour le divin service. »

Le cardinal de Guise donna l'onction royale à Henri III, à Reims, le 13 février 1575; assista aux

conclaves où furent élus les papes Paul IV et Pie IV, et mourut à Paris, le 29 mai 1578, « en réputation » d'un bon courtisan, dit le père Anselme. » Il était âgé de cinquante-six ans. Il fut enterré à la gauche du chœur de Saint-Victor de Paris, dont il était abbé. Son emblème était neuf zéros avec ces mots : *Ceci n'est rien par lui-même, mais, pour peu que vous y ajoutiez, ce sera une grosse somme.*

78.

FRANÇOIS DE LORRAINE,

GRAND-PRIEUR DE FRANCE.

C. M.

François de Lorraine, grand-prieur de France et général des galères, sixième fils de Claude, premier duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon, né à Joinville, le 18 avril 1534, fit ses premières armes sous François de Lorraine, duc de Guise, au siége de Metz : il se trouva à la bataille de Reinty. De là il passa à Malte, où son courage et son mérite lui valurent le commandement de l'armée navale qui défit en 1557 les infidèles devant Rhodes. Six cents Turcs furent tués dans le combat; le grand-prieur fut blessé; cinquante chevaliers périrent à ses côtés.

A son retour en France, pour récompenser ses premiers exploits, on lui donna la charge de général des galères. Il conduisit en Italie le cardinal de Guise, son frère, pour l'élection d'un nouveau

pape, après la mort de Paul IV; et, pendant le conclave, il alla visiter Naples, où il fut reçu avec beaucoup de distinction.

Quelque temps après, Henri II, mécontent de ce que la reine Élisabeth avait envoyé des renforts à l'amiral Coligny et aux hérétiques d'Écosse, chargea le grand-prieur de faire passer ses galères dans l'Océan : il les mena au secours de Marie de Lorraine, sa sœur, reine d'Écosse, contre laquelle des troubles s'étaient élevés. Il revint par l'Angleterre, et fut admis à la cour de la reine Élisabeth, qui lui fit un accueil plein de grâce.

La valeur était héréditaire parmi les princes de la maison de Lorraine : le grand-prieur ne démentait pas son origine. Il montra la plus grande intrépidité à la bataille de Dreux. Il avait combattu toute la journée, et s'était échauffé au milieu du carnage. Le soir, il fut saisi par le froid, et atteint d'une pleurésie qui le conduisit au tombeau : il mourut le 6 mars 1563, âgé seulement de vingt-neuf ans.

79.

RENÉ DE LORRAINE,

DUC D'ELBEUF.

C. M.

René de Lorraine, marquis et duc d'Elbeuf, septième fils de Claude, premier duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon, général des galères de France, né à Joinville, le 14 août 1536, n'était âgé que de dix-sept ans lorsqu'il servit avec honneur au siége de Metz, dirigé par le duc François de Guise, son frère. En 1554, partageant l'impatience du duc d'Aumale, il partit avec lui en poste pour l'Italie, où tout faisait présager une bataille contre les Impériaux, à laquelle il brûlait de se trouver. Il resta attaché à sa fortune militaire pendant son expédition du Piémont, et prit part à ses conquêtes : il commandait les Suisses.

En 1558, il assista à la prise de Calais par l'armée française sous les ordres du duc de Guise, et

revint promptement à Paris pour prendre part aux fêtes que la cour et la ville célébrèrent à l'occasion de ce grand événement : elles furent magnifiques. Le roi envoya demander à souper à l'Hôtel-de-Ville pour le jeudi gras. Vingt-cinq bourgeoises, femmes et filles des principaux magistrats, furent choisies pour tenir compagnie à la famille royale; les fils des principaux marchands, en uniformes de soie, se distribuèrent le service de la table. Les murailles étaient couvertes de riches tapisseries, surchargées des écussons du roi, de la reine, du duc de Guise, du cardinal de Lorraine, et, ce qui est à remarquer, de la duchesse de Valentinois. Il paraît qu'alors, comme aujourd'hui, le plus grand ordre ne régnait pas dans ces fêtes. « Les plats étaient pillés avant » que d'arriver sur la table, et plusieurs se levèrent » sans boire ni manger. Le poète Jodelle avait pro- » posé de donner une représentation de sa tragédie » d'Orphée : c'était une espèce d'opéra. Les acteurs » pressés par la foule pouvaient à peine se remuer » sur le théâtre; le principal était enrhumé, et, » malgré sa toux, voulait toujours continuer; on le » fit taire; les danses commencèrent, et tout le » monde se retira à onze heures du soir. » (C'est, de nos jours, l'heure à laquelle on arrive à ces sortes

de fêtes!) Brantôme est tout émerveillé de ce genre de spectacle, qui réunissait aux paroles la musique, la danse et les décorations : « Chose, dit-il, qu'on » n'avoit pas encore vue en France; car auparavant » on ne parloit que des farceurs, des cornards de » Rouen, des joueurs de la Basoche; même il » n'y avoit pas long-temps que ces belles comédies » et gentilles facéties avoient été inventées, jouées » et représentées en Italie. »

Guise et ses frères furent applaudis avec ivresse.

Le duc d'Elbeuf mourut en 1566, dans sa trentième année. Il avait épousé Louise de Rieux, fille de Claude de Rieux, comte d'Harcourt, et devint la tige de la branche d'Elbeuf, qui forma trois autres branches, savoir celles d'Harcourt, d'Armagnac et de Marsan. Lorsque la postérité de ses frères s'éteignit en 1675, la sienne subsistait encore.

C'est à ses noces que Catherine de Médicis fit jouer par les princesses ses filles et autres dames, demoiselles et gentilshommes de la cour, la Sophonisbe de Saint-Gelais.

80.

MARIE DE LORRAINE,

DUCHESSE DE LONGUEVILLE ET REINE D'ÉCOSSE.

Marie de Lorraine, fille de Claude, premier duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon; née au château de Bar, le 22 novembre 1515; épousa en premières noces, le 4 août 1538, Louis II d'Orléans, duc de Longueville. Devenue veuve, elle se remaria, en 1540, à Jacques Stuart V, roi d'Écosse. « Le roy Jacques V, dit Brantôme, après » qu'il fut veuf de madame Magdelaine, fille de » France, demanda au roy François quelque hon- » neste et vertueuse princesse de son royaume pour » se remarier, ne désirant rien tant que de conti- » nuer l'alliance de la France. Le roy François, ne » sachant mieux choisir pour contenter ce bon » prince, lui donna la fille de M. de Guise, veufve

» pour lors de M. Longueville, laquelle fut trouvée » de ce roy si belle, si sage, si vertueuse et si hon- » neste, qu'il en fut fort aise, et s'estima très-heu- » reux de la prendre. » C'est de ce mariage que naquit Marie Stuart, si célèbre par sa beauté et ses infortunes. Henri VIII, qui désirait unir son fils Édouard à cette jeune princesse, afin de joindre la couronne d'Écosse à celle d'Angleterre, pressa la reine Marie de conclure cet hymen : il employait tantôt la séduction, tantôt la menace; mais la reine régente d'Écosse, qui avait conservé des liaisons d'intérêt et d'affection avec les Guises, déjoua les manœuvres de Henri VIII, et, croyant faire le bonheur de sa fille, en augmentant en France le crédit et la puissance de la maison de Lorraine, fit conduire Marie Stuart à la cour de Henri II, où elle épousa le dauphin François, qui ne fit qu'apparaître sur le trône et mourir.

Marie de Lorraine, qui, dans sa lutte contre les intrigues de Henri VIII, avait montré beaucoup de caractère et de fierté, n'eut pas la force de supporter le malheur. « Elle mourut de tristesse, » le 2 juin 1560, et voulut être enterrée dans l'église de Saint-Pierre de Reims, dont sa sœur Renée avait

été abbesse. Elle était représentée sur son tombeau, en bronze, revêtue des habits royaux, tenant le sceptre et la main de justice.

80bis.

LA MÊME.

C. M.

81.

LOUISE DE LORRAINE,

DUCHESSE D'ARSCHOT.

C. M.

Louise de Lorraine, fille de Claude I, duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon; née à Joinville, le 10 janvier 1520; épousa, le 20 février 1541, Charles de Croy, prince de Chimay et duc d'Arschot : elle mourut un an après, sans laisser d'enfans. Sa vie n'offre rien de remarquable.

Après sa mort, « son cœur, enfermé dans un » bassin de cuivre doré, fut placé près du mausolée qu'Antoinette de Bourbon avait fait élever au » duc Claude de Lorraine, son époux, et qui servit aussi de dernière demeure à cette princesse. » Voici les inscriptions placées sur ce tombeau :

» A la mémoire éternelle de Claude de Lorraine, » très-bon prince, ayant acquis le nom de *père de* » *la patrie* par l'insigne victoire qu'il remporta

» sur les hérétiques à Saverne, ville d'Alsace, qui
» mourut de mort précipitée, au grand deuil de
» tous.

» Antoinette, sa femme, à son mari incompara-
» ble, et six de ses fils unis de piété et très-affligés,
» à leur père très-bien méritant! »

Après la mort d'Antoinette de Bourbon, on ajouta :

« A vertueuse dame Antoinette de Bourbon, prin-
» cesse illustre! Elle a fondé un couvent de cor-
» deliers, près Joinville, pour la consolation de ses
» sujets : elle fournissait ornemens aux églises pil-
» lées par les hérétiques, faisait apprendre métier
» aux orphelines et panser les pauvres malades,
» donnait aumônes aux honteux.

» Leurs âmes soient en parfait repos! »

82.

RENÉE DE LORRAINE,

ABBESSE DE SAINT-PIERRE DE REIMS.

C. M.

Renée de Lorraine, fille de Claude I, duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon, naquit à Joinville, le 22 septembre 1522, et y fut élevée sous les yeux de sa mère. Cette princesse, qui était très-pieuse et très-charitable, instruisait ses enfans à la vertu par ses propres exemples. Lorsqu'elle assistait les pauvres, ou visitait les malades, elle voulait que ses filles et ses petites-filles fussent présentes à ses aumônes et aux soins qu'elle donnait aux malheureux. C'est à cette école que Renée de Lorraine puisa les principes qui la portèrent à se faire religieuse. Elle fut bientôt après nommée abbesse de Saint-Pierre de Reims; mais cette abbaye ne jouit pas long-temps de ses vertus. Renée mourut en 1546, à l'âge de vingt-quatre ans.

83.

LÉONOR D'ORLÉANS,

DUC DE LONGUEVILLE ET D'ESTOUTEVILLE.

Léonor d'Orléans, duc de Longueville et d'Estouteville; souverain de Neufchâtel, comte de Dunois, de Saint-Pol, de Tancarville et de Montgommery; pair et grand-chambellan de France, gouverneur de Picardie; était fils de François d'Orléans, marquis de Rothelin, et de Jacqueline de Rohan.

Il naquit vers 1540.

Il recueillit en 1551 la succession de François III, duc de Longueville, son cousin, mort sans alliance le 22 septembre.

Il se trouva à la bataille de Saint-Quentin en 1557, y fut fait prisonnier avec beaucoup d'autres seigneurs, qui, dit François de Rabutin, *n'y espargnèrent rien de leur force et vertu.*

Il combattit aux côtés du duc d'Anjou (depuis

Henri III), contre les huguenots, dans la journée de Montcontour, en 1569.

Il prit part au premier siége de La Rochelle, en 1573.

Léonor d'Orléans mourut à Blois, au mois d'août de la même année, âgé de trente-trois ans. Il fut enterré dans la sainte chapelle de Châteaudun.

Il avait épousé, le 2 juillet 1563, Marie de Bourbon, duchesse d'Estourville, comtesse de Saint-Paul et dame de Trie, veuve de Jean de Bourbon, comte d'Enghien, et de François de Clèves, duc de Nevers, morte à Pontoise, le 7 avril 1601.

84.

MARIE DE BOURBON,

DUCHESSE D'ESTOURVILLE ET DE LONGUEVILLE.

Marie de Bourbon, duchesse d'Estourville et de Longueville, comtesse de Saint-Paul et dame de Trie; fille aînée de François de Bourbon, premier du nom, comte de Saint-Paul et de Chaumont, duc d'Estourville, gouverneur de l'Ile-de-France et du Dauphiné, et d'Adrienne, duchesse d'Estourville, vicomtesse de Roncheville; née à La Fère le 30 mai 1539; mariée 1°, par contrat du 14 juin 1557, à Jean de Bourbon, comte de Soissons et d'Enghien, duc d'Estourville, baron de Nogent et de Beaugé, son cousin germain, qui fut tué à la bataille de Saint-Quentin, le 10 août 1557, sans laisser de postérité; 2°, par contrat du 2 octobre 1560, à François de Clèves, deuxième du nom, duc de Nevers, son parent, qui fut tué à la bataille

de Dreux, le 19 décembre 1563; sans enfans; 3°, par contrat du 2 juillet 1563, à Léonor d'Orléans, duc de Longueville.

Morte à Pontoise, le 7 avril 1601.

85.

PHILIPPE II,

ROI D'ESPAGNE.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

Philippe II, né à Valladolid, le 31 mai 1527, était fils de Charles-Quint et d'Isabelle, fille d'Emmanuel-le-Grand, roi de Portugal.

Il fut élevé par de savans ecclésiastiques, dont le caractère contribua à développer dans son esprit grave et sombre ce fanatisme qui devait ensanglanter son règne. Doué des dispositions les plus heureuses, il profita avec zèle de leurs leçons, et montra surtout une fervente docilité à leurs instructions religieuses. A seize ans, il épousa Marie, fille de Jean III, roi de Portugal, qui mourut après avoir donné le jour à don Carlos. Quelques années après, cédant à l'envie de s'agrandir, et caressé dans son ambition par son père, il fit des propositions de mariage à Marie, fille de Henri VIII,

qui venait de monter sur le trône d'Angleterre, quoiqu'elle eût onze ans de plus que lui, et qu'elle ne possédât aucun des attraits de son sexe. Cette princesse, qui sympathisait avec l'intolérante dévotion de Philippe, accepta avec empressement ses offres, dans l'espoir d'être ainsi plus forte pour chasser l'hérésie de ses propres états. Philippe partit pour Londres (1), et le mariage eut lieu le 25 juillet 1554, à Winchester, où un ambassadeur de Charles-Quint vint l'investir, au nom de son père, du royaume de Naples et de Sicile, pour le rendre plus digne de l'alliance de la reine son épouse. Philippe avait mis la main sur la couronne d'Angleterre, mais l'autorité souveraine restait à Marie, suivant les articles du contrat; et, plus tard, il ne put jamais obtenir des deux chambres d'être déclaré héritier présomptif de la couronne si la reine mourait sans enfans.

Ses habitudes fières et hautaines, son cortége pompeux de noblesse espagnole, ses rigueurs envers les hérétiques, qu'il s'efforçait en vain de cacher

(1) Les historiens espagnols rapportent qu'il ne manqua pas d'aller visiter avant son départ la châsse de saint Jacques en Galice, qu'il y entendit la messe, et se recommanda à la protection du saint, prosterné vers la terre, sans vouloir appuyer ses genoux sur un coussin.

(*Histoire de Philippe II*, par Watson.)

par momens sous un air d'hypocrite tolérance, le rendirent odieux aux Anglais. Voyant qu'il n'avait aucune chance d'y obtenir la puissance royale, aucun espoir d'avoir des enfans de Marie, il quitta l'Angleterre après y être demeuré quatorze mois.

Charles-Quint, dégoûté des grandeurs humaines, résigna en sa faveur la souveraineté des Pays-Bas, le 23 octobre 1555, et lui mit la couronne d'Espagne sur la tête, le 17 janvier de l'année suivante. Quoiqu'il eût échoué dans son idée de lui transmettre l'empire, Philippe restait alors le prince le plus puissant et le plus riche de son temps. Ses possessions dans les quatre parties du monde, sa marine nombreuse, ses troupes aguerries, le rendaient redoutable. La fermeté, la prudence et l'adresse, remplaçaient chez lui les hautes capacités guerrières de Charles-Quint; aussi aucun des états de l'Europe ne songeait à se mesurer avec lui. La France, par sa position avantageuse, ses alliances avec l'Écosse, la Suisse et la Turquie, pouvait seule lutter avec Philippe; et le caractère intrépide de ses peuples, toujours avides de gloire, était encore sous l'influence du règne chevaleresque de François I. Le pape Paul IV le sentit. Excité par l'ambition de ses neveux, et par quelques motifs personnels de

vengeance, il fit violer bientôt à Henri II la trève de Vaucelles, en lui promettant le royaume de Naples, quand les Espagnols en seraient chassés; une ligue fut conclue entre le saint-père et le roi de France. Paul IV, dans son exaspération contre Philippe, alla jusqu'à faire jeter dans une prison l'envoyé du duc d'Albe, général des Espagnols. Le roi d'Espagne, retenu par son respect pour le saint-siége, hésitait; les théologiens consultés répondirent qu'il était de son droit de résister à l'injustice du pape, et levèrent ses scrupules. Philippe entra en campagne; il obtint de l'Angleterre un secours de huit mille soldats, et envoya en Picardie une armée d'environ soixante mille hommes, sous le commandement de Philibert Emmanuel, duc de Savoie. Saint-Quentin fut assiégé, et, le 10 août 1557, le comte d'Egmont et Philibert remportèrent une grande victoire sur les Français; Philippe en reçut la nouvelle à Cambrai. Il se rendit aussitôt au camp de Saint-Quentin, et témoigna sa satisfaction à ses deux généraux avec une effusion qui ne lui était pas ordinaire. Il fit en même temps le vœu de dédier un monastère à saint Laurent, parce que la bataille avait été gagnée le jour de la fête de ce saint. Fidèle à son engagement il fit bâtir

le superbe édifice de l'Escurial, qui lui coûta des sommes immenses. La victoire de Saint-Quentin devait avoir les suites les plus terribles pour la France, si Philippe en eût profité pour marcher en avant; mais son excessive prudence, et sa pensée de s'assurer une retraite par la prise de cette place, lui en firent continuer le siége, qu'il croyait à sa fin. L'intrépide Gaspard de Coligny, jurant de s'ensevelir sous les ruines, résista encore dix-sept jours, et donna le temps à Henri de rassembler des forces. La prise du Câtelet, de Ham et de Noyon, furent les seuls fruits de la victoire des Espagnols. Le pape sollicita alors de Philippe une paix que celui-ci lui accorda aux conditions les plus modérées. Ce qui obligea, contre son gré, Paul IV à ce traité fut le départ du duc François de Guise, qui était rappelé d'Italie en France par Henri. Henri le fit lieutenant-général du royaume, et lui remit presque toute l'autorité. Guise en usa en homme de grand courage et de haut talent; il vengea l'honneur des Français, vaincus à Saint-Quentin, par la prise de Calais, de Ham et de Thionville; mais, tandis qu'il obtenait ces avantages, le comte d'Egmont remportait sur le maréchal de Thermes une grande victoire près de Grave-

lines. Bientôt l'armée de Philippe, formant plus de quarante mille hommes par la jonction du comte d'Egmont et du duc de Savoie, se trouva, sur les frontières de Picardie, en présence de l'armée du duc de Guise, qui avait à peu près le même nombre de combattans. Les deux rois alors hésitèrent devant une affaire si décisive, et, après quelques conférences, la paix fut conclue à Cateau-Cambresis, le 13 avril 1559. Philippe, en politique habile, y gagna les places de Thionville, de Mariembourg, de Montmédy, et la souveraineté du comté de Charolois, pendant qu'Henri n'obtenait que la restitution de Saint-Quentin, de Ham et du Catelet. Le connétable de Montmorency, comme compensation aux désavantages de ce traité, qui lui était dû, arrangea le mariage de Marguerite, sœur du roi, avec le duc de Savoie, et celui d'Élisabeth, fille aînée de Henri II, avec Philippe, qui avait perdu sa femme le 17 novembre 1558, et qui n'avait pu réussir dans son projet d'hymen avec Élisabeth d'Angleterre. Les noces se firent le 22 juin 1559. Cette princesse avait été d'abord promise à don Carlos; elle était jeune et fort belle, et ce prince fut indigné de la supercherie de son père, qui lui enlevait ainsi celle qu'il aimait; cette fatale passion,

partagée par Élisabeth, fut, assurent plusieurs historiens, la cause de la mort prématurée de ce jeune prince et de cette reine.

Philippe, aveuglé par son zèle fanatique, poursuivit en Flandre les protestans par les mesures les plus cruelles. Il y mit en vigueur des édits atroces, et y établit un tribunal qui, bien qu'il ne portât pas le nom d'inquisition, en avait toute la cruauté. Avant de partir pour l'Espagne, qui était son pays préféré, il donna le gouvernement des Pays-Bas à sa sœur naturelle Marguerite, duchesse de Parme, et convoqua les états à Gand. Les députés le supplièrent en vain de révoquer ses ordres rigoureux. Philippe répondit à un de ses ministres « qu'il aimait mieux n'être pas roi que d'a-» voir des hérétiques pour sujets. »

Philippe mit à la voile le 20 août 1559. A peine fut-il débarqué en Biscaye, qu'une tempête horrible détruisit sa flotte : mille hommes périrent, et une superbe collection de tableaux, de statues, recueillie en Allemagne, en Italie, en Flandre, par Charles-Quint, fut perdue.

A peine arrivé à Valladolid, Philippe voulut montrer publiquement sa haine pour les hérétiques, et demanda le spectacle d'un auto-da-fé.

Cette solennité se célébra avec une grande pompe; Philippe, accompagné de son fils et de sa sœur, fit serment, entre les mains de l'inquisiteur-général, de soutenir le saint tribunal contre tous hérétiques ou apostats; trente malheureux condamnés endurèrent sous ses yeux le plus cruel supplice. Un gentilhomme protestant, appelé don Carlos de Sessa, lorsqu'on le conduisait au poteau, reconnut le roi et lui cria : « Et toi aussi, ô roi! tu » peux être témoin des tourmens de tes sujets! » Sauve-nous de cette cruelle mort, nous ne la » méritons pas. — Non, répliqua froidement » Philippe; je dresserais moi-même le bûcher de » mon fils, s'il était aussi criminel que toi. »

Vers cette époque Soliman gouvernait les Turcs, et ses exploits l'avaient fait redouter de toute l'Europe. Philippe, toujours dominé par ses idées religieuses, ne voulut point entrer en alliance avec cet ennemi de la chrétienté, et plusieurs expéditions eurent lieu contre lui et les corsaires qu'il protégeait sur les côtes d'Afrique. Philippe envoya un secours au courageux Lavalette, grand-maître de Malte, lorsque les Turcs assiégeaient cette île.

Cependant les Flamands, exaspérés par les persécutions du cardinal Granvelle, se soulevaient.

L'opinion réformée se prêchait sur les places publiques, et la noblesse formait une confédération. Le prince d'Orange et les comtes de Horn et d'Egmont essayaient de ramener Philippe à des principes plus conformes à l'humanité, et les protestans à un culte plus pacifique. Philippe, dédaignant les avis même de la gouvernante des Pays-Bas, la duchesse de Parme, y envoya le duc d'Albe avec une armée. Le prince d'Orange se retira en Allemagne. Le comte d'Egmont, qui n'avait pas voulu suivre ses conseils et son exemple, abusé qu'il était encore par les promesses que Philippe lui avait faites lors de son ambassade à Madrid, avilit son noble caractère jusqu'à venir au-devant du général espagnol. Il fut bientôt payé de sa crédulité et de sa faiblesse par l'emprisonnement et la mort (1). Cent mille personnes, terrifiées par l'autorité terrible du duc d'Albe, se retirèrent dans les pays étrangers. Un tribunal sanguinaire, appelé *le conseil des troubles*, fut établi; les supplices les plus indignes furent inventés pour torturer les condamnés; les places publiques regorgèrent de victimes. Le pape exhorta en vain Philippe à donner des ordres plus modérés. La mort de don

(1) Le comte de Horn et lui eurent la tête tranchée à Bruxelles.

Carlos, qui arriva alors, apprit aux Flamands ce qu'ils avaient à attendre d'un père qui faisait ainsi périr son enfant. Ils émigraient en grand nombre. Tous ces réfugiés augmentaient de jour en jour, et sollicitaient le prince d'Orange de se mettre à leur tête. Guillaume, dont le fils avait été traîné en Espagne, dont les biens avaient été confisqués, n'hésita pas à prendre les armes avec son frère, Louis de Nassau. Dans ce temps, don Juan d'Autriche, frère naturel de Philippe, subjuguait les Maures, qui, provoqués par la tyrannie du gouvernement, s'étaient soulevés dans la province de Grenade. Bientôt aussi eut lieu la fameuse bataille de Lépante contre les Turcs. Philippe contribua beaucoup à cette victoire par le secours de ses galères.

La tyrannie du duc d'Albe redoublait dans les Pays-Bas, il écrasait le peuple de taxes, et le décimait par les échafauds. Les exilés firent une descente à l'île de Woorn, Flessingue se révolta, et presque toute la Zélande avec elle. Le nord et le midi de la Hollande suivirent cet exemple. La lutte devint générale. Cette guerre acharnée, commencée contre le duc d'Albe, continuée contre le commandeur de Requesens, don Juan d'Autriche et le prince de Parme, assura la séparation des *Provin-*

ces-Unies. Philippe, exécrant de plus en plus le prince d'Orange, qu'il regardait comme l'auteur de cette révolution, fit publier contre lui un édit de proscription, et mit sa vie au prix de 25,000 écus. Guillaume n'imita pas cette lâche vengeance, et, en noble adversaire, il se contenta de le combattre par les armes. Cependant Philippe avait joint à ses immenses possessions le royaume de Portugal, auquel il avait droit par Isabelle sa mère; le duc d'Albe lui avait conquis cette couronne en trois semaines. Son rival, don Antoine, prieur de Crato, qui avait été proclamé roi par le peuple de Lisbonne, avait été vaincu et forcé de fuir.

Après plusieurs attentats à la vie du prince d'Orange, un infâme assassinat vint enfin délivrer Philippe de ce redoutable ennemi. Balthazar Gérard lui tira un coup de pistolet chargé de trois balles, le 10 juillet 1584. Philippe fut accusé de ce crime; ces paroles qu'il prononça en apprenant cette nouvelle pouvaient bien le faire soupçonner : « Si le » coup eût été fait il y a douze ans, la religion ca- » tholique et moi y aurions beaucoup gagné. » Ce meurtre n'avança point ses affaires. Les *Provinces-Unies*, refusées par Henri III, offrirent la souveraineté de leur pays à Élisabeth. Sans accepter, la reine

d'Angleterre fit un traité d'alliance avec les Flamands, et leur envoya une armée de six mille combattans, sous les ordres de Leicester. Le roi d'Espagne, indigné contre Élisabeth, résolut de faire une descente en Angleterre et de conquérir cette île. Il équipa une flotte, et leva de nouvelles troupes, sous différens prétextes, sans révéler son véritable projet; mais Élisabeth l'avait pénétré, et Francis Drake, croisant sur les côtes d'Espagne, dispersa l'escadre que Philippe lui opposa. L'année suivante, 1588, le roi d'Espagne, poursuivant son dessein, arma, avec des frais considérables, une escadre appelée l'Invincible. Elle était composée de cent cinquante vaisseaux, montés par vingt-huit mille soldats, huit mille matelots, et deux mille volontaires, la fleur de la noblesse espagnole. Une tempête affreuse la détruisit presque tout entière. La perte que fit l'Espagne dans cette circonstance fut incalculable. Des historiens disent qu'elle fut de quinze mille hommes et de quatre-vingts vaisseaux. La nouvelle de cet événement jeta toute l'Espagne dans la consternation. Pas une famille qui ne fût obligée à prendre le deuil pour quelque parent. Philippe, craignant le mauvais effet de ce deuil à peu près général, publia un édit qui en diminuait

la durée. Quant à lui, conservant sa fermeté et sa confiance en Dieu, il ne montra pas le moindre abattement, et, quand le courrier entra dans sa chambre lui apporter la triste nouvelle, il ne changea pas de visage et dit : « J'avais envoyé combattre » les Anglais, et non les vents; que la volonté de » Dieu soit faite. » Une autre expédition, destinée huit ans plus tard contre l'Irlande, n'eut pas plus de réussite, et périt encore par une tempête.

Philippe soutint ouvertement le parti de la ligue en France. Il fit une alliance avec le duc de Guise et les autres chefs, et reçut le titre de protecteur de la sainte association. Il espérait en secret de cette lutte intestine le démembrement de la France, et se croyait déjà si assuré de cette couronne, qu'il disait en parlant de nos villes : « *Ma bonne ville de Paris, ma bonne ville d'Orléans.* » Henri IV lui déclara d'abord la guerre; mais il déjoua bientôt tous les projets d'ambition du monarque espagnol en embrassant le catholicisme, et la paix de Vervins fut signée.

Philippe, dont la jeunesse licencieuse et l'assiduité au travail avaient miné la santé, déclinait (1)

(1) Cheverny, dans ses mémoires, dit qu'il était depuis long-temps sujet à des évanouissemens qu'on attribuait au mal caduc.

visiblement. A la goutte s'étaient jointes une fièvre étique et une hydropisie. Sentant sa fin approcher, il se fit transporter à l'Escurial, et répondit à ses médecins qui redoutaient la fatigue de cette route : « *N'importe, je veux être conduit vivant à mon tom-* » *beau.* » Là des abcès s'ouvrirent aux genoux, et engendrèrent une grande quantité de vermine, qui le dévora. Après plus de cinquante jours d'horribles douleurs, supportées avec une résignation admirable, Philippe II expira le 13 septembre 1598, âgé de soixante-onze ans et quatre mois. Pendant sa maladie, tout ce qu'il fit prouva combien il était sincèrement religieux. Il ne négligeait aucune des pratiques du culte, et redoublait, au contraire, de piété. Deux jours avant sa mort, il fit venir près de lui son fils et sa fille, l'infante Isabelle, et leur parla avec onction du néant des grandeurs du monde (1); puis il entra dans beaucoup de détails sur ses funérailles, et se fit mettre devant les yeux son cercueil.

Philippe a été jugé très-diversement par ceux qui ont écrit sous son règne, suivant l'opinion religieuse qu'ils avaient. Les catholiques l'ont trop loué, et les protestans l'ont trop blâmé. Philippe

(1) Cheverny donne des détails intéressans sur cette entrevue.

était actif, plein de pénétration, de fermeté, et très-habile dans l'art de gouverner. Sa foi était ardente, mais sincère. Fier et grave, il était respecté et admiré des Espagnols, qui sympathisaient avec cette sévérité de maintien et de caractère (1). Jamais l'infortune ne l'abattit. Il aimait beaucoup les savans, les littérateurs et les artistes, et les protégeait par ses libéralités; son règne fut célèbre par les grands hommes qui y brillèrent; mais à ses qualités Philippe joignait un fanatisme aveugle (2), un despotisme de volonté inflexible, un esprit de haine et de vengeance impitoyable. Le sang des réformés, qu'il fit couler par torrens, et la mort de son fils don Carlos l'accusent bien haut devant le tribunal de l'histoire.

(1) Un jour, il chassa de sa présence une femme qui avait ri en se mouchant.

(2) Il ne mangeait qu'un pain pétri avec l'eau d'une fontaine sainte.

86.

DON CARLOS,

INFANT D'ESPAGNE, FILS DE PHILIPPE II.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

Don Carlos, né le 8 janvier 1545, était fils de Philippe II et de Marie de Portugal, qui mourut quelques jours après lui avoir donné la vie.

Dès son bas âge, ce prince se montra indocile, violent, et rien ne put, dans la suite, dompter ce caractère. Une chute qu'il fit sur le crâne, et qui mit ses jours en danger, contribua encore à augmenter son emportement naturel. Philippe l'avait fait reconnaître à Tolède, en 1560, pour héritier du trône; mais bientôt, soit par haine, soit par conviction de l'incapacité de Carlos, il appela près de lui ses neveux, les archiducs Rodolphe et Ernest, désirant les choisir pour successeurs; ce qui redoubla le mécontentement de don Carlos, déjà vivement excité par le mariage de son père avec Élisabeth de France, qui lui avait été promise, et

qu'il aimait. Il avait sollicité souvent de Philippe d'être admis dans l'administration d'une partie de ses états; et, sans cesse refusé, il avait vu avec tant d'indignation le gouvernement de Flandre accordé au duc d'Albe, qu'il s'était jeté sur lui pour le frapper d'un poignard. Don Carlos, craignant pour ses jours, ou couvant un secret dessein qu'on n'a jamais pénétré, portait toujours cachés sur lui deux petits pistolets qu'il avait fait faire exprès. Il avait dans la ruelle de son lit un coffre plein d'armes à feu, et sous son chevet deux épées nues et deux pistolets chargés. Il avait commandé une machine qui tenait fermée en dedans la porte de sa chambre; celui qui avait fait cette machine fut chargé de l'arrêter sans que don Carlos s'en aperçût. Le roi entra au milieu de la nuit dans la chambre du prince; il dormait si profondément, que le comte de Lerme eut le temps, avant son réveil, d'ôter les armes qui étaient sous son chevet; il s'assit ensuite sur le coffre. Don Carlos, en s'éveillant, s'écria qu'il était mort, puis il dit à Philippe : « Votre Majesté veut-» elle me tuer? je ne suis pas fou, mais désespéré de » tout ce qu'on fait à mon égard. » Le roi répondit que tout ce qu'on faisait était pour son bien : *qu'il était venu pour le châtier en père.* Il lui ôta toute

sa suite, fit saisir une cassette pleine de papiers qui était sous son lit, et lui donna six gentilshommes pour le garder à vue. On le revêtit d'habits de deuil, on démeubla sa chambre, et on n'y laissa qu'un matelas. Ce prince, outragé dans sa fierté, s'abandonnant au désespoir, se jeta dans un grand feu resté allumé dans la cheminée, à cause du froid extrême qu'il faisait; on ne l'en retira qu'avec beaucoup de peine. Son esprit ne se calma point : il voulut se laisser mourir de faim, puis par l'excès de nourriture. Quelques historiens disent que les papiers découverts dans la cassette révélèrent à Philippe les intelligences de son fils avec les Flamands révoltés, et son amour partagé par la reine. Il le tint six mois ainsi renfermé avant que l'inquisition prononçât son arrêt. Cet infortuné prince fut condamné à mort. Les uns disent qu'on lui ouvrit les veines dans un bain, les autres croient qu'il fut étranglé, d'autres qu'on lui fit prendre un bouillon empoisonné : on dit aussi qu'il eut la tête tranchée dans sa prison, et qu'un siècle plus tard Philippe V, visitant les tombeaux de l'Escurial, et ayant fait ouvrir le cercueil de don Carlos, trouva le chef séparé du tronc (1).

(1) « Une conversation que Philippe V avait eue avec son ministre sur

Quoi qu'il en soit, on fixa l'époque de sa mort au 24 janvier 1568. La reine ne lui survécut que quelques mois.

» Philippe II, dont Albéroni rappelait sans cesse la vaste domination, revint » à sa pensée, au milieu d'un de ces accès de mélancolie auxquels il était » sujet. Alors, comme pour vaincre le cardinal, il lui prit envie de visiter les » tombeaux des rois (*). Précédé de deux moines qui portaient une » lampe, et un marteau, il y descendit un matin avec Albéroni.

» Ce dernier asile des rois d'Espagne, où pénètre à peine une faible » lumière, n'est éclairé que dans les grandes solennités par un lustre » suspendu au faîte de la coupole, et présente, dans sa morne magnifi- » cence, un mélange d'horreur et de majesté. Le vestibule se nomme le » *pourrissoir* : c'est là que les dépouilles mortelles de la famille royale » sont livrées aux ravages de la corruption : leçon terrible pour les grands » de la terre, instructive et consolante pour ceux dont l'orgueil leur porte » envie! Lorsqu'ils ont subi cette épreuve du temps, les corps sont dé- » posés dans des caisses de bronze recouvertes de velours, et rangés par » étages des deux côtés d'un autel de porphyre, que surmonte un crucifix » de marbre noir : cette image sainte, cette poussière de rois qui, après » avoir ébloui les deux mondes, ne recevait plus d'autre tribut que des » pierres funèbres; ce silence, cette pâle lueur des flambeaux; le nom » de Philippe II, inscrit sur la première tombe, tout dans cette lugubre en- » ceinte imprimait le respect et l'effroi. « Eh! bien, cardinal, s'écria le » roi, le voilà ce monarque dont vous me vantez sans cesse et la grandeur » et la puissance! il a fait trembler la France et l'Espagne, et maintenant » il dort dans le néant; et cette main qui a porté deux sceptres s'est dessé- » chée, et cette voix qui commandait à deux mondes est éteinte pour » toujours! Dieu seul est grand! et toutes les gloires d'ici-bas tombent de- » vant sa gloire. La vertu seule peut assurer une place dans le ciel et dans » l'immortalité, et Philippe II..... Oui..... je veux m'en assurer..... » » Et il donna aux moines l'ordre d'ouvrir le cercueil de don Carlos. Les » clous sont enlevés, et laissent à découvert la tête d'un jeune homme sé- » parée de son corps (**)..... « J'avais donc raison, reprit le roi avec un

(*) Correspondance du marquis de Louville.

(**) Philippe II la lui avait fait trancher dans sa prison, et l'avait fait jeter dans son cercueil, persuadé sans doute que jamais personne n'aurait l'audace d'interroger la tombe sur cet effroyable secret.

« On parla fort sinistrement de sa mort pour » avoir esté advancée, » dit Brantôme. L'histoire a chargé de ce nouveau crime la mémoire de Philippe II.

» sourire mêlé de terreur. » Et il fit refermer le cercueil, dit aux moines de » s'éloigner à quelques pas, et s'assit avec Albéroni sur un banc de mar- » bre noir à côté de l'autel..... »

(*Extrait de la Conspiration de Cellamare.*)

87.

ANTOINE PERRENOT,

CARDINAL DE GRANVELLE.

Antoine Perrenot naquit en 1517, à Besançon, alors ville impériale. Il était fils de ce Nicolas Perrenot qui, par ses talens, s'était élevé des rangs les plus obscurs de la société au poste éminent de chancelier de Charles-Quint; et telle était la considération dont il jouissait à la cour de l'empereur, que ce monarque, en apprenant sa mort, dit à Philippe, son fils : « Nous avons perdu, vous et moi, un » bon lit de repos. » Cette haute faveur ne fut pas inutile à l'ambition d'Antoine Perrenot : il avait d'ailleurs des connaissances très-variées, une grande aptitude aux affaires, et, comme César, il dictait à la fois à cinq secrétaires, en cinq langues différentes. Présenté à Charles-Quint, il ne tarda pas à lui plaire : nommé, à vingt-quatre ans, évêque d'Arras, il assista au concile de Trente, et y déploya un zèle

si habile pour les intérêts de son maître, qu'à son retour, il fut promu à la dignité de conseiller d'état, et nommé plénipotentiaire en 1554, pour aller à Merc, près de Calais, négocier la paix entre l'Espagne, qu'il représentait avec le duc de Médina-Cœli, et la France, qui était représentée par le cardinal de Lorraine et le connétable de Montmorency. Ces conférences demeurèrent sans résultat.

L'année suivante, Antoine Perrenot se trouva à Bruxelles à la cérémonie de l'abdication solennelle de Charles-Quint en faveur de son fils. Philippe se jeta aux genoux de son père, les yeux baignés de larmes, et lui baisa la main ; s'excusant ensuite sur ce qu'il ne savait pas assez bien s'exprimer en langue flamande, il ordonna à Antoine de Granvelle de parler pour lui : ce prélat prononça un discours très-éloquent. Philippe II, charmé de son mérite, et fidèle à suivre les recommandations de l'empereur, son père, fit d'Antoine Perrenot son chancelier et son favori.

Chargé, en 1558, d'accompagner à Péronne la duchesse Christine de Danemarck, cousine germaine de Philippe II, qui désirait voir son fils le duc Charles III de Lorraine, il profita de ce

voyage pour avoir, avec le cardinal de Lorraine plusieurs conférences dont le but était de renouer la paix. C'est dans un de ces entretiens que Granvelle témoigna ses regrets de voir Coligny et d'Andelot protéger hautement les dogmes de Calvin, et le désir que la maison de Guise renversât le crédit de ces deux ennemis de la religion catholique. A son retour à Monceaux, où se trouvait alors la cour, le cardinal de Lorraine rendit compte à Henri III de ses conversations avec l'évêque d'Arras. « Le roi, qui était bon catholique, mais qui aimait » d'Andelot, voulut éclaircir le fait. Un jour que » d'Andelot se trouvait au dîner du roi, ce mo- » narque lui demanda ce qu'il pensait de la messe. » D'Andelot, sans s'étonner, répondit *que la messe » était une impiété.* Le roi, irrité d'un tel blas- » phème, se leva de table, prit une lance comme » pour le percer; mais, s'étant contenu et la vou- » lant jeter par terre, il en blessa M. le dauphin, qui » s'était avancé entre lui et d'Andelot : celui-ci fut » arrêté, et mené prisonnier au château de Melun.»

Le zèle de Perrenot, qui allait jusqu'à l'intolérance, et sa haine contre les réformés, déterminèrent Philippe II, lorsqu'il remit le gouvernement des Pays-Bas à Marguerite d'Autriche, du-

chesse de Parme, à placer Granvelle auprès de cette princesse. Marguerite lui abandonna tous les soins du gouvernement, et lui fit obtenir le chapeau de cardinal. Son influence ne fut pas heureuse sur les Pays-Bas; il persécuta les protestans, et ne se montra pas avare de leur sang. Un cri de réprobation s'éleva contre lui, et le força de fuir et d'aller chercher un asile à Besançon. L'animadversion des peuples était un titre de plus à la confiance de Philippe II. Ce monarque combla Granvelle de nouvelles faveurs; il fut successivement élu archevêque de Besançon, créé vice-roi de Naples, et choisi pour aller conclure et célébrer le mariage de Charles Philibert, duc de Savoie, avec l'infante Catherine. Au retour de cette mission, il mourut, le 22 septembre 1586 : il était âgé de soixante-dix ans.

On regrette qu'il ait flétri, par des persécutions religieuses et des actes de cruauté, une longue carrière, illustrée d'ailleurs par un éclatant mérite; mais on n'était pas ministre de Philippe II impunément!

88.

ALEXANDRE FARNÈSE,

DUC DE PARME.

(Peint d'après un portrait qui est au Musée Royal.)

Alexandre Farnèse, duc de Parme, fils aîné d'Octave Farnèse et de Marguerite d'Autriche, naquit en 1546.

Le brillant courage qu'il déploya à la bataille de Lépante promettait le capitaine qui plus tard gagna, en 1578, la bataille de Gemblours, sous les ordres de don Juan d'Autriche. Ce beau fait d'armes engagea Philippe II, après la mort de don Juan, à lui confier le commandement de ses troupes, et le gouvernement des Pays-Bas. Ses premiers actes furent des succès : il prit Maëstricht et plusieurs autres places. Les Provinces-Unies, effrayées de ses progrès, appelèrent en aide le duc d'Anjou, frère de Henri III, roi de France; la lutte resta à l'avantage de Farnèse. Lorsque Philippe II, encouragé par

la ligue, conçut l'espoir de s'emparer de la couronne de France en la plaçant sur son front ou sur la tête du jeune duc de Guise, il choisit Alexandre, comme le meilleur de ses capitaines, pour l'opposer à Henri IV. Il vint en France, et força le Béarnais à lever le siége de Paris, tout en refusant de lui livrer bataille. Henri IV le retrouva encore pour adversaire à Rouen ; mais dans cette seconde expédition le roi de France força les Espagnols à battre en retraite. Farnèse avait reçu au bras une blessure qui paraissait légère, il la négligea, et, à son arrivée à Arras, il en mourut, le 2 décembre 1592, laissant à bon droit la réputation d'un des plus grands capitaines de son temps.

89.

FRANÇOIS II,

ROI DE FRANCE.

François II, fils de Henri II, roi de France, et de Catherine de Médicis, naquit à Fontainebleau en 1543, et eut pour parrains le pape Paul III, François I et la seigneurie de Venise. Il n'était âgé que de seize ans, lorsque, le 10 juillet 1559, il parvint à la couronne. Il fut sacré à Reims le 18 septembre suivant, par le cardinal Charles de Lorraine, « sans grande pompe, dit le journal de Brûlart, » d'autant qu'il étoit en deuil. » Cependant, voici ce que raconte l'auteur de l'Histoire de Lorraine : « Le » roi fut sacré avec toutes les cérémonies usitées en » pareilles rencontres. De Reims, S. M. ayant fait » sa neuvaine à Saint-Marcou, selon la coutume, » pour obtenir de Dieu, par l'intercession du saint, » le pouvoir de guérir les écrouelles, partit pour » conduire la princesse Claude, sa sœur, duchesse

» de Lorraine, et le duc Charles, son époux, jusqu'à
» Bar, où il assista, en manteau royal, avec le col-
» lier de Saint-Michel, à une messe en musique qui
» fut célébrée en grande pompe pour la fête de saint
» Michel, ce qui sembla *une répétition de la magni-*
» *ficence du sacre.* »

De retour dans sa capitale, François II, trop jeune et trop faible pour supporter le poids de la couronne et pour lutter contre les factions, abandonna les rênes du gouvernement aux Guises, oncles de Marie Stuart, que le monarque avait épousée avant de monter sur le trône, et dont l'esprit et les grâces faisaient le charme et l'admiration de la cour. Le connétable de Montmorency fut éloigné; le cardinal de Lorraine fit envelopper dans la même disgrâce la duchesse de Valentinois, dont il avait si ambitieusement exploité la faveur sous Henri II. « Les Guises, dit Thouret dans ses judicieuses ob-
» servations sur l'Histoire de France, furent plus
» puissans qu'ils ne l'avaient encore été : tandis
» qu'ils disgraciaient, exilaient, perdaient tous ceux
» qui leur faisaient ombrage, il n'y eut de fortune
» que pour leurs créatures; elles occupèrent les
» places les plus importantes de la cour, dans la
» capitale et dans les provinces; on croyait voir re-

» vivre l'ancienne mairie du palais. » Le prince de Condé et l'amiral Coligny tentèrent de renverser ce colosse de puissance : de là le dessein de surprendre la cour à Amboise, vers l'année 1560, pour se défaire des Guises, sous le prétexte d'affranchir le roi de leur tyrannie. Instruit du complot par l'avocat Avenelles, ami de la Renaudie, qui en était le directeur, le duc de Guise se fait nommer lieutenant-général du royaume; la Renaudie est arrêté, massacré en se défendant, et son corps, porté à Amboise, est attaché à une potence avec cette inscription : « *Chef des rebelles.* » Le cardinal de Lorraine accuse le prince de Condé d'avoir eu part à la conjuration; le prince s'en justifie. Ce fut à cette occasion que la duchesse de Ferrare, croyant que le duc de Guise, son gendre, était d'accord avec le cardinal, lui dit « qu'il avait failli grandement, et que ce n'était pas » peu de chose que de traiter un prince du sang » de cette sorte. »

La découverte de cette première conspiration ne fit qu'irriter les haines, au lieu de les assoupir; cependant on chercha un nouveau moyen de rapprochement : une assemblée royale fut tenue à Fontainebleau le 21 août 1560; mais les chefs des deux partis ne firent entre eux qu'une réconciliation

plâtrée, et ne cessèrent pas de se surveiller, de se menacer, et de préparer sourdement, chacun de leur côté, la destruction de leurs adversaires. Les états d'Orléans furent, peu de temps après, convoqués : c'était un piége tendu par les Guises aux princes de la maison de Bourbon. François II, depuis le moment qu'il était monté sur le trône, n'avait vu autour de lui que perfidie et trahison; on lui remplissait l'esprit d'idées funestes; et, consumé par une maladie de langueur avant l'âge de dix-huit ans, il voyait, pour ainsi dire, creuser son tombeau au milieu des conjurations de ses proches, et des complots sanguinaires des grands de son royaume. La tristesse et la mélancolie, suites des inquiétudes de la cour sur la santé du roi et sur les événemens qui se préparaient, rendirent son entrée dans Orléans sombre et lugubre; toute la ville fut remplie de soldats. Le prince de Condé se présente devant le roi; François II lui reproche sévèrement les complots dont on l'accuse; et, sans écouter sa réponse, il le fait arrêter, et juger par un tribunal composé du chancelier et de commissaires tirés du parlement. En vain Éléonore de Roye, son épouse, se jette aux pieds du monarque : « Votre mari, répon-
» dit-il froidement, a voulu m'ôter la couronne et

» la vie. » Condé est condamné à mort, et sans doute c'en était fait de lui, si François II n'eût pas été tout-à-coup enlevé à la vie, le 5 décembre 1560. La promptitude et l'à-propos de ce trépas donnèrent quelque crédit à ces soupçons populaires qui entourent toujours les derniers momens des rois; on parla de poison. Il y a une tradition, « qu'un valet » de chambre écossais et huguenot empoisonna la » coiffe du bonnet de nuit du roi, à l'endroit qui » répondait à la fistule qu'il avait à l'oreille. » « Comme le coup d'œil de Henri II, disent les Mé- » moires de l'Estoile, avoit ouvert les yeux à plu- » sieurs, ainsy le coup d'oreille de cestuy-ci fit bais- » ser les oreilles à beaucoup de gens, et les crestes » aux plus grands, causant par toute la France un » notable changement. »

Il ne serait pas juste d'imputer à ce prince les troubles et les malheurs de son règne. La faiblesse de sa santé, son extrême jeunesse, son inexpérience, expliquent assez la déplorable facilité avec laquelle il subissait le suprême ascendant des Guises. Cependant un instinct de justice et de bonté semblait l'avertir quelquefois, à travers les voiles dont on obscurcissait à ses yeux la vérité, que l'on abusait de son nom pour agiter son royaume. « Qu'ai-je fait

» à mon peuple, qui m'en veut ainsi? disait-il un » jour au duc de Guise et au cardinal. Je veux en- » tendre ses doléances et lui faire raison. Je ne sais, » mais j'entends qu'on n'en veut qu'à vous; je dé- » sirerais, pour un temps, que vous fussiez hors » d'ici, pour voir si c'est à vous ou à moi qu'on en » veut. » Les Guises étaient trop adroits pour risquer cette épreuve; François, trop faible pour les y soumettre. Cette espèce de servage d'un roi n'est pas moins honteux pour lui que funeste à la nation. « Aussi, observe le président Hénault d'après Gar- » nier, quoique le royaume tombât dans une mino- » rité par la mort de François II, ce prince ne fut » pas regretté, parce qu'on aimait mieux une mino- » rité véritable qu'une majorité imaginaire. »

Il ne se trouva point d'argent pour ses funérailles dans le trésor royal. Le corps du roi fut déposé dans une chapelle où il ne parut aucun des grands-officiers de la couronne. Labrosse et Lausac furent seuls chargés de l'honneur de l'emmener à Saint-Denis.

On a remarqué que François II avait vécu *dix-sept ans* et régné *dix-sept mois dix-sept jours dix-sept heures.*

90.

MARIE STUART,

REINE DE FRANCE ET D'ÉCOSSE.

C. M.

Marie Stuart, fille de Jacques V, roi d'Écosse, et de Marie de Lorraine, fille de Claude, premier duc de Guise, naquit en 1542. Reine dès le berceau, par la mort de son père, elle fut couronnée en Écosse à l'âge de neuf mois. Promise au dauphin de France, François, fils de Henri II, par l'influence des Guises alors tout-puissans à la cour, elle vint à cinq ans à Paris, où elle ne tarda pas à répondre aux soins que l'on prit de son éducation. « Ainsi » que son bel âge croissoit, dit Brantôme, ainsi » croissoit sa beauté incomparable; et pour celle de » l'âme elle n'étoit pas moins merveilleuse, car elle » étoit fort savante; elle écrivoit et parloit six sortes » de langues. Dès l'âge de treize ans, elle déclama » au Louvre, en présence du roi et de toute la cour,

» une oraison en latin qu'elle avoit faite elle-même.
» Elle aimoit la poésie, et se mêloit de faire des vers,
» dont j'ai vu aucuns de beaux et très-bien faits. »

Son mariage avec le dauphin fut célébré dans le mois d'avril 1558, avec une magnificence digne de la plus élégante cour de l'Europe; mais cette union ne fut pas long-temps heureuse. Devenue veuve à l'âge de dix-huit ans, par la mort de François II, Marie Stuart s'embarqua en pleurant, à Calais, pour retourner en Écosse. C'est du haut du vaisseau qui l'emmenait qu'elle adressa à la France ces regrets si touchans :

« Adieu, plaisant pays de France,
» O ma patrie,
» La plus chérie,
« Qui as nourri ma jeune enfance.
» Adieu, France; adieu, mes beaux jours!
» La nef qui disjoint nos amours
» N'a eu de moi que la moitié.
» Une part te reste, elle est tienne ;
» Je la fie à ton amitié,
» Pour que de l'autre il te souvienne. »

Arrivée en Écosse, elle trouva ce royaume en proie aux discussions religieuses; elle chercha à se donner un appui en épousant Henri Stuart, comte Darnley, son cousin, auquel elle décerna solennellement le titre de roi. Elle ne tarda pas à se repentir de cette union : Darnley, dévoré de jalousie,

devint le tourment de la reine; il fit assassiner David Rizzio, musicien piémontais, aimable, mais vieux, que Marie Stuart admettait dans son intimité pour charmer les ennuis qu'elle éprouvait en Écosse, « dont le soleil, dit Brantôme, étoit si dis- » semblable à la beauté de sa reine (1). » Darnley fut lui-même étranglé à Édimbourg, en 1567, dans une maison particulière; et, trois mois après la mort de ce prince, la reine donna sa main au comte de Bothwel, son favori, universellement accusé de la mort de Darnley. Cette imprudente et funeste union souleva l'Écosse contre elle : tant il est vrai que ce n'est point assez aux yeux du peuple que d'être orné des plus brillantes qualités, et qu'en faveur même des grâces, des talens et de l'esprit, on ne pardonne pas au défaut de jugement et de conduite ! Marie perdit son autorité, ses biens, sa couronne; et, abandonnée de ses sujets et de son armée, elle vint, suppliante, demander un asile à la cour d'Élisabeth, reine d'Angleterre. Cette prin-

(1) On montre encore dans le palais de Holyrood-house, à Édimbourg, le cabinet où Marie Stuart soupait avec David Rizzio lorsque le farouche Ruthven vint le massacrer : les meubles du cabinet et de la chambre de la reine, ses sultans parfumés et brodés par elle-même, le portrait de la reine Élisabeth, sont parfaitement bien conservés; et le temps n'a pas même effacé sur le parquet les taches du sang de la victime.

cesse lui fit d'abord un gracieux accueil; mais, plus tard, sous le vain prétexte que Marie Stuart n'était pas étrangère à des complots tramés contre son trône et sa vie, elle lui fit dire qu'elle eût à s'en justifier, ainsi que du meurtre de son époux, et la fit enfermer à Fotheringay, dans une prison d'où l'infortunée ne sortit, au bout de dix-neuf ans, que pour monter sur un échafaud.

Le véritable motif de la haine d'Élabeth contre la reine d'Écosse était une rivalité de femme; elle ne pouvait pardonner à Marie Stuart la supériorité de ses talens et de sa beauté. Sa jalousie fut d'abord aussi puérile que par la suite elle devint cruelle. Jacques Melvill raconte que, dans une mission dont il fut chargé auprès d'Élisabeth, cette princesse l'accablait de questions sur la reine d'Écosse : « Quelle est la plus belle, de Marie ou de moi? lui » demandait-elle un jour.— Marie est la plus belle » femme de l'Écosse, répondit l'ambassadeur, » comme Élisabeth la plus belle femme de l'An- » gleterre. — Mais quelle est la plus grande? — » C'est la reine d'Écosse. — Il faut donc qu'elle soit » trop grande, répliqua Élisabeth, car je ne suis ni » trop grande ni trop petite. »

Les commissaires nommés par Élisabeth vinrent

apporter à Marie Stuart, dans sa prison, une lettre de la reine, qui lui ordonnait de subir le procès auquel les lois d'Angleterre la soumettaient. « Je » suis venue dans ce pays, répliqua Marie, non en » sujette, mais en souverain indépendant; je ne me » soumettrai à aucune chose indigne de la majesté » d'une tête couronnée. Prisonnière depuis mon » arrivée dans ce royaume, les lois ne m'ont jamais » offert aucune protection; qu'on ne les pervertisse » pas aujourd'hui pour m'ôter la vie. » Élisabeth resta inflexible; Marie fut condamnée à mort; elle reçut sa condamnation avec tranquillité : « La mort, » dit-elle, qui doit mettre fin à mes malheurs, ne » peut me causer de chagrin. »

Elle demanda un confesseur catholique : on lui refusa cette grâce consolante « .... Et pourtant, s'é- » cria-t-elle, j'ai été couronnée reine de France et » reine d'Écosse !....(1) » Le 18 février 1587, elle se leva avant le jour, s'habilla avec plus de soin qu'à

(1) « Il ne faut pas douter, dit Brantôme, que, si le grand, vaillant et » généreux prince feu monsieur de Guise dernier ne fust mort, la ven- » geance d'une si noble reine et cousine, ainsi morte, ne seroit mainte- » nant à naître.

» Cette reine, qui fut en beauté non semblable,
» Fut par trop d'injustice exécutée à mort.
» Pour soutenir la foy d'un cœur inviolable,
» Se peut-il faire donc qu'on n'en venge le tort ? »

l'ordinaire, et, ayant pris une robe de velours noir : « J'ai gardé, dit-elle, cette robe pour ce grand » jour, parce qu'il faut que j'aille à la mort avec un » peu plus d'éclat que le vulgaire. » Elle se donna elle-même la communion avec une hostie consacrée que le pape Pie V lui avait envoyée secrètement; conduite ensuite dans une salle tendue de noir, où l'on avait élevé un échafaud, elle appela son maître-d'hôtel, et lui dit : « Aidez-moi à mon- » ter, c'est le dernier service que je recevrai de » vous. » Elle monta, un crucifix à la main, le visage serein et dans tout l'éclat de sa première beauté. Elle embrassa son fidèle serviteur Melvill ; et, comme la douleur arrachait des sanglots à ses domestiques : « J'avais promis que vous seriez plus » tranquilles, leur dit-elle; retirez-vous, et priez » pour moi. » Elle pria elle-même à haute voix pour son fils, pour la reine d'Angleterre, se fit bander les yeux, et, sans plainte comme sans ostentation, elle livra au bourreau cette tête charmante, dont les attraits lui étaient devenus si funestes. Le bourreau ne la sépara du corps qu'au troisième coup de hache; et, la montrant aux assistans, il s'écria : « Dieu sauve la reine Élisabeth! » ainsi advienne aux ennemis de l'Évangile! »

Comme si l'Évangile s'associait jamais à de tels assassinats!.....

Cette princesse avait écrit son testament le 7 février 1587; elle y joignit un codicille qu'elle écrivit aussi de sa propre main, le 18 février au matin. Les originaux de ces deux pièces remarquables étaient gardés au collége des Écossais, à Paris. « Elle pro-
» teste mourir en la foi catholique, apostolique et
» romaine; fait une donation au duc de Guise,
» son cousin, qu'elle nomme principal exécuteur
» de sa volonté; indique les moyens d'acquitter ses
» dettes; recommande de payer diverses sommes
» à ses domestiques, aux hôpitaux, aux pauvres; et
» prie le roi de France de lui continuer son douaire
» un an après sa mort, pour récompenser ses servi-
» teurs, son médecin et son aumônier. »

Marie Stuart, pendant son séjour en France, aimait la société des gens de lettres, surtout celle de Ronsard, de Dubellay, de Maison-Fleur; elle avait composé sur la mort de François II, son premier époux, une romance dont elle fit les paroles et la musique : elle est moins connue que ses *Adieux à la France*, et pourtant il n'y règne pas une moins douce mélancolie.

« En mon triste et doux chant

» D'un ton fort lamentable,
» Je jette un œil touchant
» De perte irréparable,
» Et en soupirs cuisans
» Je passe mes beaux ans.

» Las ! en mon doux printemps
» Et fleur de ma jeunesse,
» Toutes les peines sens
» D'une extrême tristesse ;
» Et en rien n'ai plaisir
» Qu'en regret et désir.

» Si en quelque séjour
» Soit en bois ou en prée,
» Soit à l'aube du jour,
» Ou soit sur la vesprée
» Sans cesse mon cœur sent
» Le regret d'un absent.

» Si je suis en repos
» Sommeillant sur ma couche,
» J'oy qu'il me tient propos,
» Je le sens qui me touche;
» En labeur, en reçoy,
» Toujours est près de moi.

» Mets, chanson, ici fin
» A si triste complainte
» Dont sera le refrain :
» *Amour vraye et sans feinte.* »

Les infortunes de cette illustre princesse ont été célébrées et mises sur la scène par des poètes de diverses nations : Alfiéri, en Italie; Schiller, en Allemagne; Lebrun, en France. La tragédie de ce dernier auteur a obtenu à Paris un brillant succès,

que justifient l'intérêt du sujet, la fidélité historique des caractères, et une poésie noble et touchante.

90bis.

LA MÊME.

C. M.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES PORTRAITS

CONTENUS

DANS LE PREMIER VOLUME.

Numéros.		Pages.
1.	Louis IX, dit Saint Louis, roi de France.	3
2.	Blanche de Castille.	10
3.	Marguerite de Provence.	13
4.	Ferdinand III, dit le Saint, roi de Castille et de Léon.	15
5.	Robert de France.	17
6.	Isabelle de France, reine d'Angleterre.	19
7.	Louis I, duc de Bourbon.	24
8.	Pierre I, duc de Bourbon.	27
9.	Jacques de Bourbon, comte de La Marche.	29
10.	Marguerite, comtesse de Tyrol.	31
11.	Louis II, duc de Bourbon.	33
12.	Jean de Bourbon I, comte de La Marche.	38
13.	Philippe de France, dit le Hardi, duc de Bourgogne.	39
14.	Jean-Sans-Peur, duc de Bourgogne.	49
15.	Jean Stuart, comte de Boucan et de Douglas, connétable.	60
16.	Jean I, duc de Bourbon.	63
17.	Louis de Bourbon, comte de Vendôme.	66

Numéros. Pages.

18. Charles I, duc de Bourbon. 69
19. Louis de Bourbon I. 73
20. Isabeau de Bavière, reine de France. 75
21. Charles VII, roi de France, surnommé le Victorieux. 85
22. Agnès Sorel. 90
23. Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans. 94
24. Philippe III, dit le Bon, duc de Bourgogne. 99
25. Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. 111
26. Louis XI, roi de France. 124
27. Pierre II, duc de Bourbon. 132
28. Anne de France, duchesse de Bourbon, dame de Beaujeu. 135
29. Charles VIII, roi de France. 139
30. Anne de Bretagne, reine de France. 146
31. Jean de Bourbon II, comte de Vendôme. 154
32. Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier. 155
33. Claire de Gonzague. 157
34. François de Bourbon, comte de Vendôme. 158
35. Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême. 160
36. Louis XII, roi de France. 165
37. Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon. 170
38. Maximilien I, empereur d'Allemagne. 172
39. Marie de Bourgogne, archiduchesse d'Autriche. 179
40. Philippe I, dit le Bel, roi d'Espagne. 183
41. Charles-Quint. 185
42. Isabelle de Portugal, impératrice d'Allemagne et reine de Portugal. 190
43. François I, roi de France. 192
44. Claude de France. 198
45. Éléonore d'Autriche, reine de France. 199
46. Renée de France, duchesse de Ferrare. 201
47. Bayard. 203

Numéros Pages.
48. L'amiral de Bonnivet. 214
49. Philippe Chabot, amiral de France. 220
50. Laurent de Médicis. 222
51. Charles de Bourbon III, connétable de France. 224
52. Susanne de Bourbon. 229
53. Louis de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon. 231
54. Louise de Bourbon, princesse de la Roche-sur-Yon. 233
55. Charles de Bourbon, comte de Vendôme. 235
56. Magdeleine de France, reine d'Écosse. 237
57. Marguerite de France, duchesse de Savoie. 239
58. Henri d'Albret II, roi de Navarre. 242
59. Marguerite de Valois, reine de Navarre. 244
60. Paul IV, Jean-Pierre Caraffa. 247
61. Gustave I (Gustave Wasa), roi de Suède. 249
62. Claude de Lorraine, premier duc de Guise. 253
63. Antoinette de Bourbon, duchesse de Guise. 258
64. Jean, cardinal de Lorraine, évêque de Metz. 259
65. Louis de Lorraine, comte de Vaudemont. 263
66. Henri II, roi de France. 268
67. Catherine de Médicis. 273
68. Diane de Poitiers. 278
69. Michel de L'Hôpital. 281
70. Claude d'Annebaut, amiral et maréchal de France. 291
71. Charles de Cossé, maréchal de France. 295
72. Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe. 308
73. François de Lorraine, duc de Guise. 317
74. Anne d'Est Ferrare, duchesse de Guise et de Nemours. 325
75. Charles, cardinal de Lorraine. 329
76. Claude de Lorraine, duc d'Aumale. 339
77. Louis de Lorraine, cardinal de Guise. 345
78. François de Lorraine, grand-prieur de France. 348

Numéros. Pages.

79. René de Lorraine, duc d'Elbeuf. 350
80. Marie de Lorraine duchesse de Longueville et reine d'Écosse. 353
81. Louise de Lorraine, duchesse d'Arschot. 356
82. Renée de Lorraine, abbesse de Saint-Pierre de Reims. 358
83. Léonor d'Orléans, duc de Longueville et d'Estouteville. 359
84. Marie de Bourbon, duchesse d'Estourville et de Longueville. 361
85. Philippe II, roi d'Espagne. 363
86. Don Carlos, fils de Philippe II. 378
87. Antoine Perrenot, cardinal de Granvelle. 383
88. Alexandre Farnèse, duc de Parme. 387
89. François II, roi de France. 389
90. Marie Stuart, reine de France et d'Écosse. 395

FIN DE LA TABLE.

249
5
7809 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002835006b

DC 36 .V3 1836 V1

VATOUT, JEAN.

CHATEAU D.EU.

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 04 07 06 05 3